L'ÉCOLE MENAISIENNE

# LAMENNAIS

DU MÊME AUTEUR :

---

## L'ÉCOLE MENAISIENNE

I. LAMENNAIS, 2me édition.

II. GERBET et SALINIS, 2me édition.

III. LACORDAIRE.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils

L'ÉCOLE MENAISIENNE

# LAMENNAIS

PAR

L'ABBÉ ANT. RICARD

PRÉLAT DE LA MAISON DE SA SAINTETÉ

2me ÉDITION
Refondue et complétée.




PARIS
E. PLON ET Cie, ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE, 10

1883

# PRÉFACE

La nouvelle édition de cet ouvrage diffère notablement de sa devancière. Je dois à mes lecteurs l'explication de cette différence.

Lorsque j'imprimai, à Marseille, les leçons que je venais de consacrer au chef de l'Ecole Menaisienne, j'étais loin d'espérer que cette publication, uniquement entreprise pour répondre aux indulgentes sollicitations de mes auditeurs à la Faculté, dépasserait ainsi la région et trouverait un pareil accueil sur les points les plus divers.

Bon nombre d'évêques se sont occupés de mon volume et m'ont fait parvenir, la plupart spontanément, des appréciations qu'il ne me conviendrait sans doute pas de reproduire. Du moins, il me sera

*permis de dire que j'ai trouvé, dans la bienveillance de mes chefs en Israël, un encouragement auquel j'obéis en réimprimant cet ouvrage.*

*La presse de toutes nuances s'est aussi occupée de cette étude avec un empressement que je dois — il n'y a aucun mérite à le reconnaître — à l'importance du sujet que je traite et non point à la manière dont il est traité : je ne puis me dissimuler combien celle-ci demeure insuffisante.*

*Enfin, plusieurs anciens disciples de la Chesnaie se sont mis obligeamment à mon service pour rectifier et compléter ce que j'avais dit de leur illustre maître.*

*On remarquera vite que ces divers éléments d'informations ont été largement mis à profit pour refondre et corriger cette édition nouvelle. Puisse-t-elle, en prouvant la sincérité du biographe, répondre à tous les* desiderata *que la précédente avait soulevés ! J'ai voulu dire la vérité, sans passion comme sans faiblesse, et j'ai considéré comme un devoir de mettre en lumière l'influence du fondateur de cette Ecole, qu'il faut connaître et étudier de très près,*

*sous peine de se heurter à une énigme, quand on veut ensuite se rendre compte du mouvement des idées dans le camp catholique depuis un demi-siècle. On s'en convaincra, j'espère, en lisant ces pages; et, à défaut des autres mérites que je n'ai pas su leur donner, on y reconnaîtra la sincérité de l'auteur. Je les avais écrites sans parti-pris : je les réédite sans esprit de système et sans vaine complaisance en ma manière d'apprécier ces difficiles questions. A mon sens, prétendre imposer ses opinions est d'un sot; les exposer et les discuter loyalement est d'un sage.*

---

# L'ÉCOLE MENAISIENNE

# LAMENNAIS

## INTRODUCTION

### L'ÉGLISE ET L'ÉTAT EN FRANCE SOUS L'EMPIRE ET SOUS LA RESTAURATION

En 1854, par une froide et brumeuse journée de décembre, on vit passer, à travers Paris, un mort suivi de quelques amis, entre deux haies de soldats.

Quand on fut arrivé au champ du repos, quand on eut descendu le corps dans la fosse commune, et qu'on l'eut recouvert de terre, le fossoyeur demanda, comme s'il s'agissait d'un

mort ordinaire : Il n'y a pas de croix? et on lui répondit : Non !

Telle fut l'épitaphe de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière religieuse*.

L'ancien apologiste du christianisme fut conduit à sa dernière demeure, sans que l'image du Christ brillât devant lui, et sans que les prêtres, ses anciens confrères, entonnassent devant lui leurs chants de deuil et d'espérance.

Spectacle déchirant pour beaucoup, triste pour nous : car il témoigne de la fragilité de nos opinions les plus fermes et de l'instabilité de nos croyances en apparence les plus inébranlables.

## I

Lamennais, croyant ou révolté, est un beau sujet d'étude.

Un maître éminent, M. Ferraz, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Lyon, le disait, en 1879, dans une de ses plus remarquables leçons :

« Nous avons cru devoir étudier en détail la

doctrine de Lamennais, moins à cause de sa valeur propre qu'à cause de l'influence qu'elle a exercée sur le mouvement religieux de notre époque.

« Avant lui, le parti ultramontain, malgré les appels réitérés de J. de Maistre, ne s'était point encore constitué et n'avait pas même encore une ombre d'existence. C'est Lamennais qui l'a créé, qui l'a organisé, et qui lui a donné la force qu'il possède en ce moment...

« Mais, si Lamennais a produit, à une certaine date, le catholicisme ultramontain qui domine aujourd'hui,... il a produit un peu plus tard ce catholicisme libéral, qui a rallié longtemps un certain nombre de natures généreuses, de sorte que les deux grands courants d'idées qui se sont déroulés de nos jours au sein de l'Église, ont eu également en lui leur principe et leur source.

« Le rationaliste n'est pas accusé chez lui avec moins de force que le catholique ultramontain et que le catholique libéral, bien qu'il n'ait pas exercé la même influence sur ses contemporains.

« A tous ces titres, conclut M. Ferraz, Lamennais aura sa place dans l'avenir : il restera comme l'un des types les plus expressifs, comme

l'un des représentants les plus caractérisés de l'époque tourmentée et orageuse où nous vivons [1]. »

A tous ces titres, ajouterai-je, et aussi à celui d'une grande leçon donnée par l'intelligence divine aux superbes de l'intelligence créée, Lamennais est un beau sujet d'étude.

Je l'entreprendrai, résolu à tout dire, sans exagération comme sans réticence, décidé à ne rien dissimuler, par crainte de déplaire, mais, comme toujours, plein de respect pour les opinions adverses.

## II

Ce serait une folle entreprise que de détacher, dans un vaste tableau d'histoire, une figure, si importante soit-elle, en la découpant et l'isolant du reste de l'action. Sans horizon, sans paysage, sans compagnons et sans arrière-plan, la figure devient banale, presque inintelligible.

Avant donc d'étudier cette originale physionomie de Lamennais, laissons-la dans son cadre

1. Ferraz, *Histoire de la philosophie au* XIX^e *siècle*, p. 196.

et dans son milieu, et disons sur quel terrain il a combattu et péri, en nous faisant une idée précise du temps où Dieu l'a fait vivre.

Sans cela, on ne peut jamais bien comprendre la vie d'un homme célèbre. C'est vrai de quiconque appartient à l'histoire, mais combien plus de Lamennais et de sa brillante école !

Qui a été engagé plus avant dans la mêlée confuse du XIX$^{e}$ siècle ?

Il importe donc de donner avant tout une pleine intelligence des premières années de ce siècle, de celles qui ont pesé sur l'enfance et sur l'adolescence de la plupart des disciples de cette grande Ecole Menaisienne, dont nous avons, tous ou à peu près, connu les gloires et la fin, et qui l'ont faite ce qu'elle a été.

Je voudrais faire bien connaître, avant tout, l'état de l'Eglise, d'abord sous le premier Empire, puis sous la Restauration, au moment où Lamennais commença de jeter les éclairs de son génie. Je voudrais donner une juste idée de la situation des esprits à l'une et à l'autre époque, en religion surtout.

Mais ces choses veulent être reprises d'un peu haut [1].

1. C'est à M. Foisset que j'emprunte la plupart des choses

## III

Au moyen âge, la suprématie de l'autorité spirituelle avait en général prévalu, dans l'Europe chrétienne, bien que souvent méconnue et avec éclat.

Mais, en France, à partir de Philippe le Bel, une réaction du césarisme, mêlée de violence et de ruse, la jalousie et la servilité passionnée des légistes, le manque de virilité du clergé, livrèrent de plus en plus l'Eglise à celui qu'on appelait l'Evêque du dehors, c'est-à-dire, à un maître, « matériellement armé et toujours présent dans « son sein. »

La sève catholique en fut immédiatement et notablement amoindrie. L'Eglise aura bien son Bossuet et son Vincent de Paul, mais elle ne reverra plus un saint Anselme, un saint Thomas d'Aquin, un saint Bonaventure, ni un saint Bernard.

que je vais dire. On les trouvera admirablement exposées, dans toute leur ampleur, aux premiers chapitres du tome Ier de sa belle *Vie du P. Lacordaire*.

Le grand schisme d'Occident, les cris de réforme de Constance et de Bâle, la défection si prompte au protestantisme, non-seulement des trois royaumes scandinaves, mais de l'Angleterre, de l'Ecosse et de plus de la moitié de l'Allemagne, enfin l'irruption du calvinisme au cœur de la France, ébranlèrent profondément partout l'autorité du Saint-Siège. Plus tard, les opiniâtres subtilités du jansénisme, renforcé au XVIII[e] siècle par le gallicanisme parlementaire, avaient à peu près ruiné chez nous, dans la pratique journalière, cette grande autorité.

Alors l'anti-christianisme leva la tête.

Tout favorisait la dévastation des âmes : à la cour, les scandales publics de la Régence et ceux de la trop longue vie de Louis XV, la *mondànité* du clergé, le relâchement presque universel des moines, les désordres élégants de la noblesse, les rancunes jansénistes et gallicanes de la bourgeoisie, les sophismes éloquents de Rousseau, la royauté littéraire de Voltaire, enfin la déplorable insuffisance de l'apologétique contemporaine.

Doit-on s'étonner qu'à dater de 1760 l'anti-christianisme éclate comme la mitraille, dans les innombrables pamphlets qui arrivent de Ferney, intarissables de verve, de cette verve libertine

surtout, qui rend l'impiété si courageuse et si populaire?

Aussi, tandis que les Jésuites sont balayés comme la poussière et dispersés par le vent, Voltaire est porté en triomphe à Paris.

L'anti-christianisme règne dans tous les salons, il trône dans toutes les académies : l'incrédulité est une mode bien portée, et les grands disent bien haut que la foi chrétienne est bonne pour le peuple; le peuple finira par ne plus les croire sur parole, et, quand il se mettra à suivre leurs exemples, il rugira si fort que les grands trembleront.

En attendant, l'anti-christianisme parle seul, ou à peu près, dans toutes les tribunes, depuis Mirabeau jusqu'à Robespierre. Il s'empare de l'Assemblée constituante et lutte contre le principe essentiellement chrétien du mouvement de 89, si fort acclamé par l'Eglise et par l'Etat, à ses débuts, comme le démontre surabondamment la consciencieuse étude de M. Taine.

C'est l'anti-christianisme qui explique seul pourquoi l'Assemblée constituante divorce, de parti-pris, avec l'Eglise, dont les cahiers étaient si favorables à la réforme des abus et au développement des libertés publiques. On bouleversa, de fond en comble, en s'attribuant le pouvoir de

refaire la circonscription des diocèses, comme le droit non moins exorbitant d'abolir le concordat de François Ier, et de transférer à des électeurs sans religion le choix des évêques, en se passant de la confirmation du Pape et de l'institution canonique. — L'incompétence était flagrante; la violation de la liberté des cultes claire comme le jour : mais, à tout prix, dit M. Foisset, à qui j'emprunte tout ceci, il fallait rendre l'Eglise incompatible avec la Révolution, et la Révolution avec l'Eglise.

A la chute de Robespierre, il est vrai, la marée anti-chrétienne cesse de monter, mais elle n'abandonne point le terrain qu'elle a couvert.

## IV

Sans doute, en dépit des révolutionnaires qui avaient divorcé avec elle, la religion catholique est restée la religion de la très grande majorité des Français qui en ont une. A ce titre, elle demeurait une force, la plus vivace et la plus puissante des forces sociales.

C'est l'éternel honneur du génie de gouverne-

ment chez Napoléon, d'avoir eu, seul, au milieu d'un entourage de déistes ou d'athées, la claire intuition de ce grand fait, et d'en avoir tenu un compte considérable.

De là le Concordat de 1801, dont je n'entends, certes, amoindrir en rien la grandeur ni diminuer l'importance.

Mais, ne l'oublions pas, la foi catholique n'était point la règle de la vie du premier Consul; ce n'était point un saint Louis, ni un Charlemagne, ni même un Louis XIV, c'était un politique : il entendait moins servir la religion — ce point est capital — qu'il n'entendait s'en servir.

On le comprit, quand l'homme le plus religieux et le plus modéré des conseils de Napoléon, Portalis l'Ancien, posait ce principe, en pleine séance du Corps Législatif, en proposant à cette assemblée d'accepter le Concordat et les Articles organiques :

« La puissance publique n'est rien si elle n'est « *tout;* les ministres de la religion ne doivent « point avoir la prétention de la *limiter*. »

Dès lors, le chef de l'Eglise catholique fut déclaré en état de suspicion permanente : tout acte émané de lui demeure non-avenu, en ce qui regarde la France, avant qu'il l'ait fait agréer par Napoléon. Le jour viendra où, sous peine de

bannissement, toute correspondance religieuse avec lui sera interdite.

Les conciles généraux, ceux qui représentent l'Eglise universelle, furent réputés des synodes *étrangers*. Les synodes intérieurs, même purement diocésains, des prêtres sous la présidence de l'évêque, furent prohibés.

Toute la correspondance de Napoléon montre qu'à ses yeux les évêques — *mes* évêques, comme il les appelait — n'étaient que des préfets ecclésiastiques, chargés d'*administrer* le clergé sous la direction du commissaire impérial, préposé à *la surveillance des cultes*.

Du reste, s'il y avait encore des évêques, il n'y avait plus de corps épiscopal. Les commissaires de Napoléon avaient mission de veiller même à ce qu'ils ne se concertassent point par lettres : c'eût été tenir « un concile par correspondance. »

Non-seulement les évêques, mais tous les curés des chefs-lieux de justice de paix, durent, après avoir été nommés et agréés par le prince, s'engager par serment à lui faire connaître les complots et les conjurations capables d'ébranler son pouvoir.

Enfin, le reste du clergé fut déclaré amovible au gré de l'évêque, placé lui-même sous une

pression plus haute. Cette disposition anti-canonique et illibérale complétait le système.

J'omets beaucoup d'autres dispositions du règlement, tout aussi draconiens, destinés à placer les ministres de la religion sous la main du premier consul, comme des agents civils et des commissaires préposés à peu près uniquement à la garde des intérêts de l'Etat.

## V

De là, pour l'Eglise de France, les plus âgés d'entre nous ont pu le voir, une situation plus abaissée qu'on ne saurait dire.

Les prêtres étaient des « émigrés rentrés, » amnistiés sans doute, mais demeurés suspects.

Le clergé n'en reprit pas moins sa mission avec un zèle admirable, avec un désintéressement digne des meilleurs âges de l'Eglise. Jamais l'épiscopat, jamais le sacerdoce ne fut plus irréprochable dans ses mœurs, plus irréprochablement dévoué aux labeurs, même les plus obscurs, du saint ministère. Nous avons tous connu de ces prêtres vénérables qui, sous les cheveux

blancs de leur vieillesse, gardaient la régularité de vie et la fidélité aux moindres pratiques de la piété sacerdotale, comme un séminariste qui sort des ferveurs de l'ordination.

Mais, en même temps, le clergé mit toute son application à se faire pardonner sa résurrection et à la faire accepter. Si, dans son sein, les vertus sacerdotales n'étaient point rares, — il faut le dire, — les grands caractères faisaient défaut. La monarchie de Louis XV n'en avait point formé, et les longues années de l'exil avaient comme épuisé, dans le clergé, non point le courage de souffrir, mais la force de combattre.

Pas un de ces confesseurs de la foi n'eût capitulé sur le *Credo,* comme le clergé de Henri VIII et de Gustave Wasa, mais, à cela près, ils subissaient, sans en trop sentir l'humiliation, la loi du vainqueur.

D'ailleurs, beaucoup des servitudes auxquelles le premier Consul les avait soumis avaient été en vigueur sous l'ancien régime, en sorte qu'ils n'en étaient pas révoltés, comme le fut le clergé qui leur succéda et qui voulut jouir des résultats acquis à tout Français par la rupture éclatante du nouvel ordre de choses avec l'ancien.

Puis, ces dispositions soupçonneuses et tracassières, les légistes de l'Empire les aggravaient

sans cesse. Bientôt les lettres pastorales de l'évêque ne purent plus être publiées sans le visa du préfet, souvent juif ou protestant, presque toujours incrédule. Il en fut ainsi, jusqu'à ce que la censure préalable des écrits épiscopaux eût été concentrée, à Paris, dans un bureau spécial, sous l'œil du premier Consul et plus tard de l'Empereur.

La parole de Dieu elle-même fut sommée de servir d'instrument au pouvoir civil. Fouché somme l'abbé de Frayssinous d'amener par quelque moyen l'éloge de la conscription militaire dans les conférences qu'il faisait sur l'existence de Dieu, dans l'église de Saint-Sulpice.

L'épiscopat — il m'est douloureux de le dire — ne sut pas garder la dignité d'attitude qui, durant la Terreur, lui avait valu l'admiration de l'Europe. Il prodigua l'encens à celui qu'il appelait le Zorobabel, le nouveau Cyrus, le restaurateur du temple. A la chute de Napoléon, on se donna le facile plaisir de mettre, dans la *Biographie des contemporains*, les noms des évêques, en y joignant des lambeaux de leurs mandements en l'honneur de l'Empereur. Le voltairien Bruchot publia une oraison funèbre de Napoléon, uniquement composée de centons empruntés à ces mandements.

D'ailleurs, le maître acceptait leurs flatteries; mais, son mépris pour les hommes s'en accroissait d'autant, comme il le témoignait à ses intimes, en jetant avec dédain une lettre pastorale où l'on faisait fumer un encens grossier sous ses narines impériales.

## VI

L'assujettissement, non point partiel, mais total, de l'Église, fut bientôt le but suprême de la politique du César. Dès 1806, le Pape n'est plus que « l'Evêque de Rome », César « en est l'empereur ». Quelques notes furent échangées : Pie VII renvoie ses ministres, aussi souvent que l'exige Napoléon ; mais le Pape n'en maintient pas moins son libre arbitre.

Alors les événements se précipitent : Pie VII, enlevé de Rome, est jeté en prison ; ses Etats sont confisqués, et tout exercice de son pouvoir spirituel *est supprimé de fait* jusqu'à la chute de l'Empire. Ce n'est pas là, de l'histoire ancienne : ce que je dis, la génération d'où nous sortons l'a vu.

Un seul point embarrassait l'Empereur.

La personne de Pie VII mise en interdit, Napoléon comptait suppléer à l'action du Pape par celle des évêques.

Mais la mort allait décimant les rangs de l'épiscopat, et comment faire des évêques catholiques, en se passant du Pape?

Pour l'aider à trancher la question, l'Empereur réunit à Paris ses sujets, les prélats de France et d'Italie.

Dans son omnipotence, il décora cette assemblée du titre de Concile National, et lui proposa de décréter que, faute par le Pape d'avoir institué dans les six mois les élus de l'Empereur, ceux-ci seraient faits évêques par le métropolitain ou, à défaut, par l'évêque le plus ancien de la province.

Comment mettre plus ouvertement l'Eglise dans la main de César?

Une commission d'évêques, chargée de faire un rapport sur la proposition impériale, s'efforça de gagner du temps : elle conclut timidement à députer, au préalable, près de Pie VII, pour conférer avec lui sur le projet de décret.

Ces prélats, tout faibles et tremblants qu'ils fussent, sentaient bien que jamais un prêtre, quel qu'il fût, s'il avait encore la moindre notion

de sa dignité sacerdotale et s'il conservait un peu de foi sous les tyrannies de l'ambition, n'acceptera de devenir évêque, malgré le Pape! — Et ce prêtre, se trouvât-il quelque part, les fidèles et le clergé le fuiraient, comme les brebis fuient le loup introduit dans la bergerie... L'institution canonique est le signe auquel les diocèses reconnaissent un pasteur comme légitime. Ainsi le veut le Droit. Ainsi l'a reconnu le Concordat.

Mais cette motion dilatoire mit Napoléon en fureur. Sans même laisser aux prélats assemblés le temps de la discuter, Napoléon déclara le concile dissous.

Trois membres de la commission, enlevés dans la nuit, furent enfermés à Vincennes, jusqu'à ce qu'ils eussent donné leur démission de leurs sièges respectifs.

Terrifiés par ces mesures, les autres évêques furent mandés, un à un, par le général ministre de la police, et prirent entre ses mains, chacun à son tour, l'engagement de livrer la hiérarchie à l'omnipotence impériale. Réunis alors de nouveau, sans même que l'Empereur daignât révoquer le décret de dissolution du concile, ils canonisèrent la volonté du Maître. Il est vrai qu'on leur avait affirmé que le Souverain Pontife y donnait les mains : après quoi, pour décourager

la résistance de Pie VII, on lui représenta qu'il était abandonné par les évêques.

Est-ce tout? Hélas! non, et il me reste à dire une chose qui a fait pleurer l'auguste vieillard, captif de Fontainebleau.

Environné de traîtres dès les premiers jours, affaibli par une mise au secret, sinon constante, du moins habituelle, durant quatre années, fasciné un instant, dans un tête à tête préparé avec art, par l'ascendant si supérieur de Napoléon, — plus encore peut-être par ses caresses que par ses menaces, — Pie VII signa le suicide de la papauté, à Fontainebleau, le 25 janvier 1813.

Lamentable histoire, que la vérité me force de redire, et qui renouvela le souvenir de la chute de Pascal II.

Dieu permet ces défaillances, pour nous rappeler que son Eglise est divine, puisque ses ministres connaissent ainsi les faiblesses de l'humanité et aussi pour nous faire distinguer, dans le Pape, à côté de l'homme sujet aux misères de l'humanité, le vicaire de Jésus-Christ dont les décisions, en matière doctrinale, resteront toujours irréformables, parce qu'elles sont assistées du Saint-Esprit.

Pie VII cependant, j'ai hâte de le dire, ne

tarda pas à rétracter un acte ainsi extorqué ou surpris à un vieillard prisonnier.

Mais cette rétractation demeura ignorée, et Napoléon la tint comme non-avenue. Pour toute réponse, il mit au *Bulletin des Lois de l'Empire* ce qu'il nommait le concordat de Fontainebleau.

Ainsi, armé de la signature du Pape, quelle résistance eût-il rencontrée dans l'Eglise de France?... Les élèves du séminaire de Gand, au nombre de 236, dont 40 dans les ordres sacrés, ayant refusé d'assister à la messe de l'intrus que l'Empereur avait nommé évêque de ce diocèse, furent enlevés et incorporés en masse, dans un régiment du train, où ils servirent jusqu'à la chute de Napoléon.

## VII

On a trop oublié ces choses, et trop peu de personnes savent aujourd'hui combien peu il s'en est fallu que, du détroit de Messine jusqu'à l'Elbe, l'Eglise russe ait servi de type à une Eglise qui eût continué de s'appeler catholique romaine. Et qui ne sent que, ce crime une fois

consommé, c'en était fait de la conscience du genre humain? Combien eût-elle tenu de temps contre l'asservissement et le pervertissement du sacerdoce catholique?

Lacordaire l'a dit magnifiquement :

« Les princes qui convoitent l'autorité spi-
« rituelle, n'ont jamais osé la prendre sur
« l'autel de leurs mains; ils savent bien qu'il
« y a là une absurdité plus grande encore
« que le sacrilège. Incapables donc qu'ils sont
« d'être *directement* reconnus comme la source
« et le régulateur de la religion, ils cher-
« chent à s'en rendre maîtres par l'intermé-
« diaire de quelque corps sacerdotal asservi à
« leurs volontés; et là, pontifes sans mission,
« usurpateurs de la vérité même, ils en mesurent
« aux peuples la quantité qu'ils jugent suffi-
« sante pour être un frein à la révolte; ils font
« du sang de Jésus-Christ un instrument de ser-
« vitudes morales et de calculs politiques, jus-
« qu'au jour où ils sont avertis par de terribles
« catastrophes que le plus grand crime de la
« souveraineté contre elle-même et contre la
« société, c'est l'attouchement profanateur de la
« religion. »

## VIII

Je ne constaterai qu'un fait acquis à l'histoire, en disant que l'Eglise de France salua la Restauration comme une délivrance.

L'épiscopat français, nous l'avons vu, respirait mal, si tant est qu'il n'agonisa point, sous l'étreinte des serres impériales.

Pour la première fois, depuis la Constituante, l'Eglise gallicane était traitée par la puissance publique avec égards. Sur toutes les marches du trône restauré, elle voyait des princes qui croyaient ce qu'elle croit, dont la plupart pratiquaient ce qu'elle commande et de qui elle était ouvertement aimée.

Louis XVIII fit à l'Eglise un don de joyeux avénement. Dans sa charte constitutionnelle, il proclama la religion catholique religion de l'Etat.

Les conséquences de cette déclaration se traduisirent immédiatement par une série de lois, sur lesquelles je n'ai point à me prononcer. Je suis, pour le moment, historien, ou plutôt historiographe, et je ne dois être que cela.

Successivement donc, on vit paraître au *Bulletin des Lois du Royaume* une série de dispositions éminemment favorables à la religion et à l'Eglise.

Une loi célèbre, encore en vigueur jusqu'à hier, réprima la violation publique du repos dominical.

Le divorce disparut du Code civil.

Les évêques eurent la libre direction de leurs petits séminaires. Bien plus, la surintendance de l'instruction primaire fut placée dans leurs mains.

Le Ministère des Cultes fut aboli.

Un évêque fut à la fois ministre des Affaires ecclésiastiques et ministre de l'Instruction publique.

Les congrégations religieuses de femmes furent ouvertement encouragées par la législation nouvelle.

Le gouvernement ne dissimulait pas la faveur avec laquelle il voyait s'ouvrir les couvents d'hommes.

Les Chambres votèrent une loi pour la punition du sacrilège.

Le comte d'Artois, qui devint Charles X, le dauphin son fils, M. de Villèle, la plupart de ses collègues dans le Cabinet dont il fut le chef, tous

les directeurs généraux, tous les chefs de service dans les divers ministères, tous les préfets sans exception aucune, tous les magistrats un peu haut placés, étaient catholiques pratiquants. Tous les autres fonctionnaires professaient, au moins extérieurement, la sincérité des plus vifs sentiments religieux.

En même temps, de grands travaux d'évangélisation, ouvertement protégés par l'État, furent entrepris sur toute la surface du royaume. Les missionnaires de France en particulier rivalisèrent de zèle avec les jésuites pour prêcher partout des missions, dont le souvenir est demeuré célèbre.

## IX

Or, qu'advint-il de tout cela? Il faut le dire, puisque c'est la vérité : l'insuccès de tout cela fut énorme.

Toutes ces lois favorables, toute cette protection affichée, tous ces efforts du pouvoir au profit de l'Eglise, tout cela n'aboutit qu'à rendre la religion odieuse et impuissante, à un point à peine croyable.

Il faut l'avoir entendu raconter par la génération qui en fut le témoin, il faut l'avoir lu dans les journaux et les mémoires les moins suspects, il faut spécialement l'avoir recueilli des lèvres véridiques de notre cher Ozanam, pour se faire une idée du degré d'impopularité où en arriva rapidement l'Eglise, en France. L'avant-veille ouvertement persécutée, hier à demi-captive, elle jouissait d'un certain respect. Aujourd'hui protégée, elle tomba d'un seul coup dans un discrédit complet.

La réaction anti-religieuse fit en un seul jour d'épouvantables progrès. On se vengea, par une sourde opposition, des égards extérieurs qu'il fallait garder, sous l'œil de la police. En prêtant l'oreille, sans la prêter même, pourvu qu'on ne la bouchât point systématiquement, on pouvait entendre le grincement de la rage irréligieuse, le blasphème et les cris de mort se mêler au bruit pieux des cantiques, qui ne parvenaient pas à couvrir cette note discordante.

La loi pour l'observation du dimanche, extérieurement exécutée dans les villes par la fermeture des boutiques, rencontra, dans la France, telle que la Révolution l'avait faite, une opposition tenace, une force d'inertie et de résistance systématique, qui ne put être surmontée.

Voltaire et Rousseau n'avaient pas été réimprimés une seule fois sous l'Empire : de 1817 à 1824, il parut douze éditions des œuvres complètes de Voltaire et treize éditions des œuvres de Jean-Jacques Rousseau, sans compter une incalculable quantité d'opuscules détachés, sans cesse réédités pour un public avide. Helvétius, Diderot, d'Holbach, Dupuis, Volney, sortirent de leurs sépulcres.

Toute une procession de morts — le mot est de Lacordaire — fut évoquée avec fanatisme contre l'Eglise, et, eu égard aux passions du moment, tous ces morts apparaissaient vivants.

Les immondes banalités de Pigault-Lebrun étaient répandues à trente-deux mille exemplaires.

Le chansonnier Béranger devenait une puissance, et les pamphlets de Paul-Louis Courier ne tarderont pas à ridiculiser la religion et ses ministres.

Partout, en un mot, l'Eglise trouvait devant elle des adversaires nombreux et bien armés : non-seulement les séides des sociétés secrètes, et, derrière eux, les voltairiens déclarés, mais encore la masse flottante, qu'épouvantait le fantôme habilement évoqué de l'ancien régime.

On l'a dit, et je ne suis que l'écho d'autrui en

le répétant, comme l'auteur de ce mot était lui-même l'écho de la vérité historique : « Le catho-« licisme, érigé en religion de l'Etat, était l'une « des faces de l'ancien régime, et le plus détesté « de tous. »

Lacordaire a peint, en traits vigoureux, comme savent les jeter les maîtres, cette situation vraiment lamentable. J'ai déjà cité un mot de lui. Je citerai le passage en entier.

« L'Eglise de France, dit-il, traversa l'em-« pire,... restaurant ses cathédrales et ses sé-« minaires, consacrant chaque année aux autels « du Christ une nouvelle génération de servi-« teurs,... entourée de liens par la prévoyance « jalouse de l'homme qui ne trouvait de résis-« tance nulle part ; pauvre, modeste, charitable, « et déjà célèbre par les grands écrivains que « Dieu commençait à lui susciter pour défen-« seurs. L'empire tomba. Au premier bruit de « sa chute, à l'apparition des vieux rois fran-« çais, le XVIII^e siècle s'émut au fond de son « cercueil. Il crut qu'il n'avait dans la poitrine « qu'un coup d'épée de l'empereur vaincu : il « vint tenter le sort. Comme autrefois, le pa-« ganisme enseveli fut évoqué par Julien, et « joua sous le soleil cette curieuse scène anti-« que dont le monde a gardé le souvenir ; ainsi

« le XVIIIe siècle sortit du tombeau avec ses « déités passées. Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot, Condorcet, Cabanis, mille autres accoururent; et, pendant que l'Eglise, « toujours plus féconde, enfantait des hommes « nouveaux qui remplissaient l'Europe de leur « éclat contemporain, on envoyait à leur rencontre cette procession de morts. Malheureusement pour la vérité, elle n'était pas seule en « présence de l'erreur : des discussions politiques très graves compliquaient la lutte. On « put craindre que le flot qui emporte le monde « vers Dieu ne fût arrêté longtemps... »

Il faut savoir tout dire.

## X

La vérité est que le XVIIIe siècle était encore vivant.

En 1802, Jésus-Christ était rentré dans ses temples : mais il n'était pas rentré dans les âmes que l'anti-christianisme lui avait ravies.

Dans presque toute la France, en dehors des gouvernants et des administrations, la plupart

de ceux qui exerçaient une profession libérale étaient sans religion : non-seulement ils s'abstenaient de toute participation au culte officiel de la religion d'Etat, mais, à tout propos, dans leurs discours journaliers, dans leurs entretiens plus ou moins publics, l'hostilité anti-chrétienne débordait.

Ici je cède la parole à un des plus honorables et des plus chrétiens parmi les magistrats de ce temps. Ce qu'il dit peut sembler osé, la réflexion lui donne complètement raison :

« L'article 6 de la Charte de Louis XVIII, dit M. Foisset, « parut être une déclaration de « guerre à l'incroyance pratique de la bourgeoisie française. Ce qui rend fort, ce n'est « pas ce qui est écrit dans les lois, c'est ce qui « est vivant dans les mœurs. La France étant ce « qu'elle était en 1814, l'article 6 de la Charte « ne pouvait être que la constatation légale « d'une sorte d'hypocrisie officielle, chose qui « répugne profondément et légitimement au « caractère de la nation. En effet, par dessus « tout, il est de l'essence de la religion d'être « sincère : pour pratiquer, il faut croire. Donc, « quand, au sein d'un peuple, des doctrines religieuses contraires sont en présence, comme « deux armées ennemies sur un champ de ba-

« taille, quand cet antagonisme a dans les
« mœurs publiques des racines trois fois sécu-
« laires et reconnues inextricables, allons plus
« loin, quand, je ne dis pas la foi catholique,
« mais la foi chrétienne est en minorité numé-
« rique dans les classes qui dominent et entraî-
« nent les autres, — c'est là un immense mal-
« heur, c'est, pour la nation, un immense
« amoindrissement moral : mais, toute pression,
« même indirecte, exercée par l'autorité sécu-
« lière, pour déterminer des manifestations re-
« ligieuses d'où la foi est absente, ne fera que
« rendre le mal plus intense et plus profond.

« On put le voir en 1830 et en 1831. Les pas-
« sions amoncelées au fond des âmes, par l'al-
« liance publique du trône et de l'autel, réagirent
« avec fureur. Les croix de mission, plantées
« avec tant d'éclat sous la Restauration, furent
« partout renversées ; Saint-Germain-l'Auxerrois
« fut saccagé, l'archevêché de Paris fut démoli
« par des sauvages, sous le regard impassible
« de la garde nationale en armes. Est-ce que ces
« excès eussent été possibles en 1814, à la chute
« de l'oppresseur de Pie VII? Est-ce qu'ils vin-
« rent à l'esprit de qui que ce soit en 1848, à la
« disparition d'un gouvernement notoirement
« peu favorable à l'Eglise? Après 1830, il fallut

« attendre trois ans, pour que l'habit ecclésias-
« tique pût reparaître dans les rues de Paris ;
« en 1848, il ne s'est pas caché un seul jour.
« Ce ne sont pas là des théories, ce sont des
« faits, et ils sont éclatants comme le soleil, ils
« sont péremptoires. »

En d'autres termes, on était allé trop vite.

Voyons comment.

## XI

Plus tard, dans le cours de nos études sur l'Ecole de la Chesnaie, nous aurons souvent l'occasion de le constater. Un bon nombre de catholiques sincères, un très grand nombre de prêtres, quelques évêques, avaient le courage de dire tout haut qu'ils ne partageaient pas l'illusion que se faisaient la plupart des évêques de France sur la force qu'apportait à la religion la protection du roi, comme on disait alors.

Mais ces sages remontrances n'étaient point écoutées. Et cela se comprend ; l'expérience n'avait point encore prononcé. On se trouvait en présence de la théorie. Or, la théorie est incon-

testable : l'idéal d'une société chrétienne, c'est l'accord entre l'Eglise et l'Etat ; plus encore, c'est même la protection, la défense de l'Eglise par l'Etat. Mais, c'est là de la théorie. Or, qu'il y a loin de la théorie à la pratique ! La thèse peut rester indemne : Pie IX l'a proclamée solennellement dans l'acte le plus célèbre de son pontificat. Pie IX lui-même, en cent occasions, se hâtait de distinguer entre la thèse qu'il avait posée et l'hypothèse qui s'impose à quiconque a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

D'ailleurs, l'Eglise de France, malheureusement, avait, elle aussi, ses émigrés.

C'étaient ceux des évêques nommés par Louis XVI, qui n'étaient rentrés en France qu'avec Louis XVIII. Il existe un recueil des actes de ces prélats, que je ne crains pas d'appeler scandaleux. C'est le recueil de leurs protestations contre le Concordat et contre Pie VII.

Par une double susceptibilité — monarchique et gallicane, — ces évêques avaient refusé au Pape de se démettre de leurs sièges, et ils avaient protesté contre le Concordat, qui les réputait démissionnaires. D'autre part, leur insigne fidélité à la maison de Bourbon faisait

d'eux, en matière de religion, les conseillers naturels de la monarchie restaurée.

Ils entraînèrent la monarchie à un acte aussi fâcheux dans ses conséquences que déplorable dans son principe.

Le gouvernement céda à leurs sollicitations, il faut bien le dire, malgré le bon sens du roi, qui résista longtemps aux instances de cette réaction, dont il sentait le mal fondé et dont il prévoyait les suites.

On commença une laborieuse et confuse négociation avec le Saint-Siège, pour obtenir la mise à néant du grand acte de 1801.

J'épargnerai à mes lecteurs ce récit diffus qu'ils trouveront dans les *Mémoires de Picot*. Qu'il me suffise de noter le point de départ des négociateurs.

A leur sens, rien de ce qui avait été fait en France, pendant l'absence du roi légitime, ne devait subsister après son retour.

Pie VII résista très longtemps. Il lui répugnait, on le conçoit, d'annuler ainsi l'acte le plus considérable de son pontificat. Son historien, Artaud de Montor, a raconté la belle résistance de l'auguste vieillard. Toutefois, on finit par lui persuader qu'il compromettait l'essor religieux de la Restauration, en refusant cette annulation.

En 1812, il signa, sinon l'annulation du Concordat de 1820, du moins le rétablissement du Concordat entre Léon X et François Ier.

On entend encore les cris de l'opposition.

On reculait, d'un seul coup, de trois cents ans en arrière.

Ce mot — en France, les mots ont toujours beaucoup de succès — suffit pour soulever contre le traité de 1817 toute la France nouvelle.

Alors, commencèrent les débats parlementaires et les récriminations des publicistes.

Le nombre des diocèses se trouvait porté de cinquante à quatre-vingt-douze : il y avait ainsi à doter quarante-deux évêchés de plus, à créer autant de cathédrales, de chapitres et de séminaires. Le concours des Chambres était nécessaire : il devint bientôt évident qu'on ne l'obtiendrait pas.

La situation, dès lors, se trouva singulièrement fausse : le roi avait solennellement engagé sa parole au Saint-Siège, et il ne pouvait la tenir.

Après de nouvelles négociations qui durèrent six ans, on finit par tomber d'accord sur un moyen terme.

Le Concordat de 1817 ne fut pas abrogé, il fut éludé.

Le Pape déclara en consistoire que la conven-

tion nouvelle avec la France n'avait pu être exécutée. Mais il la prit pour base d'un remaniement général de la circonscription des diocèses de France, dont le nombre fut élevé à quatre-vingts.

Il y eut donc, dans le royaume, trente évêques de plus.

L'Eglise de France pouvait en être renouvelée. Mais à une condition : c'est que les nouveaux évêques connaîtraient leur temps, et seraient tout à la fois des hommes de gouvernement et des hommes d'apostolat.

L'idée n'en vint à personne.

Il faut lire, dans les *Mémoires* du temps et dans les *Correspondances* de l'époque, qui ont été publiées plus tard et récemment encore, quelles étaient les préoccupations des prélats, chargés de la feuille des bénéfices, et qui guidaient les choix du gouvernement pour les trente nominations destinées à pourvoir au rétablissement des trente sièges épiscopaux.

Il y a un mot qui revient sans cesse dans les *Mémoires* : « Il faut DÉCRASSER *l'épiscopat !*.. c'est-à-dire ne faire évêques que ce qu'il restait de gentilshommes ou d'anoblis dans le clergé ! »

## XII

Et cependant, malgré tout, la France n'était nullement impie et irréligieuse. Elle demeurait, si l'on veut, indifférente, ou mieux, elle restait sympathique et, au fond, favorablement disposée.

Un homme d'esprit, qui avait plus de lumières que de gravité et d'autorité, proclamait, en 1818, un fait, quand il disait : « Jamais la France « ne fut plus religieuse qu'à l'époque actuelle. » Elle se sépare de la France du XVIII[e] siècle.

Mais le courant contraire ne tarda pas à envahir le pays. Alors l'indifférence se change en hostilité publique et la sympathie en haine et en fureur.

Cela se passa de 1821 à 1828.

L'alliance entre le trône et l'autel s'afficha ouvertement. Les sages hochaient la tête : ils entendaient le bruit sourd de la mine qui sapait les fondements du trône et ils voyaient venir le jour où le trône renversé entraînerait dans sa chute l'autel qui lui était adossé.

Mais allez faire entendre raison et bon sens à

des gens fanatisés, ou plutôt à des hommes de parti, pour qui le drapeau politique est l'important et la bannière religieuse le secondaire, qui ne reculeront jamais devant la crainte de compromettre la religion au profit de leur principe et semblent ne considérer celle-là que comme un instrument destiné à seconder celui-ci.

Pendant donc que les sages tremblaient devant la marée montante de l'impiété, dans les églises une poignée d'hommes et au dehors, sur la place de l'église, dans le plus humble village, une foule hostile; sur le parcours de nos processions, composées d'un cortège officiel, une multitude qui ne dissimulait plus sa rage antireligieuse, et les imprudents processionnaires, se sentant protégés par les baïonnettes, entonnaient le célèbre cantique :

Venez, Français, le Dieu dont la puissance
Fait triompher et le Trône et la Foi,
Veut aujourd'hui qu'on chante dans la France :
Gloire au Très-Haut! Vive notre bon Roi!
Vive la France!
Vive le Roi!
Toujours en France
Les Bourbons et la Foi!

Ce fut ce qu'on a appelé le règne de la Congrégation!

La Congrégation était, à l'origine, une simple association de piété et de bonnes œuvres : dès les premiers temps de la seconde Restauration, l'intrigue s'en empara, pour la faire agir dans le sens d'une certaine politique.

Louis XVIII résistait. Politique sage, peut-être l'homme d'Etat qui en ce siècle a le mieux compris son temps, le prudent monarque blâmait ouvertement les tendances de son frère, complètement gagné à la Congrégation.

Il faut lire dans les *Mémoires de M. l'abbé Liautard,* ou *Fragments inédits, politiques et religieux, traitant du trône et de l'autel,* toutes les intrigues employées pour amener le Roi aux desseins du parti régnant.

Sous Charles X, la *Congrégation* devint ou parut être devenue toute puissante. L'opposition exploita son impopularité, et c'est alors, à proprement parler, que commença le rôle de Lamennais et de son Ecole dans cette mêlée.

# LAMENNAIS

## I

### LES DÉBUTS DE LAMENNAIS

SOMMAIRE. — Saint-Malo et les Malouins. — La famille Robert de Lamennais. — La Chesnaie. — Un cœur de mère. — Pendant la Terreur. — Ils ne voient pas ce que je vois ! — Education — Première communion. — Rien que la croix ! — La vocation. — Professeur de mathématiques. — Première tonsure. — A Paris. — Les Cent jours. — En Angleterre. — L'abbé Carron. — Il avait l'air trop bête ! — L'abbé Teyssère décide de la vocation de Félicité de Lamennais. — Première messe. — Morne désespoir. — Cet homme-là me pèse comme un monde ! — Prêtre, on l'est toujours !...

L'étranger, que l'été amène sur les rives bretonnes, admire Paramé et ses gracieuses villas, Dinard et ses châteaux, Saint-Servan mirant dans la Rance ses maisons et ses ombrages. Mais il s'arrête toujours, frappé d'étonnement, en face de Saint-Malo, ceint de ses remparts comme une forteresse du moyen-âge, et assis fièrement sur son rocher battu par les flots.

A la marée basse, l'étranger court dans les algues, gravit un escalier de granit, escalade le Grand-Bey. Là, en face de la double immensité

de la mer et du ciel, dort, dans un tombeau sans épitaphe, l'auteur du *Génie du Christianisme*.

Chateaubriand est une des gloires de Saint-Malo. Ce n'est pas la seule.

Madame de Sévigné y a vécu.

Duguay-Trouin y est né.

A un moment, les Malouins furent les premiers commerçants du monde. Jetant l'or à pleines mains, ils transformèrent leurs bizarres maisons de bois en maisons de granit; puis, ils s'estimèrent assez riches pour prêter des millions au plus puissant des rois[1].

Aspirant à une renommée plus haute que celle d'habiles marchands, ils s'en allèrent un jour découvrir et civiliser des terres inconnues, planter avec Jacques Cartier la croix au Canada, « n'é-« tant pas parti pour ce voyage, dit la chronique, « sans prendre la bénédiction du révérend évêque « et père en Dieu, M. de Saint-Malo. »

1. Saviez-vous, dit un chroniqueur contemporain, que tous les Malouins sont gentilshommes? Non. Eh bien, voici l'histoire, qui n'a rien de commun avec celle de Vérone, dont tous les habitants furent déclarés nobles par Charles-Quint, qui voulait la paix avec les quémandeurs de parchemins. Les Malouins se targuent d'indépendance, et n'ont jamais rien demandé aux rois de France; au contraire, ce fut Louis XIV qui, dans un jour de détresse, leur emprunta quatorze millions; lorsque l'échéance arriva, le roi ne put rembourser et s'avisa alors de les payer en monnaie... de roi. Il les déclara tous nobles et leur octroya le droit de porter l'épée à la cour... et leurs doléances aux oubliettes. (Voir le *Figaro* du 8 septembre 1880).

Bref, dans cette pure, fière et religieuse atmosphère, on vit s'épanouir, avec les prospérités humaines, toutes les vertus qu'inspirent la foi chrétienne et un caractère magnanime, jusqu'à cet héroïsme du sire de la Barbinais, qui, nouveau Régulus, retourna à Alger se faire trancher la tête plutôt que de manquer à sa parole.

Les hautes et superbes fortifications de Saint-Malo l'enferment hermétiquement. C'est comme un corset de pierre, dans lequel étouffe la puissante cité.

C'est là, dans cette même rue des Juifs, où Chateaubriand avait vu le jour treize ans auparavant[1], à l'ombre de la vieille cathédrale qui domine la vieille cité féodale, que naquit, le 19 juin 1782, Hugues[2]-Félicité Robert de Lamennais.

## I

La famille Robert était de vieille race bour-

1. Chateaubriand naquit dans la rue Saint-Vincent, dans une maison voisine de la rue des Juifs. (*Note de M. l'abbé Houet.*)

2. Ce prénom d'*Hugues*, donné par le *Correspondant*, est inconnu dans la famille (*Id.*).

geoise. Son chef, armateur considéré et fort riche, avait fait honorablement de brillantes affaires, et avait été anobli par Louis XVI [1] pour plusieurs actes de patriotisme [2]. Au nom de Robert s'était ajouté le nom de la Mennais, en breton *menez*, qui signifie « Montagne ». C'était le nom d'une métairie, située dans la commune de Trigavoc, arrondissement de Dinan.

Quatre ans avant la naissance de ce fils qui devait jeter une si grande illustration sur ce nom nouveau, le grand-père maternel de l'enfant avait acheté une terre, dont le nom est resté non moins célèbre et qui exerça, par cette influence mystérieuse des lieux et des paysages sur l'esprit de l'homme, une action si grande sur le développement intellectuel et la formation morale du futur chef de l'Ecole Menaisienne.

C'est la terre de la Chesnaie, à deux lieues de Dinan.

Aucun lieu n'était plus propre à l'étude et à la méditation. La maison avait été bâtie par le

1. Quelques auteurs ont cru à l'anoblissement par Louis XIV, et c'est à tort que nous avions suivi leur sentiment dans la 1re édition. (*Note de M. l'abbé Houet.*)

2. Les armoiries concédées à M. de Lamennais rappelaient ingénieusement l'origine de sa noblesse. C'était un écu de sinople au chevron d'or, accompagné en chef de deux *épis de blé*, et, en pointe, d'une ANCRE. (DE LA GOURNERIE. Introduction, p. X).

père de Mme de Lamennais, au milieu des bois, sur la lisière de la forêt de Coëlquen. Des landes où ne poussaient alors que des bruyères et des ajoncs, des champs à peine cultivés, un étang encaissé entre des rochers et dont les eaux profondes réflétaient les longues branches des hêtres et des chênes séculaires, donnaient à la Chesnaie un aspect calme, mais un peu triste[1].

A ces harmonies de la nature se joignit l'influence d'un tempérament bilieux et hypocondriaque. Dès qu'il eut la libre manifestation de ses premières pensées et de ses premiers sentiments, tout le monde remarqua que l'enfant était naturellement triste.

Puis, ce sourire charmant qui avait veillé sur son berceau et qui seul parvenait à épanouir cette nature mélancolique, le sourire de sa mère, s'éteignit, en 1789, au moment où ce fils préféré atteignait sa septième année[2].

La pensée de la mort de Mme de Lamennais laissa dans le cœur de l'enfant une de ces plaies profondes qu'un rien ravive, et, chose qui ne surprendra point ceux qui ont étudié ce caractère si singuliè-

1. DE LA GOURNERIE, *Lettres inédites de J.-M. et F. de Lamennais*, introduction, p. XLV.

2. C'est la date donnée par Ropartz et quelques autres. Mais, la vraie date est 1787. (*Note de M. l'abbé Houet.*)

rement trempé, ce souvenir réveillait en lui une colère sourde contre la Providence et une sorte de jalousie contre les jeunes gens qui avaient encore leur mère.

Mais, rien ne remplace un cœur de mère. C'est le chef-d'œuvre de la création. Pour arrêter le lion de Florence, il n'y eut qu'une mère, à genoux, suppliant la bête fauve de lui rendre son enfant. Pour dompter cet autre lion, dont les rugissements rempliront la première moitié de ce siècle, il fallait un héros, et tout espoir s'éteignit, quand la mère du lionceau fut morte.

Puis, on était en 1789. Le besoin, la soif de réformes qui amena la convocation des Etats Généraux, trouva, dans l'Eglise et dans la monarchie, un concours et une bénédiction qui permettent d'affirmer, avec tous les esprits de bonne foi, que la Révolution partit d'un mouvement chrétien.

Hélas! le mouvement fut bientôt dévié. A force d'excès et d'orgies sanglantes, le règne de la Terreur succéda à la généreuse résurrection des forces vives de la France. Le clergé fidèle se cacha ou s'enfuit, les églises se fermèrent ou ne se rouvrirent que pour servir au culte immonde d'une chair publique.

L'enfant, à peine sorti des bras de sa mère

mourante, nourri dans la vieille foi catholique et monarchique — en Bretagne, c'était tout un — grandit tout naturellement dans l'horreur de ceux qui traquaient alors les prêtres comme des bêtes fauves [1]..

Ses biographes nous le montrent, assistant, la nuit, en cachette, sous la Terreur, aux messes d'un prêtre non assermenté, dans une mansarde, devant une table transformée en autel, l'oreille au guet pour écouter si la police soupçonneuse n'avait point découvert ces nouvelles catacombes où l'Eglise était redescendue après quatorze siècles de splendeurs au grand jour.

Les fidèles, ramassés et tremblants autour du prêtre proscrit, s'interrompaient, dans leurs prières, pour regarder et reconnaître chacun des nouveaux arrivants : un traître pouvait se glisser dans leurs rangs, et, en ces temps de troubles, tout était suspect. L'enfant, fier de la confiance qu'on avait en sa discrétion absolue, sentit se développer là le germe de la sombre mélancolie qui le caractérisa de bonne heure, et y conçut cette haine vivace qu'il nourrit si longtemps contre le XVIII<sup>e</sup> siècle et la Révolution.

1. FOISSET, *Vie du P. Lacordaire*, t. I, p. 105.

## II

Comment son instruction ne se serait-elle pas ressentie du malheur des temps?

*Féli* (abréviation de Félicité) — c'est le nom qu'on lui a donné jusqu'à la fin dans sa famille — n'avait eu proprement de maîtres que lui-même : il n'en accepta malheureusement jamais d'autres[1].

Or, si jamais nature d'enfant eut besoin de sentir le joug de l'éducation qui redresse et transforme, c'était bien celle-là. Je n'en citerai qu'un trait que je relève dans ses *Œuvres inédites*.

Un jour, il se promenait, avec la bonne chargée de veiller sur lui, et il marchait lentement sur les remparts de Saint-Malo. La mer était furieuse. Soulevée par une violente tempête, elle venait déferler en rugissant aux pieds des murs de granit. « Je crus voir l'infini, dit Lamennais, et sentir Dieu! » Étonné de ce qui se passait dans son âme, une immense complaisance en lui-

1. Foisset, *loc. cit* p. 108.

même s'empara de lui, il se retourna fièrement vers la foule des promeneurs vulgaires, et se dit : « Ils regardent ce que je regarde, mais « ils ne voient pas ce que je vois ! » Il avait huit ans [1] !...

Plus tard, il aimait à raconter cette anecdote, et ne manquait jamais d'ajouter : « Toutes les « fois que mes souvenirs se reportent vers ces « temps éloignés, une telle pensée d'orgueil « dans un enfant de huit ans me fait encore fré- « mir [2]. »

Les deux maîtres qu'il eut n'effacèrent pas dans son âme les premières impressions qu'elle avait reçues.

1. M. Caro, dans ses belles *Etudes morales sur le temps présent*, dit à ce propos : « L'Océan a laissé dans cette âme quelque « chose de son infini et de sa tristesse. M. de Lamennais ap- « portait dans la vie un fonds d'impressions sombres, un goût « d'amertume, une disposition à sentir plus vivement et plus « profondément que les autres ces blessures de la médiocrité « haineuse ou de la frivolité humaine, ces injures et ces bru- « talités du sort, auxquelles les hommes vraiment forts n'oppo- « sent qu'un mépris hautain ou une résignation fière. Ajoutez à « ces dispositions innées une imagination d'une vivacité et d'une « étendue peu communes, qui doublait pour lui l'intensité des « sensations et agrandissait démesurément toutes les perspec- « tives. Plus vaste et plus haute que forte, âpre et tourmentée, « soulevée de temps à autre dans ses mobiles profondeurs, mê- « lant alors au flot troublé de la foi le sable et le limon de ses « passions irritées, puis retombant du haut de ses colères dans « un calme qui était moins un repos qu'une défaillance, et se « traînant péniblement sur les rivages dévastés de sa vie avec « le gémissement d'une lassitude désespérée, telle fut cette « âme, trop fidèle image de l'Océan natal. (Caro, *M. de Lamen- « nais d'après sa correspondance.*) »

2. Lamennais, *Œuvres inédites*, t. I, p. 8.

Il fut élevé tant bien que mal par son oncle Robert des Saudrais, traducteur d'Horace et de Job, grand ennemi des jacobins et des philosophes, et par son frère l'abbé Jean-Marie, douce figure qui mériterait une étude spéciale et à laquelle nous consacrerons un chapitre.

Mais, à côté des maîtres qu'on voit, les enfants précoces en ont généralement d'autres qu'on ne voit pas : ce sont les grands écrivains dont ils dévorent les ouvrages avec d'autant plus d'avidité qu'on ne les leur impose pas.

Pour dompter ce caractère rétif, M. Robert des Saudrais avait imaginé, dit-on, de l'enfermer dans sa bibliothèque. Fatale prison qui plut si bien à Féli, qu'il s'y fit remettre sans cesse [1].

A l'âge où les autres enfants apprennent le rudiment, le jeune Félicité, enfermé pour ses mutineries dans une vaste bibliothèque, y lisait tous les auteurs qui lui tombaient sous la main, anciens et modernes, sacrés et profanes.

Là, une imagination de feu, une curiosité sans frein, emportaient cet esprit sans repos vers les études les plus divergentes, comme vers les lectures les plus périlleuses. Il dévorait pêle-mêle les langues et les livres, sans aucun plan suivi, et,

1. Art. du *Commerce breton* de Saint-Malo, août 1861.

par conséquent, sans songer à se faire un corps de connaissances liées entre elles et solidement coordonnées. Aussi, loin d'être, comme on l'a écrit, l'un des hommes les plus complets de son temps, ne devait-il jamais devenir ni un humaniste, ni un philosophe, ni surtout un théologien [1].

Vers l'âge de douze ans, l'enfant de génie s'était passionné pour ce Rousseau, qu'il devait un jour attaquer avec tant de violence, mais pour lequel il conserva toujours une secrète sympathie.

M. Ferraz, l'éminent professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Lyon, à qui j'emprunte ces détails, conclut ainsi ses remarques sur l'éducation de Lamennais :

« Cette éducation ne fut ni aussi complète, ni aussi profonde, qu'on s'est plu à le dire. Elle offrit, au contraire, comme celle de la plupart des solitaires, d'assez grandes lacunes, car elles expliquent celles que nous trouverons plus tard dans son esprit et dans ses œuvres. Réduit, par la délicatesse de sa santé et par l'état de ses finances, à vivre au fond de la Bretagne, à deux lieues de Dinan, dans sa solitude un peu sauvage de la Chênaie, il n'apprend point à connaître la société, avec la diversité et la richesse des aspects qu'elle

1. Foisset, *loc. cit.*, p. 106.

présente à l'observateur. Ces passions qui font l'éternel objet des méditations des moralistes, et dont l'étude est si propre à vous remplir d'indulgence, en même temps que de calme et de sérénité, il ne les analyse pas; ces opinions, qui se donnent si ardemment carrière, en s'appuyant sur des raisons à peu près également plausibles, il ne les compare pas; ces lettres profanes elles-mêmes, qui peuvent suppléer jusqu'à un certain point à la connaissance directe de la vie, parce qu'elles en reproduisent la fidèle image, il ne les cultive presque pas... Il s'habitue à considérer sous un angle étroit toutes les choses humaines. De là ce singulier mélange d'ignorance en matière pratique et de vigueur en matière spéculative, qui distingue la plupart de ses ouvrages, et le caractère un peu chimérique dont ils portent trop souvent l'empreinte. Par ce côté, Lamennais nous paraît inférieur à de Maistre et à de Bonald, qui avaient été plus ou moins activement mêlés aux grandes affaires de leur temps, et qui possédaient le sens de la réalité à un degré plus ou moins remarquable [1]. »

Ce qui est certain, du moins, c'est que, perdu dans cet abîme de lectures incohérentes, où les

1. Ferraz, *Traditionalisme et Ultramontanisme*, p. 166 et suiv.

livres philosophiques du XVIIIe siècle tenaient une grande place, Féli de Lamennais y vit périr sa foi, et, avec la foi, l'innocence de ses premières années [1].

Il en fait lui-même l'aveu dans une lettre, écrite le 17 février 1809, et qui a été imprimée au recueil de ses correspondances : « Quand je réfléchis sur « ma vie passée, sur cette vie *toute de crimes*, que « les austérités les plus rigoureuses, la pénitence « la plus sévère et la plus longue, ne seraient pas « suffisantes pour expier... [2] »

Sans doute, il peut y avoir quelque exagération dans cette confession d'une âme excessive toujours et en tout, mais les biographes ont conservé un souvenir, devant lequel il faut bien s'incliner.

On sait ce qu'est dans la vie d'un chrétien ce moment où, appelé à la plus mystérieuse des opérations de la grâce divine en nous, il est tout d'un coup élevé à une participation si directe et si intime de la divinité, qu'il en est tout transfiguré et se sent grandir en un instant de toute la hauteur qui sépare la créature de l'infini.

Je veux parler de la première participation à la communion eucharistique.

1. FOISSET, *loc. cit.*, p. 106.
2. Lettre de F. de Lamennais à M. Bruté, 17 févr. 1809.

C'est une heure solennelle dans une vie d'homme que l'heure de la première communion.

Au-dessus des trophées de Marengo et des splendeurs du soleil d'Austerlitz, le grand capitaine des temps modernes plaçait, avec une naïve fierté, le souvenir de sa première communion.

Quand l'heure en fut venue — interrogez votre mémoire, que vous soyez demeuré croyant ou que les orages de la vie vous aient ballotté sur les rivages de l'incrédulité — quand l'heure vint de vous asseoir à cette table, entrevue longtemps à travers les ombres des plus saints désirs, quand votre mère tressaillit, parce qu'on vint lui dire que le fils de ses entrailles allait devenir le temple de son Dieu, une révolution s'empara de votre être, et, ouvrant la porte de votre âme au divin visiteur qui frappait, parmi les flots d'encens, au bruit des saints cantiques, vous vous écriâtes, avec un accent, qu'on n'oublie plus, quand il a retenti une fois dans les échos d'une âme humaine : « Entrez, Seigneur, tout est prêt, entrez « et soyez le maître ! »

Le petit enfant de Saint-Malo se cabra contre les pieux attraits de cette journée.

Il avait douze ans.

Un prêtre, de ceux qu'il vénérait comme des confesseurs de la foi, dont il entendait la messe

dans le mystère de la persécution, se présenta à cette jeune âme, et lui proposa de le préparer à sa première communion.

Savez-vous quel accueil lui fit le néophyte? Il courut dans la fameuse bibliothèque, et, à la seconde leçon du catéchisme préparatoire, il apporta un tel bagage d'incrédulité que le prêtre se retira épouvanté.

Il fallut y renoncer. Le futur défenseur du catholicisme, le prêtre qui remplira bientôt du bruit de son nom l'Eglise entière, s'approcha de la sainte table seulement en 1804, quand, regagné à Dieu par la tendresse fraternelle de Jean-Marie, il se fut décidé à faire sa première communion.

Il avait vingt-deux ans.

Mais, tout aussitôt, par une de ces contradictions dont sa vie abonde, à cet âge, où d'ordinaire les jeunes gens se laissent entraîner aux séductions de la vie, il se raidit contre les ardeurs qui le dévorent, et le voilà qui se tourne vers Dieu, avec un élan qui fait presque peur [1] :

« Oh! s'écrie-t-il, j'ai trop aimé les joies amè-« res du monde, les consolations du monde, les « espérances du monde! Maintenant, je ne veux

1. Ladoue, *Vie de Mgr Gerbet,* t. I, p. 69.

« que la croix, la croix seule, la croix de Jésus « et encore la croix. Je vivrai sur le Calvaire « en esprit d'amour, de renoncement et de sa-« crifice absolu. Oh! quelle vie! quelle douce, « quelle heureuse vie! C'est le ravissement de « mon cœur d'être crucifié avec Jésus par les « souffrances, les contradictions, les mépris, les « rebuts, les ingratitudes, les haines, les outra-« ges, les persécutions et tout ce qui peut le plus « crucifier mon cœur et ma chair!... Je veux « m'abreuver à longs traits des saintes délices de « l'humiliation. Mon Dieu! mon Dieu! encore une « fois, la croix, la croix, et rien que la croix![1] »

## III

Toute créature raisonnable a une voie, hors de laquelle le but de son passage sur cette terre est difficilement atteint. C'est ce qu'on nomme la Vocation.

Grande et périlleuse mission que de déterminer

1. Lamennais, *Lettres inédites* (recueil de M. Henri de Courcy), 17 mars 1809.

une vocation. Combien le savent, pour l'avoir appris trop tard et après une douloureuse expérience!

Féli de Lamennais se posa bientôt la question fatale.

Que serait-il?

En vain, son père, homme d'ailleurs fort instruit, avait-il voulu se reposer sur lui des soins de son commerce : il rencontra dans cette nature, exceptionnellement douée pour les spéculations de l'esprit, une répugnance invincible à se plier à celles du négoce.

Le fils ainé, Jean-Marie, s'était senti de bonne heure fortement entraîné vers l'état ecclésiastique. Un troisième fils se destinait à la marine, et l'honorable armateur perdit bientôt toute espérance de reposer sur une tête chère l'avenir de sa maison.

Un jour, il exprimait sa peine à M. de Pressigny, le dernier évêque de Saint-Malo, et ce saint prélat, qui a laissé chez les Malouins un haut renom de vertu, prédit, assure-t-on, à M. de Lamennais père, que ses enfants deviendraient la gloire du clergé français, et lui conseilla de ne point contrarier les vues que la Providence pouvait avoir sur eux [1].

1. Mirecourt, *Lamennais*, p. 18.

A vingt-deux ans, Lamennais se posa le redoutable problème.

Il venait de se convertir et il vivait dans cet élan d'exaltation mystique, dont j'ai cité quelques aspirations.

Il était alors professeur de mathématiques à Saint-Malo, obligé de travailler pour vivre, car la grande fortune de son père avait été emportée dans la tourmente révolutionnaire. L'emprunt forcé et les corsaires avaient ruiné le riche armateur.

Tout d'un coup, Féli se décida à entrer dans la cléricature; c'était en 1809. Il revêtit l'habit ecclésiastique et se fit tonsurer.

Ce premier pas franchi, il s'arrête, indécis, incertain de sa voie.

Pendant six ans, il hésite, il interroge, il écoute, sans pouvoir se décider.

En 1814, nous le trouvons à Paris, luttant contre la pauvreté, dans une méchante mansarde de la rue Saint-Jacques.

Il se compromet en faveur des Bourbons, et, quand la nouvelle se répandit que l'aigle impériale volait du golfe Jouan sur Paris, de clocher en clocher, poussée par l'impérieuse volonté du captif de l'île d'Elbe, le jeune Féli ne se crut en sûreté, ni à Paris, ni à Saint-Malo. Il passa le détroit et se réfugia en Angleterre.

Après avoir longtemps erré sans ressources, il finit par trouver un asile et un directeur.

L'asile lui fut ouvert par trois demoiselles nobles, en qui nul orage ne put déraciner les sentiments d'affectueuse estime, qu'elles conçurent dès lors pour celui qui demeurera toujours pour elles « le bon, le cher, le très cher abbé Féli. »

Ces saintes filles l'amenèrent à leur directeur, un prêtre éminent, le Vincent de Paul de l'émigration, le saint abbé Carron, dont Lamennais conserva toujours le portrait, et de qui il écrivait : « Quel homme! ou plutôt quel saint!... Dieu m'a- « vait préparé en ce pays le secours dont j'avais « besoin... Pleine d'amour pour un enfant rebelle, « la Providence m'a conduit au terme où elle « m'attendait [1]. »

L'abbé Carron le recommanda à la belle-sœur de Lord Stafford, pour l'éducation de ses enfants. Mais cette grande dame, physionomiste distinguée, ne l'invita pas même à s'asseoir, et le renvoya d'un ton dégagé, parce qu'il *avait l'air trop bête* [2] *!*

Elle ne fut pas la seule à juger ainsi cet homme

1. Lamennais, *Œuvres inédites*, t. I, p. 218.
2. Rigault, *Journal des Débats*, 23 mars 1854.

de génie sur la mine. D'autres lui firent une réputation d'imbécillité et presque de folie, parce que cette nature indépendante se pliait mal aux exigences minutieuses de certains usages ou règlements.

Le bon abbé Carron l'encourageait, le consolait. Il avait pris d'ailleurs un grand ascendant sur un jeune homme naturellement affectueux et qui éprouvait vivement — il l'avoue lui-même — le besoin d'être dirigé.

Or, être dirigé, c'est une heureuse fortune, mais à la condition cependant qu'on ne fera pas, comme Lamennais, abnégation de soi-même, au point de ne plus y voir clair au-dedans de soi. Consulter un directeur, c'est bien; se consulter beaucoup soi-même, c'est encore mieux. Ainsi parlent les maîtres en spiritualité. Ainsi parle le bon sens.

Aussi, n'est-ce pas sans frisson qu'on relit aujourd'hui ces paroles de l'abbé Teyssère, le directeur de Saint-Sulpice, qui décida la vocation de Féli de Lamennais : « Mon cher ami, j'adore les « desseins de miséricorde du Seigneur sur votre « âme. Je vous félicite de ce qu'il vous prive de « tout bonheur en ce monde, en sorte que vous « n'éprouviez pas même la douceur de son amour « et que vous ne ressentiez pas même la gloire

« du sacerdoce. Vous allez à l'ordination comme « une victime au sacrifice...[1]. »

Ces paroles font frissonner, quand on songe à ce qui suivit cette première messe, où Lamennais, nouveau prêtre, prétendit avoir entendu très distinctement Dieu lui dire, quand il tenait l'hostie nouvellement consacrée dans ses mains tremblantes : « Je t'appelle à porter ma croix, rien que la « croix, ne l'oublie pas[2] ! »

C'était à Vannes, en 1816.

Hélas ! le pas décisif une fois franchi, le jeune prêtre s'en repentit amèrement. Il tomba — on le sait aujourd'hui[3] — dans un morne désespoir qu'il renferma toute sa vie en lui-même, mais qui éclate pourtant, dans deux ou trois lettres, en quelques mots rapides et heurtés :

« Je revins hier de Saint-Sulpice, » écrit-il à son frère, après avoir reçu le sous-diaconat. « Cette démarche m'a prodigieusement coûté. »

Et plus tard : « Quoique M. Carron m'ait plu« sieurs fois recommandé de me taire sur mes sen« timents, — je crois pouvoir et devoir m'expli-

1. *Œuvres inédites*, p. 259.

2. Ladoue, *loc. cit.*, p. 71.

3. Il lui en a singulièrement coûté pour prendre sa dernière résolution, M. Carron, d'un côté, moi, de l'autre, *nous l'avons entraîné*, mais sa pauvre âme est encore ébranlée de ce coup. (*Lettre de l'abbé Jean à M. Bruté*, 8 juin 1816.)

« quer avec toi une fois pour toutes. Je suis et ne « puis qu'être extraordinairement malheureux [1]. » Puis, il ajoute ce trait énergique : « Tout ce « qui me reste à faire est de m'arranger de mon « mieux, et, s'il se peut, de m'endormir au pied « du poteau où l'on a rivé ma chaîne [2]. »

En conclurons-nous que les directeurs de Lamennais se sont trompés et qu'il s'est trompé lui-même, quand il a cru, comme eux, être appelé à la redoutable et sublime dignité de prêtre catholique [3]?

1. Lettre de F. de Lamennais, à son frère, 25 juin 1816. Quelques jours après, comme on lui avait fait entendre que sa dernière lettre était un peu trop vive, il avoue qu'il aurait pu mettre plus de mesure dans l'expression; mais le fond n'est que trop vrai, l'on ne peut guère s'abuser sur ce qu'on sent. « Quoiqu'il en soit, » continue-t-il, « le mieux est d'éviter de « part et d'autre de traiter à l'avenir un pareil sujet. Tout ce « ce qui me le rappelle de près ou de loin me cause une émo- « tion que je ne suis pas le maître de modérer. (*Lettre du 2 juillet* 1816.)

2. A la fin de 1815, il écrivait à sa sœur, Mme Forgues, le 14 décembre : « Ce n'est sûrement pas mon goût, que j'ai consulté, me décidant à reprendre l'état ecclésiastique. »

3. Le *Temps* a publié, sur la jeunesse de Lamennais, une étude fort curieuse de M. Schérer, d'après une partie de la correspondance inédite du célèbre écrivain, publiée par M. A. Blaize, son neveu. Il s'en détache quelques faits bien saillants : « La « vocation religieuse de Lamennais resta longtemps douteuse, « on pourrait dire qu'elle le resta toujours. A vingt ans, il était « inquiet, essayant de tout, donnant à l'étude le temps que lui « laissait le comptoir de son père; passionné de musique, des « mathématiques, des langues; très fort sur la flûte et l'es- « crime ; ayant un duel, un vrai duel, dans lequel il blessa son « adversaire, et qui risqua plus tard d'élever entre lui et la « prêtrise un empêchement canonique. Tantôt il pensait à faire « sa fortune, tantôt il dédaignait les affaires comme trop pro-

Dieu me garde de trancher ces questions, ardues et délicates entre toutes, des voies de la Providence, des appels de Dieu et des secrets de la vocation [1].

Ce que je sais, c'est qu'on peut être appelé et

« saïques. Fatigué de l'uniformité de sa vie, il écrivait cette « boutade : « L'ennui naquit en famille, — une soirée d'hi- « ver! » Aussi, lorsqu'à trente-quatre ans, il se laissa ordonner prêtre, ce fut sans vocation réelle, ses lettres en font foi. M. Schérer résume fort justement l'opinion générale sur Lamennais : « Que reste-t-il aujourd'hui de Lamennais? Avant « tout, un souvenir, et ce souvenir est une énigme. Inhabile à « comprendre tant de mobilité ou de sincérité, le public ne « sait trop que penser de ce prêtre, qui a voulu mourir loin « des secours de l'Église, de ce fougueux défenseur de l'abso- « lutisme papal, devenu l'avocat non moins fougueux du radi- « calisme démocratique. Lamennais est là, dans l'histoire de la « première moitié du siècle, comme le héros équivoque d'une « éloquente et éclatante apostasie. (Le *Temps*, 29 novem- « bre 1866.) »

1. Un prélat éminent m'a fait l'honneur de m'écrire que j'aurais pu affirmer plus catégoriquement que Lamennais fut ordonné sans vocation. C'est aussi l'avis de M. Emmanuel Cosquin, dans l'article, d'ailleurs fort bienveillant, qu'il a consacré à la première édition de cet ouvrage dans le *Français* du 25 mars 1882 : « Dans un livre sur *Lamennais et son école*, tout récemment publié, dit M. Cosquin, M. l'abbé Ricard, professeur à la faculté de théologie d'Aix, a étudié bien des questions intéressantes au point de vue psychologique comme au point de vue philosophique ou religieux. Nous permettra-t-on d'en examiner ici une, tout particulièrement importante, ce nous semble, et dont la solution nous paraît éclairer, pour ainsi dire, toute la vie du prêtre apostat, la question de la vocation sacerdotale de Lamennais? Si, comme cela est à nos yeux démontré, le malheureux a été poussé sans vocation dans les ordres, les conséquences ne devaient-elles pas, à moins d'efforts surhumains de sa part, en être tôt ou tard déplorables? Il nous semble qu'après la publication de la correspondance de Lamennais, très bien étudiée sur ce point, lors de son apparition en 1867, par la revue des Pères jésuites, la lumière est pleinement faite, et nous croyons pouvoir être ici beaucoup plus affirmatif que ne l'est M. l'abbé Ricard. »

devenir infidèle à l'appel qu'on a entendu ! Mais, ce que je sais aussi, c'est que rien n'est lamentable comme l'état d'une âme hors de sa voie, soit qu'elle ait pris celle qui ne lui convenait point, soit que, se trouvant dans sa voie propre, elle ait perdu la ligne droite et l'esprit de son état.

## IV

C'était en 1848.

Lacordaire entrait, pour la première fois, à l'assemblée constituante, vêtu de sa blanche robe de frère prêcheur.

Lamennais l'aperçoit. Il baisse les yeux et semble regarder très attentivement une feuille de papier placée sur son pupitre.

— Savez-vous qui nous arrive là? lui dit un de ses voisins, car, comme nous le racontons ailleurs [1], le restaurateur des dominicains de France était allé s'asseoir sur les bancs de l'extrême gauche, sur cette même montagne où siégeait Lamennais.

1. Lacordaire (t. III des Études sur l'*Ecole Menaisienne*, chap. x.)

Celui-ci ne répond pas. Le voisin insiste :

— Mais, retournez-vous donc. C'est Lacordaire!...

Lamennais ne bouge pas. Le voisin lui tire la manche :

— Là, voyez-vous, tout à fait au-dessus, il est là!

— Eh! pour Dieu, laissez-moi, dit Lamennais poussé à bout. Ne comprenez-vous pas que cet homme me pèse sur les épaules, comme un monde?

Il n'osa pas dire : comme un remords [1]!

Oui, comme un remords! Le disciple était resté fidèle à la grâce de son ordination. Le maître, hélas! avait prévariqué!...

A quelques jours de là, M. de Lamennais était à la tribune. De cette voix sombre et caverneuse qui faisait tressaillir, il débitait une de ces harangues enfiellées, où la haine de l'Eglise, qu'il avait si glorieusement servie, débordait en une sorte de torrent de rage et de fureur mal concentrée.

Tout à coup, il s'interrompt, et, enveloppant la Chambre entière d'un regard enflammé, il s'écrie d'une voix stridente comme un sarcasme : « Quand j'étais prêtre!... »

1. Barbey d'Aurevilly, *Lamennais*, p. 169.

— Monsieur, cria aussitôt un interrupteur, prêtre, on l'est toujours !...

Oui, prêtre, on l'est toujours, sur terre et dans l'autre monde. C'est un sceau de bénédiction sur une âme, quand elle est fidèle, que ce caractère du sacerdoce catholique ; c'est un sceau maudit pour les prévaricateurs !

## II

## L'ABBÉ JEAN-MARIE DE LAMENNAIS

SOMMAIRE. — Ils n'étaient pas frères. — Les deux Lamennais devant la postérité. — Vicaire-général de la grande aumônerie. — Nominations épiscopales. — Refus de l'épiscopat. — La devise d'une vie. — Naissance. — Le dernier évêque de Saint-Malo. — Un prêtre réfractaire chez les Lamennais. — Prêtre et martyr. — Ordination. — Vicaire à Saint-Malo. — A Saint-Sulpice. — Vicaire-général à Saint-Brieuc. — Administration capitulaire. — Les Petits-Frères. — Développements de l'Institut de Ploermel. — Réponse à M. Salverte. — La toilette d'un vicaire-général à la cour de Louis XVIII. — La tour de Ploermel. — Les cinq dames normandes. — Amabilité et fermeté. — A l'audience de M. de Salvandy. — Souvenirs des premiers temps de l'Institut. — L'amour des livres. — Sur les quais de Paris. — Une statue bien méritée. — Féli, Féli, où es-tu ?...

L'éminent religieux, qui a succédé au fondateur de l'Institut de Ploermel [1], était un jour admis à l'audience de Pie IX.

Ce pape, dont la figure souriante et le fin regard domineront l'histoire ecclésiastique de ce

1. Dans ce chapitre, nous avons suivi les données biographiques de l'auteur des notices sur *Les Hommes illustres du clergé de France*, dans le volume qu'il a consacré à l'abbé Jean-Marie. (Paris, 1876. Bray et Retaux, éditeurs, in-12.)

temps, l'interrogeait sur les souvenirs que je cherche précisément à faire revivre.

Le visiteur dit au pape :

— Saint-Père, les deux de la Mennais étaient deux hommes de génie, mais d'un génie bien différent. Si l'un avait le génie des lettres, l'autre avait au suprême degré le génie du bien, des œuvres utiles, et par-dessus tout l'amour de l'Eglise.

Pie IX avait la répartie prompte, et il trouvait toujours le mot juste :

— Oh oui, répondit-il, l'abbé Jean était bon, bien bon !...

Il s'arrêta, puis, avec un accent de douloureuse amertume :

— Hélas ! ajouta-t-il, ils n'étaient pas frères [1] !

## I

Etrange parole, dont j'ai voulu faire l'épigraphe de cette courte étude sur le frère de Lamennais.

1. Circ. du F. Cyprien, sup. gén. de l'Institut, 5 mai 1862.

Deux hommes, à l'aube de leur vie, dormirent dans le même berceau.

Sur les genoux de la même mère, ils ont bégayé la même prière. Tous deux ont aimé l'Eglise dès leur enfance et reçu ses leçons.

L'un d'eux — le plus jeune — entraîné par la fougue de la jeunesse, a quitté un instant la voie régulière et pieuse que leur avaient tracée des maîtres communs, il y rentra, avec le secours de l'autre, et on les retrouve, travaillant ensemble, dans la paix de l'âme et dans la ferveur, à des œuvres de régénération religieuse et de salut social.

L'Eglise accueille avec joie leur entrée dans le sacerdoce.

L'un d'eux surtout — toujours le plus jeune — est considéré par l'Eglise, comme un champion ardent et intrépide, comme une sorte d'archange victorieux, qui combat l'enfer et terrasse le schisme.

Mais, un jour, l'archange a touché l'arbre maudit du bout de son aile, ces ailes pures qu'un rien ternit et brûle.

C'en est fait : les ténèbres recouvrent cette âme lumineuse ; le poison gagne cette belle intelligence, et ce front marqué du génie ne brille plus que des sinistres lueurs de l'orgueil humain.

Félicité de la Mennais n'écoute plus son frère ; il méprise ses conseils, il le repousse de ses bras.

Cet autre Tertullien, cet homme qu'on allait appeler le Bossuet de son siècle, persiste dans ses égarements, et, d'erreur en erreur, d'apostasie en apostasie, il roule jusqu'au fond de l'abîme.

Où est aujourd'hui sa renommée ?

Qu'est-il resté des applaudissements qui enivrèrent le prêtre révolté ? — Plus rien, pas même un écho ! Pour les retrouver, il faut la patience d'un chercheur, qui ne recule pas devant le fastidieux labeur d'une longue exploration, dans les journaux — hélas ! chose bien éphémère qu'un journal et ses louanges ! — et les gazettes de l'époque.

La renommée de l'humble prêtre, de celui des deux frères qui est demeuré fidèle, se perpétue, et, après avoir *achevé sa fonction* sur la terre, ce *défunt* parle encore par ses œuvres et les fils de ses œuvres !

Pie IX l'a dit : « Ces deux hommes n'étaient pas frères ! »

L'un a donné aux ennemis de la Foi des gages à jamais lamentables ; il a eu des complicités à faire tressaillir, jusqu'aux pieds de Dieu même, l'âme de sa mère chrétienne.

L'autre, ferme dans sa croyance, intrépide dans la prédication de la saine doctrine, est resté

constamment, partout et toujours, le fils soumis de l'Eglise et l'infatigable ouvrier de la vigne sainte. Son nom glorieux est inscrit dans les Annales sacrées du XIXe siècle : il ne s'effacera plus de ce livre d'or de l'apostolat, et de nombreuses générations viendront, au XXe siècle, quand on ne parlera plus de Félicité, s'incliner avec amour sur la tombe vénérée de Jean-Marie!

## II

Le prince de Croï, grand aumônier de France, cherchait, en 1822, à s'adjoindre des *releveurs de ruines*, afin de rendre à l'Eglise de France sa sève perdue depuis longues années.

M. de Croï demanda pour vicaire-général un prêtre breton, qui, depuis vingt ans, donnait les preuves d'une intelligence supérieure et d'une activité rare.

Difficilement il triompha des résistances de l'humble prêtre, si digne d'être élevé et si capable de remplir une charge difficile.

On réussit enfin à vaincre ses scrupules.

Les évêques que le nouveau vicaire-général de

la Grande-Aumônerie choisit lui-même et proposa directement à la nomination du Roi, furent des prélats modèles, dont il connaissait les vertus, ne s'en fiant point à des recommandations plus ou moins suspectes ou à des témoignages passionnés, pour les choisir ou les rejeter.

La plupart des nouveaux évêques le conservaient pour guide et pour conseiller. Il leur écrivait des lettres comme savait en écrire saint François de Sales.

Et, chose admirable, cet homme, qui dirigeait les évêques après leur avoir donné la mitre, cet homme qu'ils appelaient leur père, dont ils proclamaient la sagesse et la prodigieuse habileté administrative, refusa constamment pour lui-même un siège épiscopal.

Convaincu que l'unique moyen de porter remède aux maux de la patrie était de purifier la source même des générations, il avait créé une ruche chrétienne, destinée à former des instituteurs pour l'enfance, et il renonça à toute dignité ecclésiastique pour s'ensevelir dans l'humble direction de cet établissement, au frontispice duquel on peut lire encore les paroles divines du Maître, dont s'inspira le fondateur de l'Institut de Ploermel : *Sinite parvulos venire ad me !*

Eloquente devise, qui explique la vie et ré-

sume l'œuvre de l'ancien vicaire-général de la Grande-Aumônerie, l'abbé Jean-Marie de Lamennais.

## III

Il naquit à Saint-Malo, en 1780, le 8 septembre, deux ans avant Féli, et fut baptisé par l'évêque.

C'est l'évêque encore qui, prévoyant les déviations révolutionnaires, lui fit faire sa première communion et le confirma. Il avait neuf ans.

« Souvent, la vue d'un enfant de l'Eglise attire soudainement le regard d'un autre Siméon, blanchi dans les travaux d'un laborieux apostolat. On le voit poser avec attendrissement les deux mains sur cette jeune tête et contempler respectueusement ce visage sur lequel il vient de découvrir la trace du doigt de Dieu [1]. »

L'évêque de Saint-Malo sentait trembler sous lui le sol que sa chaire épiscopale consacrait depuis tant de siècles. Certes, ce n'était ni l'Eglise

1. Mgr DE LÉSÉLEUC, *Oraison funèbre de Jean-Marie de Lamennais*, prononcée à Ploermel, p. 6.

catholique, ni la Bretagne, qui pouvaient s'alarmer au seul mot de liberté, mais il ne fallait pas être grand prophète pour entrevoir que la nouvelle devise allait bientôt mentir et que la France, oubliant le baptistère de Reims et le couronnement de Charlemagne, essayerait de rester un grand peuple, en effaçant de ses chartes le titre de nation très chrétienne.

L'ange de l'Eglise de Saint-Malo parla à Mgr de Pressigny, et, à la demande du pontife attristé : « Que pensez-vous que sera cet enfant? » l'ange répondit : « Il relèvera les ruines d'Israël. »

Aussi, quand l'évêque dut prendre le bâton de l'exil, un petit enfant se trouva sur sa route, lui aussi un bâton à la main et un paquet de hardes sous le bras. On l'interroge. — « Monseigneur, répond l'enfant, vous êtes mon évêque ; je veux être prêtre, et je vous suis! » On eut toutes les peines du monde à le retenir à la maison paternelle.

A quelque temps de là, un proscrit frappait à la porte de cette maison hospitalière : — « N'est-ce pas, dit le jeune adolescent, que vous ne nous quitterez plus? Je servirai votre messe tous les jours. »

Et il ajoute : « Je serai prêtre aussi, moi ; je me dévouerai à cette religion qu'on veut détruire,

et je travaillerai toute ma vie, pour que le peuple n'abandonne pas le culte de ses pères[1]. »

Une larme descendit sur la joue du prêtre. Il se cacha à Saint-Malo. L'abbé Vielle — c'était le nom du proscrit — initia Jean-Marie aux premières études cléricales.

Au retour de l'exil, Mgr de Pressigny vit arriver à ses pieds l'enfant qu'il avait béni et qui venait d'atteindre sa vingt-deuxième année.

— Ainsi donc, dit-il, c'est bien décidé, Jean, vous voulez entrer dans les ordres. Mais, savez-vous à quoi cela vous engage? Venez, mon fils, je vais vous l'apprendre.

Il conduisit le jeune homme, rue de Vaugirard, à Paris.

— Nous sommes, dit le prélat, dans la chapelle de l'ancienne abbaye des Carmes. Ici même, une foule d'évêques et de prêtres, il y a neuf ans, ont été sabrés ou fusillés, en haine de la foi. Voici la large tache de sang, qui n'est point effacée, et les bourreaux vivent encore. Pensez-vous, mon fils, qu'ils ne recommenceront pas?

— Avec la grâce de Dieu, Monseigneur, j'aurai la force. Etre ministre de Dieu et martyr, n'est-ce pas double bonheur?

1. Bélouino, *Panégyrique de J.-M. de Lamennais,* prononcé Saint-Brieuc, p. 20.

L'évêque attira le jeune homme dans ses bras :

— Je vous avais bien jugé, mon fils. Préparez-vous à l'ordination.

C'était le 21 décembre 1801. Jean-Marie de Lamennais reçut le sous-diaconat. Il reçut la prêtrise trois ans après, à Rennes.

Nommé vicaire à Saint-Malo, il s'abandonna aux labeurs du ministère avec un zèle si oublieux de lui-même que sa santé dépérit rapidement, et les médecins le condamnèrent au repos absolu.

Il l'alla prendre à la Chesnaie, où la miséricorde de Dieu attendait Féli, que l'exemple et les exhortations de son frère décidèrent à revenir aux pratiques religieuses.

Nous reviendrons sur ce séjour à la Chesnaie, « où, » disait le jeune prêtre, « nous avons défendu, mon frère et moi, à l'ennui de s'approcher de nous, et il n'a pas osé se présenter une seule fois à notre porte. »

C'est l'époque des premières publications de Féli qu'il nous faudra étudier avec soin dans un prochain chapitre. Elles furent faites en collaboration avec Jean.

L'abbé Jean n'avait pas fait de séminaire.

Une fois rétabli, il voulut essayer de la vie de

Saint-Sulpice[1], où, sous la direction de M. Duclaux, il développa merveilleusement cette force immuable de vérité et de justice, qui fut le fond de son caractère. Il apprit à lui unir la grâce délicate, l'attrait irrésistible de l'accueil et du sourire, et cette merveilleuse aptitude de se prêter à tout et à tous, qu'il conserva jusqu'à la vieillesse.

Il connut, à Saint-Sulpice, Gabriel Bruté, le futur apôtre de l'Amérique ; l'abbé Emery, qui sera bientôt l'âme du clergé français ; Hyacinthe de Quélen, plus tard archevêque de Paris, qui écrira un jour à son ancien condisciple : « Mon cher ami, aimez-moi toujours dans la foi chrétienne et bretonne : vous le devez au tendre retour dont je vous donne la fidèle assurance, » et le charmant correspondant de répondre : « Adieu,

1. Ce séjour de l'abbé Jean de Lamennais à Saint-Sulpice est un rêve de ses biographes qui, sachant que les deux frères avaient passé quatre mois à Paris au commencement de 1806 et qu'ils s'étaient liés d'amitié avec Gabriel Bruté, entré depuis deux ans à Saint-Sulpice, n'ont trouvé rien de mieux que d'y renfermer Jean durant environ trois mois, tandis que, en réalité, les deux frères passèrent tout ce temps au séminaire des *Missions étrangères* où ils étaient descendus au mois de janvier pour soigner leur santé. Le vrai séminaire de l'abbé Jean ne se fit pas à Saint-Sulpice sous la direction de M. Duclaux, mais à Saint-Malo sous la direction de M. Vielle, où il se forma, dès avant la fin de la révolution, à la science et aux vertus sacerdotales qui lui permirent de présider bientôt, avec son ancien maître, à la rénovation des études et des mœurs ecclésiastiques dans son cher diocèse de Saint-Malo. *(Note de M. l'abbé Houet.)*

je vous aime trop pour essayer de vous dire combien je vous aime ! [1] »

Après divers essais du ministère à Saint-Malo, où il s'appliqua surtout à la direction d'une école ecclésiastique très florissante sous un tel maître, et fermée en 1812 par ordre de l'Empereur, le jeune vicaire reçut, de l'évêque de Saint-Brieuc, une lettre où il était dit :

— Venez, nous vivrons comme deux frères, nous aidant et nous encourageant à porter le fardeau de l'épiscopat que vous partagerez avec moi. Vous me le rendrez moins pesant. Je tâcherai de vous le rendre le moins désagréable possible.

Lorsqu'il reçut cette lettre, Jean avait écrit à l'abbé Bruté :

— Mon bon ami, hier je dis à mon imagination : Va, je te suivrai, pénétrons ensemble dans l'avenir. Nous marchâmes pendant cinq minutes, la tête me tournait. Cependant, ma pauvre raison eut encore assez de force pour me dire : Jean, dans une heure peut-être, tu ne seras plus ici-bas, pourquoi donc veux-tu savoir ce qui se passera demain? Attends dans une profonde paix, confie-toi en Celui qui peut tout et qui ne trompe jamais. Tu as sa parole ; cette parole a créé le monde, et

1. Lettre inédite du 3 juin 1835.

tu craindrais que le monde fût plus puissant qu'elle[1] !

La lettre de Saint-Brieuc lui répondit, et il s'en alla prendre un logement chez l'évêque, dont il devint le commensal et l'ami intime.

L'évêque mourut au bout de peu de temps, et le conseil des Chanoines n'hésita pas à nommer le jeune homme vicaire capitulaire, c'est-à-dire à remettre entre ses mains la direction du diocèse.

Le Chapitre ne tarda pas à se féliciter d'avoir si bien choisi. Aux Cent-Jours, il fallut tout le courage et toute la prudence du jeune grand-vicaire pour sauver le diocèse de Saint-Brieuc des réactions jacobines. Lui-même — il nous l'apprend — il vécut pendant trois mois sous le poignard, au milieu de menaces et d'outrages sans nombre, croyant qu'on revenait aux plus mauvais jours de 93 et que sa visite aux Carmes était une prophétie.

Mais l'énergique fermeté de l'abbé de Lamennais et les coups droits qu'il leur portait en pleine poitrine déconcertèrent les dissidents, qui se contentèrent de maugréer à la sourdine.

Un peintre a fait son portrait à cette époque, et nous l'avons encore.

1. Lettre du 18 juillet 1807.

Sans doute, cette figure pèche comme régularité de lignes, mais il y a, dans l'ensemble, un cachet de beauté mâle et une incontestable révélation de son génie particulier.

Front vaste et prédominant, indice d'une belle intelligence.

De grands yeux bleus, limpides et doux, qui s'illuminaient d'une sainte hardiesse aux heures du combat.

Sa constitution s'était affermie au point de le rendre capable d'affronter les plus rudes fatigues.

Passé maître en équitation, on l'a vu faire trente lieues à cheval, dans la même journée, pour aller à l'autre bout du diocèse, et, le lendemain, on le retrouvait, tranquille et doux, dans son cabinet de Saint-Brieuc. Le plus souvent, on ne s'était pas même aperçu qu'il eût quitté la ville.

Racheter les biens ecclésiastiques, restaurer les séminaires, ouvrir leurs portes à de vaillantes recrues, organiser des missions, convertir les pères et préserver les fils des séductions du siècle : c'était le plan du jeune vicaire capitulaire. Il le réalisa, tout en travaillant au retour des malheureux apostats, qui avaient oublié leurs devoirs sous la Terreur [1].

1. Jean-Marie dut quitter le diocèse, après avoir quelque

## IV

Il est temps de parler du plus beau titre de gloire de cet apôtre.

C'était au mois de juin 1819.

Féli, alors à Paris et en train d'écrire le second volume de son *Essai sur l'indifférence,* entendit parler de la grande fondation que Jean faisait en Bretagne.

Saisi d'enthousiasme, il s'écria :

— Quelle belle œuvre !.. Si je n'étais pas prêtre, je me ferais *petit frère* pour l'instruction du peuple.

C'est Chateaubriand qui l'a dit : « Celui qui fonde une famille religieuse se prolonge sur la

temps rempli les fonctions de grand-vicaire auprès du nouvel évêque, M. de la Romagère, fort saint homme, mais gallican outré et d'un jugement qui souvent faisait défaut jusqu'à l'extravagance. M. Frayssinous l'appelait « un original fieffé, » et Féli, parlant de lui, disait : « Ce n'est pas qu'il n'ait de la piété « et du zèle à sa façon. Mais quel pauvre homme ! Qu'il est en« nuyeux ! Il fait des vers, les récite et les chante même volon« tiers. A la mission de Clermont, quoi que pussent dire les « missionnaires, il s'obstina jusqu'au bout à déployer ses talents. « Pendant la communion générale des hommes, le voilà qui « entonne, au milieu du chœur, d'une voix rauque et chevro« tante :

« Ce n'est pas petite affaire
« De chanter la communion,

« juge de l'effet.... » (14 août 1818.)

terre. Son action dans la société humaine échappe à tous les calculs et reste le secret de Dieu. »

On l'a bien vu pour le fondateur des *Petits Frères*.

Dès 1824, l'Institut établit sa maison-mère à Ploërmel, et il compte 133 instituteurs, exerçant dans les écoles bretonnes.

Les fondations se multiplient, et aujourd'hui, c'est par milliers que se comptent ces humbles religieux. La maison de Ploërmel a donné naissance à un nombre prodigieux d'établissements, en France et aux Colonies.

« Il y a, dans les forêts de l'Afrique et de l'Inde, un arbre, dont chaque branche, se projetant d'abord aussi loin que le permet le poids de son feuillage, arrive doucement à appuyer son extrémité sur la terre, produit au point de contact des racines et de nouveaux rameaux, et forme un nouveau tronc qui étend à son tour ses fruits et son ombrage, si bien qu'au bout de quelques années ce groupe majestueux est à la fois un arbre et une forêt. Chaque rejeton vit de sa propre vie, et pourtant le vieux tronc primitif continue de partager entre tous sa sève toujours abondante et son inépuisable fécondité[1]. » C'est l'image des développements de l'Institut de Ploërmel.

1. DE LÉSÉLEUC, *Oraison funèbre*, etc., p. 25.

Mais il ne faut pas croire que ce prodigieux dé-veloppement se soit accompli sans résistances. Les dernières années de la Restauration furent labo-rieuses, et, en 1830, il fallut lutter pied à pied.

— Quel homme! s'écriait un municipal de Guin-gamp qui avait entamé une lutte contre l'œuvre populaire de l'abbé Jean. Je n'ai jamais vu son pareil; on le chasse de la cave, il monte au grenier.

Un beau jour, la Chambre des députés fut saisie de la question, par quelques députés hostiles parmi lesquels M. Salverte, lequel affirma, en pleine tribune, que les Frères de Ploërmel étaient de véritables moines, liés par des vœux irrévoca-bles.

Le fondateur publia aussitôt sa réponse, dont un passage est devenu historique.

— Et moi, j'affirme, écrivait-il, que les Frères ne prononcent aucun vœu monastique. Il y a sans doute des rapports de dépendance entre eux et leurs supérieurs; mais, n'y en a-t-il pas aussi en-tre le soldat et ses chefs, et, à cause de cela, pré-tendra-t-on que les soldats sont des moines? Je ne connais pas de loi qui me défende, par exem-ple, de promettre, même devant Dieu, à l'honora-ble M. Salverte d'être son très obéissant serviteur et qui s'oppose à ce que je l'appelle : Mon Révé-rend Père!

Quand on lut ce paragraphe à la Chambre, il excita des éclats de rire homériques.

Le député Salverte en devint presque fou ; car, jusqu'à la clôture de la session, ses collègues ne l'abordaient plus qu'en s'inclinant avec respect devant lui, en disant :

— Bonjour, mon Révérend Père.

Les saillies du spirituel abbé sont demeurées célèbres.

Il avait la réplique leste et le trait vif.

Un jour — il était alors vicaire-général de la grande aumônerie — son habit de cour, taillé à grands frais au profit d'un prêtre qui n'a pas toujours sacrifié aux grâces dans l'agencement de son costume, ce fameux habit de cour, dont il riait aux éclats, quand il le porta pour la première fois, n'avait pas tardé à perdre beaucoup de sa fraîcheur et à ressembler aux soutanes et aux petits collets de Saint-Brieuc, devenus légendaires par leurs coutures échappées, leurs taches bien dessinées et leurs accrocs persévérants.

Cette négligence de tenue exposait le digne homme aux taquineries des dames de la cour, qui l'agaçaient sans cesse à ce propos.

Mais la riposte ne se faisait pas attendre, même devant le roi.

— Eh ! mesdames, s'écria-t-il un jour, ne voyez-

vous pas que ma toilette fait pénitence pour les excès de la vôtre?

— Bravo! voilà qui s'appelle répondre, dit Louis XVIII, d'autant plus porté à donner à ces paroles une entière approbation, que lui-même n'était pas très soigné dans sa mise. Bravo, monsieur le grand-vicaire. Le beau sexe a trop de coquetterie, nous n'en avons pas du tout, cela fait compensation.

Une autre fois, un de ses religieux, de nature fantasque et capricieuse, s'avisa d'écrire, à propos d'un certain clocher que le Père faisait bâtir à la maison-mère :

— La tour que notre Père fait bâtir à Ploërmel est une haute folie.

On crut devoir montrer la lettre à M. de Lamennais, qui répondit au Frère, courrier par courrier :

— Tu trouves, mon cher enfant, que la tour de Ploërmel est une haute folie!... Je ne regrette qu'une chose, c'est qu'elle ne soit pas encore assez haute, pour que je puisse découvrir d'ici tout ce que tu fais de travers là-bas.

Une autre fois encore, en tournée de visite dans ses maisons, pendant la récréation qu'il égayait de ses joyeuses causeries :

— Mon Père, lui demanda un religieux, y a-t-il du nouveau à Ploërmel?

— Mais oui ; nous y avons reçu, le mois dernier, cinq dames normandes, dont nous n'avons pas à nous plaindre. Elles sont très convenables sous tous les rapports. Ce qu'il y a de bon et de rare, c'est qu'elles savent parler et se taire, quand il le faut. Bien plus, s'il leur arrive de parler toutes ensemble, elles s'accordent on ne peut mieux : c'est un plaisir.

— Et que font ces dames à Ploërmel ? demandent les Frères, qui tombent positivement des nues.

— Ce qu'elles font?... Elles nous rendent service. Elles sont très haut et fort bien placées ; nous les trouvons utiles pour l'ordre et la régularité de la maison.

Les visages surpris, les yeux écarquillés, amusaient beaucoup le bon supérieur.

Il se décida néanmoins à mettre un terme à l'ébahissement, et il donna le mot du logogriphe.

On juge des éclats de rire et des bravos, lorsqu'on apprit que les « dames normandes » étaient des cloches, provenant de la fonderie de Villedieu, en Normandie.

L'anecdote a une variante.

D'après cette variante, M. de Lamennais aurait laissé en suspens ses auditeurs, sans expliquer

l'énigme, et ceux-ci, prenant à part le Frère conducteur, lui auraient dit :

— Mais enfin, vous devez savoir cela, vous? Quelles sont ces dames qui logent à Ploërmel ?

— Eh quoi ! grands innocents que vous êtes, vous ne comprenez pas que ce sont nos cloches ! Est-ce que cinq dames pourraient parler toutes ensemble, en restant d'accord?

## V

Je me suis attardé avec complaisance sur ces souvenirs anecdotiques, parce qu'ils peignent bien cette aimable physionomie, qui, par tant de côtés, contraste si fort avec celle de Féli.

D'ailleurs, pour bien comprendre ce dernier, durant les années qu'il consacra au service de la défense religieuse, il fallait se rendre compte des influences et du contact de ce frère aîné, si gai, si spirituel, et en même temps si bon, si pieux et si humble.

Cette nature de Breton aimable gagnait tous les cœurs.

Les enfants l'adoraient.

Les religieux l'idolâtraient.

Le clergé ne songea pas une seule fois à contester son mérite ni à critiquer ses œuvres.

M. Guizot lui a consacré plusieurs passages de ses graves *Mémoires*. On y lit :

« La congrégation de l'Instruction Chrétienne, fondée en Bretagne par l'abbé J.-M. de Lamennais, attira particulièrement mon attention. Le nom du fondateur, son esprit cultivé, son entier dévouement à son œuvre ; son habileté pratique, son indépendance envers son propre parti, sa franchise dans ses rapports avec le pouvoir public, tout en lui m'inspirait une entière confiance, et il y répondit au point de provoquer lui-même l'inspection du gouvernement dans ses écoles. »

Ce n'est pas cependant que le prêtre fît jamais aucune concession indigne de lui. Il savait, vis-à-vis de tous, conserver son indépendance et la faire accepter.

Un jour, à la fin d'une audience, M. de Salvandy, ministre de l'Instruction publique, lui dit :

— A propos, mon cher abbé, voici un ouvrage que je viens d'approuver, comme livre de lecture, pour les écoles de petits enfants, vous seriez bien aimable de l'adopter dans celles de vos Frères.

M. de Lamennais feuilleta le volume et ne tarda pas à y reconnaître un recueil de balivernes ro-

mantiques, composé par quelque bas-bleu de la connaissance du ministre.

— N'est-il pas vrai que vous me ferez ce plaisir? ajouta M. de Salvandy, sans remarquer que son interlocuteur fronçait le sourcil.

— Désolé de vous refuser, monsieur le Ministre... Je ne peux pas, je ne peux vraiment pas!... Mes écoles sont instituées pour faire connaître Jésus-Christ, et le livre que vous me présentez n'en dit pas un mot.

C'est lui qui écrivait, dans le célèbre Mémoire sur son Institut :

« La congrégation des Frères de l'Instruction Chrétienne a été fondée, à Saint-Brieuc, en 1817. Trois jeunes Bretons qui savaient à peine quelques mots de français, en formèrent le noyau.

« A cette époque, il n'existait en Bretagne que six ou sept écoles publiques, dans lesquelles les enfants du peuple fussent reçus gratuitement, et elles étaient toutes placées dans les villes.

« La nouvelle congrégation eut pour but de fournir des instituteurs chrétiens à nos pauvres campagnes, si complètement dénuées de tout moyen d'instruction, et qui, je dois le dire, en sentaient si peu l'importance ; mais, pour la répandre au milieu d'elles, il était nécessaire que les maîtres d'école inspirassent aux familles une

grande confiance par le titre et l'habit religieux, et, de plus, que la dépense des écoles fût très modique. »

Il entrait ensuite dans de charmants détails sur les privations de la première heure et les provisoires dont il fallut longtemps se contenter.

« Plus on était mal, dit-il, mieux tout allait. C'était le bon temps. »

Et il ajoute, avec un accent du cœur :

« O pauvreté, ô simplicité de nos anciens jours, que vous m'étiez chères, et que je vous regrette !.. »

Et ne croyons pas que cette vie si active, ces préoccupations de la piété, nuisissent en rien au goût si vif de l'abbé Jean pour les travaux de l'intelligence.

Personne n'eut à un plus haut degré l'amour de la lecture et de l'étude.

Quand il était malade, il affirmait très sérieusement aux médecins que les livres seuls pouvaient le guérir.

Il avait réuni une des plus belles bibliothèques qui existassent alors, remplis d'ouvrages précieux et d'éditions rares.

— Pour avoir tant de beaux et bons livres, vous avez dû dépenser bien de l'argent, mon cher supérieur? lui disait un prêtre, émerveillé de ces richesses bibliographiques.

— Non, mon ami, cela m'a coûté quelques défaillances de l'estomac, mais fort peu de chose en plus.

— Des défaillances d'estomac? fit l'interlocuteur, avec un geste qui doublait le point d'interrogation.

— Oui. Je n'en suis pas mort, comme vous le voyez, et, Dieu merci! j'ai des livres. Du reste, voici le mot de l'énigme, mon cher curé.

Quand je suis à Paris, au lieu de dîner à l'hôtel, j'achète deux sous de pain, deux sous de fromage, et je fais, dans ma chambre, sans inviter personne, un repas modeste, qui ne m'a jamais donné d'indigestion, au contraire. Par ce moyen j'économise, et je vais me promener sur les quais, où je bouquine de droite et de gauche. Ces brocanteurs de la capitale ont de véritables trésors qu'ils ne connaissent pas. Mon dîner me revient à quatre sous, et souvent pour trois sous j'ai un chef-d'œuvre. Quand je reste seulement là-bas une quinzaine, vous figurez-vous ce que je rapporte? »

Il disait vrai. Toutes les fois qu'il revenait de Paris, on était sûr que son bagage privé, consistant en un sac de nuit, se trouvait accru de trois ou quatre énormes caisses, pleines de livres.

Chez lui, d'ailleurs, ce n'était pas de la biblio-

manie, ni même pure satisfaction de bibliophile.

Un prélat, qui l'a beaucoup connu, disait :

« On peut affirmer que le supérieur de Ploërmel connaissait à fond chaque ouvrage de cette riche collection de livres. Sa ténacité à garder la mémoire de ce qu'il avait lu plongeait ses religieux dans la stupeur. Il n'était étranger à aucune branche de l'érudition ecclésiastique ou profane, et ce fut peut-être l'homme le plus universellement érudit de son siècle. »

## V

Tel fut le frère du fondateur de l'Ecole Menaisienne, l'homme qui a contribué à donner à cette école son grand et catholique éclat des temps primitifs.

Lorsqu'il mourut, il y a quelques années à peine, — car il parvint, malgré les labeurs d'une activité prodigieuse, à la plus extrême vieillesse, — la douleur fut universelle.

Il a laissé un souvenir immortel

Il reste la gloire la plus pure de la Bretagne

contemporaine et la vraie gloire du nom de Lamennais,

A Ploërmel, trois générations l'avaient connu, l'avaient respecté, l'avaient aimé.

Quand la vieille cité bretonne érigera une statue à ce bienfaiteur de l'humanité, qu'elle a vu, pendant près d'un demi-siècle, passer et repasser dans ses murs de granit, en faisant chaque jour un bien nouveau, la France entière applaudira Ploërmel, comme elle a applaudi, récemment, la capitale normande, procédant avec tant d'enthousiasme à l'érection d'un monument à l'abbé de la Salle.

## VI

Quand il mourut, l'abbé Jean emporta dans la tombe une douleur, dont il ne se guérit pas, depuis que son frère, l'abbé Féli, l'avait précédé dans la mort, sans consentir à le recevoir, sans vouloir entendre parler du fier et glorieux compagnon d'armes d'autrefois[1].

1. Nous trouvons, dans les *Notes inédites* de M. Aurélien de Courson, à la date de septembre 1853, le passage suivant : « Au-

Depuis la rupture, dit son propre neveu, le panégyriste du révolté, l'abbé Jean avait cherché la résignation dans le développement de son œuvre, il fonda de nouvelles écoles pour les pauvres, « et cette âme, si élevée et si tendre, conclut M. Blaize, trouva sa consolation dans le sentiment du devoir accompli et dans le sourire des enfants et des mères. »

La consolation ne fut jamais complète[1].

Dans les premiers jours de mars 1854, quand il apprit, à Rennes, la mort de son frère, l'abbé Jean revint à Ploërmel, accablé, méconnaissable;

« jourd'hui, le pauvre abbé Jean-Marie m'a parlé du mal que, « sans s'en douter, le Père Rozaven et quelques autres adver- « saires de Féli lui ont fait, en suspectant sa bonne foi, *dans « un temps où la foi remplissait bien réellement son cœur.* « Quelle responsabilité! »

1. C'est encore dans les précieuses *Notes de voyage* de de M. de Courson, que je lis ceci : « Arrivé avant-hier (8 sep- « tembre 1853) à Ploërmel, maison des frères. Le pauvre abbé « Jean-Marie souffrant et d'une mortelle tristesse. La santé de « son frère décline, et il craint qu'il ne s'enfonce de plus en plus « dans sa réaction contre le Pape *qui a refusé de marcher der- « rière lui*. Le pauvre Jean-Marie n'a pas l'ombre d'espoir que « son frère se convertisse. L'autre soir, après le souper, étant « venu, selon sa coutume, s'asseoir au pied de mon lit, il m'a « fait part de toutes ses anxiétés sur la fin de Féli. — Je sais « par les Blaize, me disait-il, que le malheureux persiste dans « son irritation contre quiconque se permet de lui soumettre « la moindre observation. Il n'y a jamais eu d'orgueil plus ef- « frayant que celui-là. Béranger lui-même n'a pas eu toute « liberté de lui dire *ce que devait être un ancien prêtre*, « même après avoir rompu avec l'Eglise. Aussi, le pauvre « abbé Jean, pleurant à chaudes larmes, a-t-il fini par me dire : « — Son orgueil lassera la miséricorde de Dieu, j'ai peur qu'il « ne finisse en réprouvé!... »

plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il prît aucune nourriture, et il fut plus d'un mois sans recouvrer le sommeil.

Au mois de juin, il voulut revoir, afin d'y célébrer la messe pour l'âme du défunt, la Chesnaie, la chère et studieuse solitude, où les deux frères avaient été si heureux, et où nous les suivrons dans notre prochain chapitre.

Au sortir de la chapelle, ses yeux s'arrêtèrent sur le pavillon qn'avait constamment habité, à toutes les époques, l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*.

Il étendit vers l'une des fenêtres ses mains tremblantes, comme s'il y voyait apparaître la chère image de celui qui avait quitté ce monde, et il s'écria, d'une voix coupée de sanglots :

— Féli! Féli!... où es-tu?...

Et il tomba sans connaissance dans les bras des Frères qui l'accompagnaient [1].

1. DE LÉSÉLEUC, *Oraison funèbre*, etc., p. 43.

## III

### ŒUVRES COMMUNES

SOMMAIRE. — Maladie joyeusement supportée. — Conversion de Féli. — Les *Réflexions sur l'État de l'Église.* — Réformes demandées. — Une question vitale ajournée. — Les origines du pouvoir et le droit divin. — Lamennais royaliste. — La censure impériale. — Lion et renard. — Une rancune persistante. — La panacée de l'abbé Jean. — Louis de Blois. — Le *Guide spirituel.* — Nouveaux horizons ouverts à la piété chrétienne. — M. Emery et Napoléon Ier. — La *Tradition de l'Église sur l'institution des Évêques.*

Le 16 août 1807, l'abbé Jean-Marie de Lamennais écrivait :

— Nous nous sommes retirés (Féli et moi) dans une maison de campagne, qui nous appartient, située à une lieue et demie de Dinan, et nous avons défendu à l'ennui d'approcher de nous. Il n'a pas osé encore une seule fois se présenter à notre porte. Mais la santé n'a pas été si docile. Cependant, mon état n'est pas plus mauvais, et le médecin prétend que, n'être pas plus mal, c'est être mieux...

Puis, avec cette joyeuse humeur que nous lui

connaissons, et que ne purent vaincre, à aucune époque, ni la maladie ni la souffrance, il ajoute, avec sa pointe accoutumée d'ironie spirituelle :

— Je veux bien en croire ce cher Esculape, et même, si cela continue, je ne désespère pas de mourir en bonne santé.

## I

Cette maladie de l'abbé Jean devait avoir pour résultat la conversion de son frère, plus jeune que lui de deux ans.

Féli, qui jusqu'alors avait essayé de s'étourdir dans les dissipations coupables et n'y avait trouvé qu'une ivresse pleine d'amertume, devint tout à coup réservé, solitaire, ami de l'étude.

Un de ses biographes le dit :

« Sous la double influence de l'affection et de la science fraternelle, il retrouva la foi qu'il avait perdue. A partir de ce moment, les études sacrées absorbèrent son activité dévorante. Il se familiarisa avec le latin, le grec, l'hébreu, afin de posséder comme la sienne toutes les langues de l'Eglise ; il y joignit l'anglais et l'allemand, pour

être en mesure de répondre à tous les systèmes et à tous les sectaires. [1] »

Pendant trois années, les deux frères ne se quittent plus, vivant ensemble, priant ensemble, travaillant ensemble. Leurs études sont communes et visent au même but.

Il en sortit trois œuvres capitales, sur lesquelles il nous faut porter notre attention.

## II

La première éveilla fortement les susceptibilités du régime impérial, qui en fit saisir les exemplaires chez l'éditeur. Celui-ci put néanmoins en dérober aux recherches de la police un certain nombre.

L'œuvre fut lue et commentée.

Beaucoup d'esprits droits et d'âmes sincèrement chrétiennes en firent publiquement l'éloge.

Elle contribua puissamment à montrer que la protection accordée à l'Eglise, au sortir de la Révolution, par Bonaparte, dégénérait en un asservissement du Saint-Siège et des âmes.

1. DE LA GOURNERIE, *loc. cit.*, p. XVI.

L'ouvrage est intitulé : ***Réflexions sur l'état de l'Eglise en France pendant le*** XVIII<sup>e</sup> ***siècle et sur sa situation actuelle.*** Il parut en 1808.

Ecrit au milieu des bois, dans cette solitude de la Chesnaie, si inconnue alors, aujourd'hui si célèbre, ce livre annonçait à l'Eglise des champions dignes d'elle.

Les vues abondent dans ce travail.

On y gémit hautement de l'insuffisance des études dans le clergé, quant à l'exégèse biblique et aux langues orientales.

Bien plus, les solitaires de la Chesnaie, devançant leur siècle, comme il arrive souvent au génie, y réclament une foule de réformes, que la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, alors à son aurore, ne devait pas suffire à réaliser.

On demandait [1] les Conciles provinciaux — les synodes diocésains — les Retraites ecclésiastiques — les Conférences doctrinales entre prêtres — la vie de communauté dans les presbytères — la restauration de l'instruction cléricale par des congrégations enseignantes — l'évangélisation des paroisses par des missionnaires — l'éducation confiée à des instituts religieux d'hommes et de femmes — le retour aux prescriptions du droit ca-

1. Foisset, *Vie du P. Lacordaire*, t. I, p. 107.

nonique — le rétablissement des officialités ou tribunaux destinés à garantir l'honneur et les intérêts des simples prêtres contre les dénonciations plus ou moins suspectes auxquelles les évêques peuvent être exposés à prêter l'oreille.

Je n'ai pas à me prononcer sur la valeur de ces réformes. C'est à l'Eglise de juger quelles sont celles qu'il lui convient d'adopter. Mais je dois, fidèle historien, constater que l'initiative qui les demandait déjà en 1808 fut acclamée avec enthousiasme par le clergé et les catholiques. C'est un signe, qu'il est toujours imprudent de méconnaître...

Les *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France* touchaient donc à une grande question, vitale pour notre chère Eglise de France, et, pour la résoudre, elles en appelaient aux règles de l'Eglise universelle, fixées par les Conciles, les Constitutions des Papes et l'expérience des siècles, celle des rapports, des droits et des devoirs du corps épiscopal et du clergé inférieur.

Malheureusement, on sortait de la Révolution. Il fallait courir au plus pressé. La restauration religieuse semblait exiger qu'on parlât beaucoup plus de devoirs que de droits. Puis, les traditions du Gallicanisme et du Jansénisme aidant, l'exemple du régime impérial essentiellement autocrate

suggéra d'adopter une façon de gouverner, qu'on a justement appelée le système dictatorial. Mais il ne faut pas l'oublier, la dictature n'a jamais été et ne saurait jamais être qu'un régime essentiellement transitoire.

Dans un style [1], un peu travaillé peut-être, et d'un mouvement un peu trop uniforme, mais qui n'en sent pas moins une excellente école et présage les grands ouvrages qui suivront, les *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France* établissaient donc que l'obéissance pour le prêtre ne consiste pas à renoncer au bénéfice des lois ecclésiastiques qui la règlent et à se taire, quand il se croit lésé ou puni à tort ; mais elles étaient aussi appelées à traiter la question des origines du pouvoir et du droit divin dans les gouvernements des nations.

Les auteurs n'hésitaient pas à se déclarer partisans de la monarchie héréditaire en France, car, Lamennais, qui devait finir par professer les doctrines de la démocratie, et même de la démagogie, a d'abord été un ardent royaliste.

Pour lui, la monarchie de droit divin est la seule véritable, la seule légitime, parce qu'elle descend du ciel — du moins il l'affirme. — Pour lui, l'i-

1. FOISSET, *loc. cit.*, p. 107.

déal du Roi, du vrai Roi, c'est Louis XIV, ce monarque, dit-il, qui se distingue par sa « noble décence » et par la « majesté de ses mœurs ». — Cela se trouve à la page 19 de l'ouvrage que j'examine en ce moment.

Par une habile diversion, — qui ne fut pas encore assez habile pour tromper le régime impérial — les *Réflexions* prennent une tangente et s'inclinent, en passant, devant « l'homme de génie, qui vient, disaient-elles, de *refonder* en France la monarchie et la Religion ! »

Hélas! les habiles trouvent encore plus habiles qu'eux. On était en 1808. Déjà, le général Miollis occupait Rome, et Fouché, qui dirigeait la police impériale, supprima le livre.

Les deux frères de Lamennais ne l'ont jamais pardonné à Napoléon.

Jean-Marie, lui-même, si bon et si facile à accepter les situations qu'il ne pouvait pas empêcher, ne s'est jamais départi du jugement rigoureux qu'il porta dès lors sur le premier Empereur.

Il déclara jusqu'à la fin cet homme capable de sacrifier le monde entier à sa personnalité dévorante, et l'opinion qu'il avait de l'oncle, il la reporta, sinon totalement, du moins en partie, sur le neveu.

— Autrefois, disait-il, j'ai connu le lion, et

nous avons tous été menacés de sa griffe. Maintenant, c'est le renard que je vois. Il flatte l'Eglise, mais j'ai peur que ce ne soit pour la trahir et pour la déchirer plus tard.

Une anecdote peindra les suites de la mesure de Fouché sur l'esprit des auteurs des *Réflexions*.

Vers le milieu du second empire, et surtout après la guerre d'Italie, le fondateur de Ploërmel, devenu très vieux, mais conservant toute la force et toute la vivacité de son caractère, ne se gênait pas, peut-être pas assez — car l'Eglise et la loi de Dieu veulent qu'on respecte toujours le pouvoir établi — pour manifester son indignation et ses ressentiments.

Napoléon III faisait sa fameuse tournée en Bretagne. On était au mois d'août.

Les Frères se trouvaient réunis pour la retraite annuelle, qui se fait tous les ans vers cette époque, et comme Napoléon ne devait pas honorer Ploërmel de sa présence, plusieurs membres de l'Institut s'imaginèrent que M. de Lamennais jugerait convenable de choisir une députation, qui irait présenter à l'Empereur le hommages respectueux de l'Institut tout entier, soit à Vannes, soit à Lorient, soit à Napoléonville — à moins, disaient-ils, que le Père ne préférât y aller lui-même.

Donc, on chargea des délégués de sonder là-dessus M. de Lamennais.

Celui-ci avait l'habitude de se coucher de bonne heure et d'attendre le sommeil, en s'occupant d'affaires avec l'un ou l'autre des directeurs de la maison.

Il était au lit, lorsque les délégués vinrent frapper à sa porte.

— Allez ouvrir, et voyez ce qu'on demande, frère Joseph-Marie, dit-il au religieux, qui causait avec lui ce soir-là.

— Mon Père, ce sont dix ou douze de nos Frères, qui désirent vous parler.

— Bon, qu'ils entrent.

Les délégués parurent, se rangèrent en ligne au fond de la pièce, et celui qui devait prendre la parole s'avança près du lit, en disant :

— Nous venons vous consulter, mon Père, afin de savoir si vous êtes d'avis que la maison de Ploërmel, à l'exemple d'autres communautés religieuses, envoie quelques-uns de nous saluer Sa Majesté.

A ces mots, le vieillard, surpris et rouge d'indignation, se dressa sur son séant :

— Mon frère, dit-il, vous allez vous rendre à la chapelle, et vous resterez une demi-heure devant le Saint-Sacrement, pour lui demander par-

don d'être venu me faire une proposition semblable!

Le délégué se retira confus. — Déjà, ses compagnons, voyant éclater l'orage, s'étaient empressés de quitter la chambre et se trouvaient au bas de l'escalier.

— Comprend-on pareille chose? continuait M. de Lamennais, qui ne se calmait pas encore; pourquoi ne me demandent-ils pas aussi permission d'aller saluer Victor-Emmanuel, Cavour ou Garibaldi?...

## III

Revenons à La Chesnaie, où la vie des deux frères eût été d'une sérénité parfaite, sans les craintes que donnait la santé de Jean.

Mais nous savons le secret de cet homme dans ses maladies. Tout son *Codex* pharmaceutique tenait dans une phrase :

— Je ne connais pas d'autre remède pour guérir toute espèce de maux, que les livres.

Jean et Féli se plongeaient à qui mieux mieux dans les livres.

Mais, l'esprit a besoin de repos, comme le patron de l'aîné des Lamennais, l'aigle de Pathmos, le démontra un jour, en jouant avec la perdrix apprivoisée.

Or, je ne sais pas de meilleur repos pour l'esprit que le cœur : le cœur repose l'esprit!

Les deux frères le savaient, et, dans l'intervalle de leurs fiers travaux sur la philosophie de l'histoire contemporaine et plus tard sur l'importante question dont ils s'occupèrent ensuite, comme je vais le dire bientôt, leur cœur cherchait l'aliment et la quiétude de leur grand esprit.

Pour le trouver, ils rebroussèrent chemin jusqu'au XVI[e] siècle.

Une figure douce et forte les y attira et les y fixa.

En 1506, au château de Chatillon, dans le pays Liégeois, naissait un enfant, de noble race, destiné par sa famille princière à briller à la cour de Charles-Quint. Il fut le page favori de ce grand prince. Mais, à quatorze ans, le noble adolescent entendit l'appel du ciel. Il quitta la cour et s'alla ensevelir dans l'abbaye bénédictine de Liesse.

Dix ans après — il n'avait que vingt-quatre ans — le suffrage des moines lui confia la crosse

abbatiale, tant la sagesse devança chez lui les années.

Devenu abbé, il établit, avec force et suavité, la réforme dans son monastère, y fit fleurir science et vertu.

Un trait peindra ce caractère. Quand Philippe II mourut, ce prince, austère et rigide, sentit le besoin d'adoucir ses derniers moments, sans rompre avec la sévère ligne de sa vie tout entière. Comme autrefois Samson, il se dit : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel? Qu'y-a-t-il de plus fort que le lion? C'est aux lèvres du lion que je demanderai le rayon de miel qu'il me faut pour mourir, » et il manda le jeune abbé bénédictin, qu'il avait connu à la cour de son père et qui l'assista à son agonie.

L'abbé s'appelait Louis de Blois.

Cette physionomie, forte et douce, devait attirer les Lamennais : cela leur ressemblait si bien, à ce moment-là surtout.

En 1809, parut, sous le titre de *Guide spirituel*, le résultat de leur commerce assidu avec le bénédictin du XVI[e] siècle.

C'est un livre qu'on lit encore, et dont les âmes pieuses ont fait leurs délices pendant plus de cinquante ans, alors que la librairie ascétique n'était pas encore inondée par le torrent des pu-

blications qui l'ont envahie depuis, et où, trop souvent, on ne sait lequel le plus regretter, de la mièvrerie d'un style langoureux ou de la médiocrité du fond, ce qui explique — pour le dire en passant — l'affadissement progressif de la piété contemporaine.

On sortait des traités spirituels du XVIIIe siècle, désespérément secs et distillant l'ennui goutte à goutte, tant ces ouvrages ascétiques, même ceux de Grou, de Baudrand, de Saint-Jure, de Dupont et des ennemis les plus déclarés du Jansénisme, se ressentent de l'influence fatale exercée par cette hérésie diabolique sur le caractère de la direction des âmes.

Le *Guide* de Lamennais, sans tomber dans les ridicules popularisés par nos petites images dévotes où l'on ne voit que cœurs blessés et colombes qui becquettent, rompait avec les fastidieuses traditions des spirituels en renom, et ouvrait aux âmes une voie large, avec de beaux horizons illuminés par le sourire de Dieu, où le cœur respire à l'aise dans la dilatation de la vraie piété catholique, qui n'est point cet encapuchonnement, dont certains types de dévotes avaient popularisé le ridicule consommé.

## IV

J'aborde le dernier des trois ouvrages qui constituent dans l'histoire bibliographique la collaboration littéraire et philosophique des deux frères de Lamennais.

« Dès 1802, dit un biographe de l'abbé Jean, nous le voyons préoccupé de la question souveraine de l'autorité de l'Eglise et de la recherche des origines de l'histoire ecclésiastique. Il a deviné la menace du schisme sous les habiletés diplomatiques du Concordat ; il a compris le point d'appui que le despotisme cherchait dans les prétendues libertés gallicanes, et avec l'ardeur, la ténacité, l'unité de vues, qui furent toujours les qualités éminentes de son esprit, il prépare déjà les matériaux de ce livre capital, et pour lequel Féli ne fut que son collaborateur [1]. »

Dans cet ouvrage, auquel Féli prêta sa plume et Jean son érudition, rien ne fait encore pressentir

1. Ropartz, *La Vie et les Œuvres de J.-M. de Lamennais*, p. 30.

le Lamennais de l'avenir. Nulle âpreté de ton, nulle amertume de sentiments. Le controversiste est plein de modération, il est maître de lui et singulièrement tempéré. Le calme des champs, la paix de l'âme et l'influence fraternelle ont dompté Féli.

Pour comprendre l'importance des recherches qui remplissaient ce livre, il nous faut revenir sur certains incidents graves de notre histoire ecclésiastique, depuis la constitution civile du clergé. L'histoire d'ailleurs en vaut la peine.

Un jour l'abbé Emery se promenait, dans la cour du Séminaire, à Saint-Sulpice, quand on vint l'avertir qu'un cardinal demandait à le voir. La visite d'un cardinal au séminaire et à l'abbé Emery, déjà alors l'oracle du clergé français, n'était point chose rare. Le supérieur se rendit au parloir, où l'Eminence attendait. C'était le cardinal Fesch.

Quand il sortit, l'abbé Emery était soucieux.

— Messieurs, dit-il, en rejoignant la récréation, l'Empereur me mande à Fontainebleau. Je ne sais pas ce qu'il veut me dire. Peut-être veut-il me consulter sur ses démêlés avec le Pape? Peut-être va-t-il supprimer la compagnie? Ainsi, il faut beaucoup prier pour moi, afin que Dieu m'inspire des réponses convenables.

L'abbé Emery partit pour Fontainebleau. Le César le fit attendre trois jours, avant de lui donner audience. L'abbé passa une grande partie de ce temps, dans la chapelle du château, priant pour les princes de la branche de Valois, qui l'avaient fait bâtir, et pour lesquels, disait-il, il y avait bien longtemps qu'on ne faisait plus de prières.

Puis, il préparait ses phrases, et arrangeait son petit discours.

— Sire, dirait-il au puissant empereur, je suis sur le bord de ma tombe : aucun intérêt humain ne peut agir sur moi ; mais le seul intérêt de Votre Majesté m'oblige à lui déclarer qu'il est très important pour elle de se réconcilier avec le Pape, et qu'autrement elle est exposée à de grands malheurs.

Hélas ! l'excellent abbé en fut pour ses préparatifs oratoires.

En effet, introduit à l'audience, pendant qu'il s'inclinait jusqu'à terre et commençait : « Sire... » l'Empereur s'approchait vivement et prenait le bon sulpicien par l'oreille, en la lui secouant avec force.

C'était une gentillesse que Napoléon se permettait quelquefois, vis-à-vis de ceux dont il était content. Il se la permit avec le prince-primat ; ce dernier s'en plaignit plus tard à l'abbé Emery, qui lui répondit :

— Monseigneur, j'ai reçu la même faveur que Votre Altesse ; je n'osais pas m'en vanter, mais, à présent que je la partage avec un aussi grand seigneur que vous, je vais le dire à tout le monde.

Après lui avoir tiré l'oreille, Napoléon commença à débiter au supérieur de Saint-Sulpice un long monologue contre le Pape, et il le termina, en disant :

— Pie VII est un très brave homme, malheureusement environné de cardinaux encroutés d'ultramontanisme, qui lui donnent de mauvais conseils.

Puis, il ajouta :

— Avec cela, il est bien étonnant que vous, qui avez appris toute votre vie la théologie, vous et tous les évêques de France, vous ne trouviez aucun moyen canonique pour m'arranger avec le Pape. Quant à moi, si j'avais seulement étudié la théologie pendant six mois, j'aurais bientôt débrouillé toute chose, parce que — il porta le doigt à son front — Dieu m'a donné l'intelligence. J'aurais un quart d'heure d'entretien avec Pie VII. Je ne parlerais pas si bien latin que le Pape ; mon latin serait un latin de cuisine ; mais bientôt j'aurais éclairci toutes les difficultés.

L'abbé Emery se permit de sourire et il fit un signe qui disait :

— Vous êtes bien heureux de vous croire en état de savoir toute la théologie en six mois, tandis que je ne la sais pas, moi qui l'ai étudiée toute ma vie.

L'huissier annonça que le roi de Bavière, le roi de Wurtemberg et le roi de Hollande se présentaient à l'audience.

— Qu'ils attendent ! dit sèchement l'empereur.

Et il entama, avec l'abbé Emery, sans plus se soucier autrement des rois qui faisaient antichambre, une longue discussion sur les rapports de son gouvernement avec l'Eglise, cherchant à amener, par toute espèce de séductions, le vieux Sulpicien à dire comme lui.

Le vénérable octogénaire tint bon.

Loin de s'irriter, l'empereur se radoucit, et il le disait plus tard, à quelques prélats courtisans qui lui faisaient observer que M. Emery, accablé d'un grand âge, lui avait peut-être déplu :

— Vous vous trompez ; je ne suis pas irrité contre l'abbé Emery : il a parlé comme un homme qui sait et qui possède son sujet ; c'est ainsi que j'aime qu'on me parle. M. Emery ne pense pas comme moi ; mais chacun doit avoir ici son opinion libre.

Cette leçon de suprême dédain à la courtisa-

nerie d'évêques trembleurs fut donnée, à propos de la convocation du Concile de 1811, dans la fameuse séance préparatoire où M. Emery tint tête à l'empereur, qui voulait, en s'appuyant sur Bossuet, démontrer qn'on pourrait bien se passer du pape pour gouverner l'Eglise de France. Le savant théologien savait son Bossuet par cœur et il récita, de mémoire, ces magnifiques pages où le grand évêque a fixé sa croyance aux prérogatives divines de la papauté dans l'Eglise.

Le cardinal Fesch voulut se mettre au milieu.

— Taisez-vous, lui dit sèchement son impérial neveu, vous êtes un ignorant. Où avez-vous appris la théologie? C'est avec M. Emery, qui la sait, que je dois m'en entretenir.

Puis, il ajoutait : « Un homme tel que M. Emery me ferait faire tout ce qu'il voudrait, et peut-être plus que je ne devrais. »

Malheureusement, l'abbé Emery tomba malade, et mourut le 28 avril 1811.

— Il faut lui faire des obsèques extraordinaires, dit Napoléon ; je veux qu'il soit enterré au Panthéon.

Il fallut de vives instances pour qu'il consentît à ce que cette gloire du clergé français reposât, modestement, au milieu des siens, à Issy, maison de campagne du Séminaire de Paris.

Une fois l'abbé Emery mort, Napoléon ne trouva plus, en face de lui, un seul homme.

« Bonaparte, dit le cardinal Pacca dans ses *Mémoires*, ne serait jamais devenu persécuteur de l'Eglise si, dès le principe, il eût trouvé plus de fermeté et de courage dans les évêques français, moins de facilité et de condescendance dans la cour de Rome. »

On sait comment, dans son omnipotence, Napoléon réunit les évêques ses sujets, et décora cette assemblée du titre de Concile national, auquel il proposa de décréter que, faute par le pape d'avoir institué dans les six mois les élus de l'empereur, ceux-ci seraient faits évêques par le métropolitain.

Il crut avoir trouvé le moyen de se passer du pape.

On voit bien que M. Emery n'était plus là.

En effet, les évêques de la commission qui précéda le Concile, commission dont l'abbé Emery faisait partie, voulaient que l'empereur envoyât un message au Pape, pour lui demander d'accorder cette énormité. Napoléon se tourna vers l'abbé Emery :

— Et vous, dit-il, croyez-vous que le Pape fera cette concession?

Directement interpellé, le vénérable sulpicien

jeta les yeux avec déférence sur les évêques, comme pour s'excuser d'opiner contre eux.

— Sire, répondit-il, que Votre Majesté ne se fasse aucune illusion. Le Pape ne fera pas cela, il ne doit pas le faire, parce que ce serait anéantir son droit d'institution.

— Eh bien! messieurs les Evêques, reprit Napoléon, vous vouliez me faire faire un pas de clerc, en m'engageant à demander au Pape une chose qu'il ne doit pas m'accorder!

On sait la lamentable conclusion de toute cette intrigue.

Napoléon connaissait la répugnance invincible de l'Europe catholique pour une papauté à la russe, dont les bénédictions paternelles seraient des coups de bâton et de knout.

Il voulait donc conserver le Pape et les Evêques, mais en les subordonnant aux vues de sa politique et aux intérêts de sa dynastie, qu'il croyait perpétuelle.

Il croyait cela une idée bien neuve de son génie : « il n'était, dit Rohrbacher, que le centième répétiteur des plus pitoyables empereurs du Bas-Empire. »

La Providence, qui veille sur l'Eglise — car il n'est rien au monde, dit l'histoire ecclésiastique, que Dieu aime à l'égal de la liberté de son Eglise,

— la Providence répondit au défi du César victorieux.

Quand Pie VII le frappa des foudres de saint Pierre, il se prit à rire :

— Que prétend-il avec son excommunication? Pense-t-il faire tomber les armes des mains de mes soldats?

Le 9 mai 1812, il sortait, jusque-là toujours triomphant, d'un palais où il ne rentrera plus victorieux. Il commande 650,000 hommes, il a sous ses ordres huit rois qui viennent s'incliner à Dresde devant sa tête fière et demeurée couverte, il court faire la guerre à son ami Alexandre de Russie, il assiste à l'incendie de Moscou, et, contraint par les neiges de revenir en arrière, il verra, dans une triste retraite, les armes tomber des mains de ses soldats, désormais impuissantes à les retenir[1] !...

J'ai dû rappeler ces souvenirs attristés pour expliquer le grand travail des deux solitaires de la Chesnaie.

Il est intitulé : *Tradition de l'Eglise sur l'institution des Evêques.*

On y établit, par l'autorité de l'Evangile et de

1. Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, t. XIV, pp. 455-475.

la Tradition, que la juridiction spirituelle a été donnée *immédiatement* à Pierre seul, pour la communiquer aux autres pasteurs. De siècle en siècle, on entend la même voix sortir de toutes les églises.

La première partie de cet ouvrage, digne des Bénédictins des grands siècles, commence par l'histoire des Patriarches, tous institués par l'autorité de saint Pierre, et dont les privilèges, parmi lesquels il faut compter le pouvoir de confirmer les évêques, n'étaient qu'une émanation de la primauté du siège apostolique.

La seconde et la troisième partie sont consacrées à prouver que la doctrine de l'Eglise d'Occident n'a jamais différé sur ce point de celle de l'Eglise orientale.

L'histoire des conciles de Constance et de Bâle, de la pragmatique sanction et du concile de Trente, prouve qu'en France on n'a jamais mis en question le droit des Pontifes romains sur la confirmation des évêques, droit que l'Eglise gallicane, fidèle aux principes qu'elle avait hérités de ses saints fondateurs, s'est plu à proclamer jusque dans ces derniers temps, avec une fermeté et une constance aussi honorables pour elle que désespérantes pour les novateurs.

Ces novateurs, la *Tradition* les réfute vigoureusement, depuis l'apostat Antoine de Dominis,

jusqu'aux jansénistes Richer, Van Espert, Ellies Dupin, Tabaraud et autres [1].

Pendant leurs promenades, les deux frères s'entretenaient des maux de l'Eglise, des efforts que faisaient Napoléon et ses évêques de cour pour affaiblir l'autorité du Pape.

Le plus jeune disait, comme d'inspiration :

— Telle ne peut pas être la tradition de l'Eglise, il faut chercher dans les conciles et dans les Pères.

De retour à la maison, ils cherchaient dans les livres, et ils trouvaient qu'ils avaient bien deviné, et que, depuis deux siècles, les jansénistes et autres sectaires avaient prodigieusement altéré les faits et les doctrines.

Et ils rédigeaient leurs découvertes.

Puis, ils en cachaient soigneusement les feuillets, de peur que la police impériale ne vînt à mettre la main dessus.

L'ouvrage ne put paraître qu'en 1814.

Il produisit une grande impression, moins grande cependant que si les auteurs eussent eu le courage, ou plutôt la possibilité, de le publier en 1811.

1. Rohrbacher, *loc. cit.*, p. 602.

## IV

### LE PREMIER VOLUME DE L'*Essai sur l'Indifférence.*

SOMMAIRE. — Transformation de l'écrivain. — Comment elle s'expliqué. — Sage direction de l'abbé Carron. — Succès prodigieux expliqué par Lacordaire. — Cet homme-là avait compris son siècle. — Frayssinous et Lamennais. — Encouragements de M. de Bonald et de Joseph de Maistre. — Dieu l'avait fait soldat! — Une double précaution oratoire. — Le mouvement de régénération sociale et religieuse au début du XIXe siècle. — Chateaubriand et Lamennais. — Influence de M. de Bonald et de M. de Maistre. — Son éloquence réveillerait un mort! — Le rôle de Lamennais et de son Ecole. — La première page de l'*Essai*. — Les quatre restaurations opposées aux quatre négations. — Tempête. — Le jeune clergé français s'enthousiasme. — Un souvenir marseillais. — L'homme, la vigne et le marais. — A l'étranger et à Rome. — Les haines de la jalousie. — Anathème!

Quatre ans après la publication du dernier ouvrage que nous venons d'étudier, le nom de celui qui avait rédigé la *Tradition de l'Eglise sur l'institution des Evêques,* ce nom que nul ne savait la veille, devenait, tout d'un coup, le premier nom de l'Eglise de France.

Le tome premier de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion,* venait de paraître.

On était en 1818.

Quand on ouvre ce livre, aujourd'hui encore, après soixante ans entassés sur ce charbon, couvert des cendres du passé, on en sent encore la chaleur, et si l'on vient, comme nous, de fermer le livre de la *Tradition,* on ne s'explique pas cette soudaine transfiguration. Puis, quand on écoute le concert bruyant et enthousiaste qui s'élève autour de ce livre, on se demande pourquoi une si prompte apothéose.

Sans doute, les temps étaient changés; en remuant la France à une plus grande profondeur qu'on ne saurait le dire, le retour de Napoléon en 1815 avait ravivé au plus haut point des passions qu'on croyait éteintes à jamais : elles provoquaient et enflammaient naturellement les passions contraires. Je ne dis pas cela au hasard, je raconte ce que nos pères ont vu et ce que la génération qui nous a précédés a consigné dans ses livres et dans ses souvenirs.

Sans doute encore, ordonné prêtre à trente-quatre ans, le 9 mars 1816, deux ans après la publication de la *Tradition de l'Eglise*, M. Félicité de Lamennais s'était senti un homme nouveau : la flamme sacerdotale brûlait dans son âme, elle y avait allumé l'éloquence [1].

1. FOISSET, *loc. cit.*, p. 109.

Voilà, à mon sens, ce qui explique la transformation de l'écrivain.

Quelques jours avant son ordination, le 19 février 1816, il avait reçu de son maître vénéré, l'abbé Carron, une lettre qui nous émeut encore, quand nous la relisons à une si longue distance, surtout quand on la relit devant la fosse où le jeune prêtre, qui la reçut, repose, sans que la croix ombrage ses restes mortels.

« Que votre lettre m'a fait de bien, mon tendre fils, » — écrivait le bon prêtre, de qui Lamennais a dit : « M. l'abbé Carron a rendu un véritable service à la religion, en publiant les *Vies des Justes*. Elles sont toutes éminemment propres à édifier, à instruire, à faire aimer et bénir la religion. Il en est une qui, si jamais elle est écrite, ne produira pas moins sûrement les mêmes effets, c'est celle de l'auteur [1]. — Que votre lettre m'a fait de bien, mon fils, comme elle m'a fait verser de douces larmes! Je bénis de toute mon âme notre cher et divin Maître des dispositions qu'il met en votre âme, et je le conjure de les y conserver : mais, je crois, » ajoutait le sage directeur, comme s'il eût pressenti l'avenir, « je crois, mon bien bon ami, qu'il n'est pas

1. LAMENNAIS, art. de l'*Ami de la Religion*, 16 juin 1818.

prudent de demander à Dieu des croix, et que nous devons nous borner à solliciter l'amour des souffrances, laissant à notre Dieu le soin de nous exposer à celles qu'il ne jugera pas au-dessus de notre faiblesse. Il n'y a pas eu de jour, je dirais mieux, de moment, depuis votre départ, où je n'aie prié de toute mon âme pour mon bien-aimé fils en Jésus-Christ. Dites à votre bon frère, en l'embrassant, que l'esprit d'égoïsme, si répandu en France, m'a bientôt gagné, et qu'il faudra bien qu'il me rende le trésor que je lui ai confié. — Pourquoi, mon Féli, cette vilaine mélancolie? Est-ce que le bon chrétien n'est pas comme dans un festin continuel? Est-ce que le simple souvenir de Dieu ne nous donne pas la joie? *Memor fui Dei et delectatus sum...* [1] »

Triste, inquiet, en proie à cette mélancolie que poursuivait chez son cher Féli le vénérable abbé Carron, le jeune prêtre cherchait sa voie, toujours, partout, écoutant les voix du siècle et s'impatientant de la solitude, sentant bouillonner en lui une ardeur qu'il prend pour du zèle, et qui n'est que de l'impatience.

Dès lors, tandis que son frère travaille à « édi-

1. Lettre de l'abbé Carron à F. de Lamennais, 19 février 1816.

« fier toujours quelque coin des merveilles de Jé-« rusalem, » comme disait saint François de Sales, Féli songe à faire une immense ruine de tout ce qui l'a précédé, et à bâtir sur le terrain déblayé un monument neuf, vraiment neuf, où n'entrera aucune pierre des murs démolis.

Le 14 avril 1817, il écrit à son père :

« La chose la plus essentielle est de mettre sa « conscience à l'abri. Il n'y a que cela de solide « et de durable. Tout le reste passe, et bien tris-« tement, et bien vite. Plus je vis et plus je ré-« fléchis, plus je me confirme dans la conviction « qu'il n'existe ici-bas de sagesse et de bonheur « que dans un christianisme pratique. Hors de « là, je ne vois que folie et misère sans ressource. « J'espère rendre ceci sensible pour tout homme « de bonne foi, dans un ouvrage auquel je travaille « depuis un an. »

Mais, tout ceci nous explique, jusqu'à un certain point, la transformation de l'écrivain : cela ne suffit point à nous faire comprendre le prodige du succès qui l'acclama.

Qui nous dira ce secret?

Ecoutons l'abbé Lacordaire :

« Cent quatorze ans avaient passé sur la tombe de Bossuet, cent trois ans sur celle de Fénelon, soixante-seize ans sur celle de Massillon, le seul

des hommes célèbres que Louis XIV eût oubliés derrière lui, lorsqu'il jeta sur son règne ce regard dont a parlé de M. de Chateaubriand, pour s'assurer qu'il emportait le reste des « splendeurs de la monarchie. » Massillon fut laissé au siècle incrédule qui allait s'ouvrir comme un reproche doux et ingénieux, afin qu'il fût dit un jour que les derniers sons éloquents de l'ancienne Eglise de France étaient sortis d'une bouche qui avait annoncé la parole de Dieu à Louis XIV. Après que la mort eut fait taire cette bouche harmonieuse, l'Eglise de France eut encore des hommes distingués, des savants, des controversistes, des prédicateurs ; elle n'eut plus de ces noms qui vont loin dans la postérité. Au moment même de sa ruine, l'abbé Maury manqua une gloire élevée, parce qu'il n'avait qu'infiniment d'esprit, et que la gloire vient du cœur comme « les grandes pensées. » — Il y avait donc soixante-seize ans qu'aucun prêtre catholique n'avait obtenu en France le renom d'écrivain et d'homme supérieur, lorsqu'apparut M. de Lamennais, avec d'autant plus d'à-propos que le XVIII$^{e}$ siècle avait tout récemment repris les armes. Son livre, destiné à le combattre, était une résurrection admirable des raisonnements antiques et éternels qui prouvent aux hommes la nécessité de la foi, raisonne-

ments rendus nouveaux par leur application à des erreurs plus vastes qu'elles n'avaient été dans les siècles antérieurs. Sauf quelques phrases où le luxe de l'imagination annonçait une sorte de jeunesse qui rehaussait encore la profondeur de l'ouvrage, tout était simple, vrai, énergique, entraînant; c'était de la vieille éloquence chrétienne, un peu dure quelquefois. Mais l'erreur avait fait tant de mal, elle se reproduisait de nouveau avec tant d'insolence, malgré ses crimes et sa nullité, qu'on prenait plaisir à la voir châtiée par une logique de fer. L'enthousiasme et la reconnaissance n'eurent pas de bornes; il y avait si longtemps que la vérité attendait un vengeur! En un seul jour, M. de Lamennais se trouva investi de la puissance de Bossuet [1]. »

C'est être bien hardi que d'oser ajouter quelque chose, quand Lacordaire a parlé. Mais il faut ajouter un mot à l'explication que l'éloquence vient de vous donner par la magie du style lacordairien, pour achever de révéler le secret du succès prodigieux qui, d'un seul bond, plaça le jeune écrivain à la hauteur d'un Père de l'Eglise.

Je viens de relire ce premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*.

1. Lacordaire, *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais*, t. VII des Œuvres complètes, p. 35.

Depuis Origène et saint Augustin, on n'a rien écrit de plus beau. Cet homme a la taille d'un apologiste de génie, et les vieux docteurs catholiques durent tressaillir, dans leur tombe, devant ce coup de maître qui s'intitulait un *Essai.*

Puis, quand on est le fils de son siècle, qu'on a senti les battements de la vie qui vous entoure, oh! alors, on devine que Lamennais fut un génie!

Oui, cet homme-là avait compris son temps : c'est si rare toujours, c'était encore plus rare alors [1]. Le vieil épiscopat français se morfondait dans des palais peu fréquentés; l'ancien clergé gallican se contentait de maudire la révolution devant un clan privilégié, qui se restreignait de plus en plus.

Lamennais posa hardiment la main sur le cœur de son siècle, il en compta les pulsations, et soudain il tressaillit : il avait compris de quelle maladie profonde son siècle était malade!

1. S'il y a une vérité en fait de principes administratifs, c'est que tout administrateur, tout politique, tout homme d'Etat ou d'Eglise, doit, avant tout, connaître son temps. Et ici, qu'il nous soit permis de saluer, sur la Chaire de Pierre, l'homme des temps nouveaux. Avant de monter sur le Siège Pontifical, le cardinal Pecci écrivait des pages merveilleuses sur l'*Eglise et la Civilisation*, pages empreintes d'un admirable sentiment des besoins de la société contemporaine. Devenu Léon XIII, il veille sur elle, il guide les pasteurs, il encourage le troupeau. Dans cette mêlée ardente, où le difficile est beaucoup moins de faire son devoir que de le connaitre, les Evêques et le clergé, pour être de leur temps, n'ont qu'à regarder du côté de Rome et à écouter la parole qui vient du Vatican!

Aussi, quelle commotion électrique dans le jeune clergé d'alors, ce jeune clergé où vibrent toujours les pensées généreuses que tout prêtre rapporte de l'ordination ! Du clan des vieillards du sanctuaire, sortait déjà une clameur de malveillance et de méfiance. Mais, les prêtres, jeunes et ardents, se rangeaient de toutes parts autour du nouveau défenseur de l'Eglise.

Frayssinous se vit tout d'un coup délaissé.

Celui-là s'était borné à se mettre sur la défensive vis-à-vis de l'incrédulité. Lamennais, lui, prenait contre elle une offensive hardie et entraînait tous ceux qui se laissent séduire par l'audace et la vaillance. Aussi, l'auteur des *Conférences* disait-il, après l'avoir lu : « En voilà un qui va nécessairement grandir, pendant que moi je diminuerai : *illum necesse est crescere, me autem minui* [1]. »

Lamennais eut contre lui la plupart des docteurs de Sorbonne, il eut pour lui M. de Bonald : « Laissez, lui écrivait le célèbre philosophe, laissez coasser toutes ces grenouilles [2]. »

Joseph de Maistre l'engageait à ne pas même

1. Je crois pouvoir te redire le jugement de Frayssinous : *cet ouvrage réveillerait un mort !* (Lettre de Lamennais à son frère, 9 janvier 1818.)

2. Lettre du 11 mai 1818.

se défendre contre ses agresseurs : « Ne laissez « pas dissiper votre talent, lui écrivait-il. Vous « avez reçu de la nature un boulet, n'en faites « pas de la dragée [1]. »

M. de Lamennais, nous le verrons plus tard, ne suivit ce sage conseil qu'à moitié. Ce prêtre breton avait l'humeur guerroyante de ses ancêtres et son frère Jean disait fort bien de lui : « Dieu l'a fait soldat [2] ! »

## II

Analyser un livre, quelque beau qu'il soit, c'est le disséquer, et, dès lors, lui enlever son charme principal, celui de l'union entre ses parties et de la couleur qui les revêt. L'Apollon du Belvédère et la Vénus de Milo n'ont plus de charme, si vous les étendez sur les tables de dissection, dans nos amphithéâtres d'hôpital.

D'ailleurs, je vais toucher à des questions d'une délicatesse extrême, et, quelle que soit ma con-

1. Lettre de J. de Maistre à Lamennais, 6 septembre 1820.

2. Lettre de l'abbé J.-M. Lamennais à l'abbé Bruté, 11 mai 1818.

fiance en mon lecteur, il y a toujours à craindre de froisser une opinion respectable et de s'exposer à mécontenter un sentiment. Puis, un mot qui a déplu devient l'objet de commentaires, et, quand il arrive à d'autres que des lecteurs bienveillants, détaché de son contexte, enluminé de commentaires qui ne valent pas ceux de saint Thomas d'Aquin sur les épîtres de saint Paul, il devient le point de départ de griefs implacables.

Il paraît, du reste, que le mal n'est pas particulier à notre temps, et que, dans l'Eglise, il est aussi ancien que l'Eglise même.

De son temps déjà, un des premiers apologistes du Christianisme, saint Justin, l'écrivait, à Rome, en plein centre de la catholicité :

« Prononcez, dit-il, dix mille paroles où il n'y « ait rien à redire, mais laissez échapper une « syllabe qui déplaise, qui ne soit point parfaite- « ment claire ou tout à fait exacte, on ne fera « aucune attention à ce que vous aurez dit de « bien, mais on s'acharnera sur cette pauvre « syllabe, et l'on s'efforcera d'en faire sortir quel- « que chose de faux et d'impie [1]. »

N'est-ce pas, cher lecteur, que ces paroles d'un Père de l'Eglise primitive semblent écrites tout

1. Saint Justin. *Dialogue avec le Juif Tryphon.*

exprès pour certains contradicteurs que vous connaissez et que vous coudoyez?...

Sous le bénéfice de cette double observation, je n'hésite plus à tout dire, même ce qui pourra déplaire.

## III

Les premières années du XIX^e siècle ont été marquées par un mouvement de régénération sociale, qui n'a peut-être pas encore été suffisamment étudié dans ses causes, apprécié dans ses éléments caractéristiques et dans ses conséquences.

Les uns se contentent de crier à tue-tête que la Révolution fut l'œuvre de Satan et que les principes de 89 sont le grand mal de notre époque. — Les autres, au contraire, ne voient plus rien en deçà de la proclamation des Droits de l'Homme, et, pour eux, l'histoire de la France commence avec la Constituante.

La vérité est que, dès que la France put respirer librenent du côté du ciel, les croyances catholiques, longtemps comprimées, se manifestè-

rent par des démonstrations où il était difficile de ne pas lire l'âme du pays.

C'est que, malgré toutes les excitations du philosophisme incrédule, malgré les persécutions iniques des terroristes, le peuple français était resté profondément attaché à ses vieilles croyances.

L'incrédulité avait surtout exercé ses ravages parmi les classes lettrées, parmi les hommes qui dirigeaient le mouvement scientifique.

D'abord agressive et raisonneuse quand elle s'attaquait à une religion protégée et soutenue par le pouvoir, elle était descendue, par une pente naturelle, à un matérialisme abject, à un indifférentisme brutal.

Cet état de sommeil, disons mieux, cet état de mort ne pouvait pas durer, surtout en France. Aussi, dès les premières lueurs du siècle nouveau, un sentiment, vague encore, comme une aube indécise, se montrait à l'horizon noir.

Ce fut la gloire et l'honneur de Chateaubriand de l'avoir compris, et il y aurait plus que de l'injustice à ne pas attribuer au *Génie du Christianisme* une part immense dans le mouvement de régénération, dont le grand écrivain donna le signal.

Sans doute, encore une fois, ce n'est pas encore le plein jour, ce n'est pas encore la lumière

complète, mais c'est comme ces irradiations, ces jets, ces élancements de rayons lumineux qui précèdent le lever du soleil.

Incontestablement, l'auteur des *Martyrs* fut l'initiateur du monde nouveau.

Chateaubriand offrit à tous les naufragés du Philosophisme et de la Terreur, le Christianisme comme la seule planche de salut, et il faut dire qu'ils la saisirent avec avidité [1].

Ainsi, les deux hommes, qui devaient, l'un commencer, l'autre fixer le mouvement de régénération religieuse, furent deux bretons. Le même rocher les avait vus naître, leur berceau fut baigné des mêmes flots, et tous deux furent envoyés, comme une ironie de la Providence, du fond de leur Bretagne, la province sauvage et illettrée que Paris regardait en pitié, comme les apôtres furent envoyés jadis pour railler les philosophes et les docteurs de la Loi [2].

Mais, n'anticipons point.

Avec Chateaubriand et le *Génie du Christianisme,* le premier pas était fait. Le Christ n'était plus l'*infâme* qu'avaient dit Voltaire et Diderot.

Une nouvelle impulsion fut donnée aux esprits

1. Ladoue, *Vie de Mgr Gerbet*, t. I, p. 98.

2. Barbey d'Aurevilly, *Les Prophètes du Passé* (Lamennais), p. 158.

par deux hommes, dont la gloire, comme celle de Chateaubriaud, mérite d'être saluée au passage. J'ai nommé de Maistre et de Bonald.

Le premier, dans ses belles *Considérations sur la France*, l'un des livres les plus éloquents qui soient jamais sortis de la plume d'un défenseur de la religion catholique, cherchait à expliquer la cause de tous les maux qui avaient accablé la société, en signalait le remède et en prophétisait la guérison. Or, c'est beaucoup pour un malade à peine convalescent que d'entrevoir la santé comme possible et de rencontrer un médecin qui prophétise avec un accent convaincu !

De Bonald, lui, élargit le point de vue, afin de rendre la démonstration plus saisissante. Il remonte jusqu'aux lois imposées par Dieu à la société humaine, et il montre que la sanction apposée par le législateur souverain à cette *Législation primitive,* était le bonheur ou le malheur temporel.

Ainsi, le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand, les *Considérations sur la France* de de Maistre et la *Législation primitive* de de Bonald préparèrent la voie.

A côté et parallèlement, s'était formée une école purement philosophique qui battait en brèche, au nom de la raison, les erreurs que les

catholiques combattaient au nom des éternels principes. Dans cette première période, l'Ecole spiritualiste, représentée par Royer-Collard et par Cousin, rendit un incontestable service.

Toutefois, ni les catholiques, ni les spiritualistes, ni les uns ni les autres, n'eurent par le fait et ne pouvaient avoir sur la société cette influence décisive qui la retourne en quelque sorte sur elle-même, pour la faire rentrer dans la voie du salut [1].

Frayssinous, l'un des plus violents adversaires de celui qui tenta et opéra cette prodigieuse évolution de la société française, le disait, en parlant de l'éloquence de l'homme à qui nous la devons : « Eh ! comment n'en serait-il pas ainsi? Cet homme-là possède un genre d'éloquence, qui réveillerait un mort ! »

Pour réveiller ce mort, qui s'appelait la France des premières années du siècle, il fallait faire avouer à la société qu'elle s'était égarée, lui faire toucher du doigt son erreur, et l'entraîner de force, à coups de génie, loin des sentiers de perdition, pour faire rentrer la cavale indomptée dans les routes de la vie.

Ce fut là le rôle de Lamennais et de son Ecole.

1. LADOUE, *loc. cit.*, p. 99.

Ecoutez-le.

Voici la première page, le premier cri de cet homme, parlant à son siècle, et ouvrant, par ces paroles, presque brutales à force d'être hardies, le combat qu'il va livrer à l'indifférence religieuse de son temps.

« Le siècle le plus malade n'est pas celui qui « se passionne pour l'erreur, mais celui qui né« glige, qui dédaigne la vérité. Il y a encore de « l'espoir là où on aperçoit de violents trans« ports. »

C'était dire à son siècle : L'autre siècle, celui de Voltaire, celui des persécutions sanglantes de Robespierre, valait encore mieux que toi ! Lui, du moins, donnait signe de vie !... C'était hardi, cela ! Lamennais continue, avec une ironie de plus en plus mordante :

« Mais, dit-il, lorsque tout mouvement est éteint, « lorsque le pouls a cessé de battre, que le froid « a gagné le cœur, qu'attendre alors qu'une pro« chaine et inévitable dissolution ? »

Ainsi donc, ô mon siècle, tu vas mourir, ou plutôt tu es mort, tu vas tomber en pourriture.

Ah ! s'écrie l'ardent Breton :

« Qui soufflera sur ces ossements arides pour « les ranimer ?

« Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie et

« celui qui produit la mort, nourris par le même
« sol, croissent au milieu des peuples, qui, sans
« lever la tête, passent, étendent la main et sai-
« sissent leurs fruits au hasard. »

Remarquez la belle image : ces hommes qui passent, trop faibles pour relever même la tête, trop insouciants pour regarder, et qui cueillent, au hasard, les fruits dont ils se nourrissent avec une bestiale indifférence.

Lamennais continue :

« Religion, morale, honneur, devoir, les prin-
« cipes les plus sacrés, comme les plus nobles
« sentiments, ne sont plus qu'une espèce de rè-
« ves, de brillants et légers fantômes, qui se
« jouent un moment dans le lointain de la pen-
« sée, pour disparaître bientôt sans retour. »

Encore une fois, quel style et quelle image !

« Non, poursuit l'implacable satirique, non, ja-
« mais rien de semblable ne s'était vu, n'aurait
« pu même s'imaginer... Il a fallu de longs et
« persévérants efforts, une lutte infatigable de
« l'homme contre sa conscience et sa raison, pour
« parvenir enfin à cette brutale insouciance...
« Contemplant avec un égal dégoût la vérité et
« l'erreur, il affecte de croire qu'on ne les sau-
« rait discerner, afin de les confondre dans un
« commun mépris : dernier degré de dépravation

« intellectuelle, où il lui soit donné d'arriver :
« *Impius, cum in profundum venerit, contemnit.*
« Quand l'impie est descendu dans les profon-
« deurs du mal, il méprise [1]. »

Je ne sais si c'est une illusion. Mais, il me semble que cette éloquence âpre, bilieuse, amère et ironique, mord jusqu'à l'intime de l'être et produit une sorte d'épouvante et de contraction irrésistible, qui jette un froid dans l'âme, comme si l'acier pénétrait dans la chair vive.

Mais, après ce lugubre et éloquent tableau, il est aisé de comprendre quelle tâche immense c'était de réveiller son siècle de cet assoupissement léthargique, d'aller le forcer dans les indolences de sa conscience amollie, et de reconstituer sur des bases solides la foi religieuse, dépouillée cette fois des prestiges de la poésie.

Lamennais l'entreprit.

Il avait conscience de la grandeur et de l'originalité de cette tentative. Il l'écrivait à Joseph de Maistre, quand il reprochait aux vieux théologiens, ses confrères, de s'imaginer que rien n'a changé depuis cent ans, et de continuer à prouver la religion, à l'ancienne manière, par les miracles et les prophéties.

1. LAMENNAIS, *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, t. I, p. 1.

« Ils ne voient pas, dit-il, que ce genre de « preuves ne fait maintenant aucune impression « sur les esprits... Depuis que la raison s'est « déclarée souveraine, il faut aller droit à elle, la « saisir sur son trône, et la forcer, sous peine de « mort, de se prosterner devant la raison de Dieu [1]. »

Il le fait. Hardiment, il s'avance vers ce trône où la Raison croit avoir assis son règne de révoltée, et, sortant des généralités dans lesquelles personne n'aime à se reconnaître, il touche sans ménagement la plaie vive de la société, il y promène un fer impitoyable, et la convulsion heureuse s'annonça par le succès de cette hardiesse, « vrai coup de tonnerre dans un ciel plat et silen« cieux. »

D'un coup d'œil, qui est celui du génie, l'abbé de Lamennais, tout le long de ce premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*, dont l'immense retentissement resterait sans cela inexplicable, signala la cause principale, unique, du désordre social, dans la *négation du principe d'autorité.*

Négation de l'autorité divine de l'Eglise dans l'ordre surnaturel ;

Négation de l'autorité de la Révélation dans l'ordre philosophique et scientifique ;

1. Lettre du 18 mai 1820.

Négation de la loi divine interprétée par l'Eglise dans l'ordre politique;

Négation de la loi de charité dans l'ordre social.

Le mal connu, le remède était facile :

Il consistait dans la restauration du principe d'autorité.

J'ose appeler toute l'attention du lecteur sur ces quatre points : ils nous serviront de jalons dans la suite de nos Etudes Menaisiennes. Faute de les avoir bien compris et nettement présents, bien des adversaires de Lamennais lui ont prêté des doctrines et des vues qu'il n'a jamais eues, ce qui, pour le dire en passant, n'a pas peu contribué à irriter l'irascible chef d'Ecole.

Donc, quatre restaurations.

Restauration du principe surnaturel par la soumission de tous les dissidents qui, en présence des ruines accumulées par leurs principes, doivent comprendre qu'il n'y a de salut pour eux que dans le bercail.

Restauration du principe d'autorité dans la philosophie par la reconnaissance des droits qui appartiennent à l'Eglise, dépositaire et interprète de la révélation divine, de diriger et de préserver la raison humaine.

Restauration du principe d'autorité dans la

société politique, par la reconnaissance des droits qui appartiennent à l'Eglise d'interpréter la loi morale et de résoudre les cas de conscience politiques comme les cas de conscience individuels.

Enfin, restauration du principe d'autorité dans l'ordre social, ou reconnaissance du droit de l'Eglise de continuer à exercer son action charitable, en servant d'intermédiaire entre les diverses classes sociales [1].

Tel était le programme !

Inutile de dire qu'il blessait trop de préjugés, froissait trop d'intérêts, contrariait trop de passions, pour ne pas amener une lutte !

## IV

La lutte s'engagea aussitôt, vive, ardente, passionnée. En peu de jours, ce fut un orage, une tempête.

Il sera nécessaire de la raconter en détail, et d'exposer successivement les controverses religieuses, philosophiques et politiques, auxquelles

1. Ladoue, *loc. cit.*, p. 100.

elle donna lieu et dont nous apprécierons les résultats.

Nous entrons dans le cœur du sujet. Dès le prochain chapitre, nous y serons en plein.

Ici, je n'ai voulu qu'y introduire le lecteur comme le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence* y introduisit la France et l'Europe.

En effet, tandis que le jeune clergé battait des mains et portait aux nues le nouvel Origène, le public se passionnait pour ce livre. On en vendait rapidement 40,000 exemplaires, et pas un esprit, tant soit peu lettré, n'eût voulu avouer qu'il ne s'était point encore nourri de cette lecture, dont tout le monde parlait. La mode s'en mêla, les salons de l'époque se seraient crus déshonorés, si on n'y avait vu le volume en belle place[1].

Nos anciens nous ont souvent raconté que l'effet produit à Marseille ne fut pas moindre qu'ailleurs.

1. « Livre excellent, admirable, écrit l'abbé Jean à M. Bruté, « qui finit toutes nos controverses avec les philosophes, comme « les ouvrages de Bossuet avaient fini celles de son temps ; « c'est un coup de massue, donné d'un bras vigoureux, sur la « tête de nos sages ! Aussi frémissent-ils de colère et jettent-« ils de beaux cris. Quoi qu'il en soit, la première édition est « vendue, la seconde le sera bientôt. Il semble que cette mal-« heureuse France, qu'on croyait perdue, soit affamée de re-« ligion. (*Lettre du* 11 *mai* 1818.) » Féli, de son côté, ajoute : « J'ai la consolation de savoir que Dieu s'est servi de ce livre « pour opérer beaucoup de conversions. (*Lettre du* 20 *novem-« bre* 1818.) »

Deux jeunes prêtres y jouissaient tous deux d'une réputation méritée, et la bonne société d'alors se disputait l'honneur de les recevoir. C'étaient l'abbé Eugène de Mazenod, plus tard notre évêque, et l'abbé Caire, qui faillit le devenir en 1839. Tous deux hommes de grand mérite et de grande vertu, les petites passions politiques du moment en avaient fait comme deux rivaux — c'est toujours la même histoire, et la veille nous indique sûrement ce que sera le lendemain. — Chacun d'eux avait dès lors son parti, et les salons de Marseille se divisaient sur leur nom. Mais, tous deux se rencontrèrent dans un ardent enthousiasme pour l'*Essai sur l'Indifférence,* et c'était une fête, chez tous, quand l'abbé de Mazenod, de sa voix vibrante, lisait une page éloquente, ou quand l'abbé Caire, avec ce ton d'exquise distinction qui le caractérisait, interprétait une autre page plus calme et mieux dans son diapason, une page comme celle-ci, par exemple.

C'est intitulé : *l'homme, la vigne et le marais,* et Lamennais se propose d'y démontrer que le siècle nouveau, en suivant les errements du siècle précédent, court à l'abîme. Selon lui, l'*Indifférence*, ce grand mal de la société à laquelle il s'adresse, n'est pas un mal primitif, originel, et ce n'est qu'après « avoir roulé d'abîme en abîme,

« après avoir parcouru dans sa chute tous les « degrés de l'erreur, sans pouvoir s'arrêter dans « aucun, » que la raison humaine s'est endormie dans cette tranquillité stupide.

Il ne fallait pas mettre le pied dans le sentier du mal et dans les voies de l'erreur, en se disant : Je m'arrêterai là! On s'arrête mieux sur la terre ferme que dans la boue!

C'est ce que Lamennais veut démontrer.

Voici comment il s'y prend :

« Il faisait une chaleur pesante. Un homme aperçut, au bas d'un coteau, une vigne surchargée de grappes, et cet homme avait soif, et le désir lui vint de se désaltérer avec le fruit de la vigne.

« Mais entre elle et lui s'étendait un marais fangeux qu'il fallait traverser pour atteindre le coteau, et il ne pouvait s'y résoudre.

« Cependant, la soif le pressant, il se dit : Peut-« être que le marais n'est pas profond ; qui em-« pêche que je n'essaye, comme tant d'autres? Je « ne salirai que ma chaussure, et le mal, après « tout, ne sera pas grand. »

« Là-dessus, il entre dans le marais, son pied enfonce dans la bourbe infecte, bientôt il en a jusqu'au genou.

« Il s'arrête, il hésite, il se demande s'il ne se-

rait pas mieux de retourner en arrière. Mais la vigne et ses grappes sont là devant lui, et il sent sa soif qui augmente.

« Puisque j'ai tant fait, pourquoi, dit-il, revien-
« drais-je sur mes pas? Pourquoi perdrais-je ma
« peine? Un peu plus de fange ou un peu moins,
« cela ne vaut guère désormais que j'y regarde.
« J'en serai quitte, d'ailleurs, pour me laver au
« premier ruisseau. »

« Cette pensée le décide; il avance, il avance encore, enfonçant toujours plus dans la boue : il en a jusqu'à la poitrine, puis jusqu'au cou, puis jusqu'aux lèvres, elle passe enfin par dessus la tête. Etouffant et pantelant, un dernier effort le soulève et le porte au pied du coteau.

« Tout couvert d'une vase noire qui découle de ses membres, il cueille le fruit tant convoité, il s'en gorge. Après quoi, mal à l'aise, honteux de lui-même, il cherche de tous côtés une eau limpide pour s'y nettoyer. Mais il a beau faire, l'odeur reste; la vapeur du marais a pénétré sa chair et ses os, elle s'en exhale incessamment, et forme autour de lui une atmosphère fétide. S'approche-t-il, on s'éloigne. Les hommes le fuient. Il s'est fait reptile; qu'il aille vivre parmi les reptiles [1]. »

1. Ce morceau, plus tard inséré dans un autre livre, dont nous parlerons en son lieu, circulait dès lors dans le public

Ce style, ces allégories, cette vigueur de pensées et d'expressions saisissaient tout le monde. Les étrangers eux-mêmes se sentirent entraînés dans le mouvement, on traduisit l'*Essai* dans toutes les langues européennes. Les rois se faisaient inscrire chez l'auteur, et plus d'un grand prince fit le voyage de France pour le connaître. Le Pape voulut le voir, et, quand Lamennais se rendit pour la première fois à Rome, Léon XII, après l'avoir tendrement embrassé, le conduisit dans son appartement privé, où, à sa grande surprise, le jeune écrivain put se convaincre qu'il n'y avait, pour tout ornement, qu'un Christ, une belle image représentant la Mère de Dieu et le portrait de l'auteur de l'*Essai sur d'Indifférence* [1]. — Partout, chez les Cardinaux, chez presque tous les chefs d'ordre, partout on prédit au jeune prêtre français qu'il ne tarderait pas à être élevé aux honneurs du cardinalat [2].

et ne contribuait pas peu à recruter d'ardents admirateurs au génie littéraire de Lamennais.

1. Lamennais, *Correspondance*, t. II, p. 49.

2. Ce voyage à Rome produisit sur l'abbé de Lamennais une impression profonde. Il s'y résolut à combattre les opinions en faveur dans le clergé gallican. « Quand je reviendrai, écrivait-il à son frère, je secouerai de vieilles erreurs, non moins dangereuses que celles que j'ai attaquées jusqu'ici. » *(Lettre du 23 mai 1824.)* « Rien, dit-il, ne le découragera : « Je suis sur la brèche, » s'écrie-t-il, « si je péris, mes amis prieront pour moi.... Rien ne m'empêchera de lutter jusqu'au bout, je tiendrai ferme dans mes Thermopyles.» (*Correspondance*, t. I, p. 293.)

# V

## LES DOCTRINES DE LAMENNAIS SUR LA CERTITUDE

SOMMAIRE. — Un tremblement de terre sous un ciel de plomb. — Le plus célèbre et le plus vénéré des prêtres français. — Le dernier des Pères de l'Eglise. — La continuation de l'*Essai*. — Le défaut de la cuirasse — La question de la certitude. — La Doctrine du Sens Commun. — Le Criterium de la Certitude. — L'erreur de Lamennais. — Réfutation. — Absence de sens philosophique. — Les ennemis du dedans. — L'objection. — Une conclusion inattendue. — Absence de critique. — Une belle page de Lacordaire. — Les deux voies. — La foi est un don de Dieu. — Les adversaires de bonne foi. — Une devise orgueilleuse. — Le Lamennais de 1820 était déjà le Lamennais de 1832. — Il se fait le champion de la monarchie absolue. — Spectacle singulier. — Réservé cardinal *in petto*. — Le ton de la polémique religieuse à partir de cette heure. — Conclusion de Lacordaire.

L'effet produit par le premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion* fut immense.

« Ce fut, selon la saisissante image de Joseph de Maistre, un tremblement de terre sous un « ciel de plomb. »

Montalembert a dit — et ce mot n'est qu'une constatation historique — que Lamennais se trouva

subitement « le plus célèbre et le plus vénéré « des prêtres français [1]. »

Son premier volume de l'*Essai* l'avait fait proclamer hardiment par ses enthousiastes, « le der- « nier des Pères de l'Eglise. » Nul, même parmi les envieux, n'osa réclamer.

## I

Telle était la situation du grand écrivain, quand il se décida à publier la suite de son œuvre.

« L'Europe, dit Lacordaire, attendait la continuation de son ouvrage. Il n'avait encore établi que l'importance et la nécessité de la foi. Mais, où était la foi véritable? Comment parvenir à la discerner? Quelle était l'autorité régulatrice de la raison humaine? Voilà les questions qui restaient à résoudre, et dont la solution, impatiemment désirée, devait causer plus tard de si profonds dissentiments [2]. »

1. Montalembert, *Le Père Lacordaire* (t. IX des Œuvres complètes, p. 403.)

2. Lacordaire, *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais* (t. VII des Œuvres complètes, p. 37).

Ce fut, en effet, la pierre d'achoppement. D'un coup-d'œil, les adversaires virent le défaut de la cuirasse, et, tandis que les admirateurs continuaient d'applaudir, fascinés par les entraînements de l'éloquence menaisienne, les ennemis ricanaient à la sourdine et fourbissaient les armes qui le tueraient à coup sûr.

« Après deux ans d'attente, dit encore Lacordaire, le second volume de l'*Essai sur l'Indifférence* fut publié... Des hauteurs de la défense antique de la foi, du sein de l'éloquence qu'il avait répandue par flots contre les ennemis de la vérité, M. de Lamennais était descendu aux discussions arides de la philosophie, à la question de la certitude, tout à la fois la plus claire et la plus obscure de l'esprit humain [1]. »

Lacordaire a raison.

La question de la certitude dans les connaissances humaines est le problème le plus redoutable, et cependant le plus important de la recherche philosophique de la vérité.

Qu'est-ce que l'homme peut savoir?

Et, quand il croira savoir, qu'est-ce qui lui indiquera avec certitude qu'il est en possession de

1. LACORDAIRE, *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais* (t. VII des Œuvres complètes, p. 37).

la vérité, et non point le jouet d'une illusion ou la victime d'une erreur inévitable?

Lamennais répond :

« Pris individuellement, l'homme ne peut rien « savoir avec certitude ; mais, pris collectivement, « il peut savoir certainement quelque chose. »

En d'autres termes, la raison individuelle est impuissante, mais la raison commune ou universelle ne l'est pas.

De là, le nom de Doctrine du sens commun ou du consentement universel, donné au système de Lamennais sur la certitude.

## II

D'après le système de Lamennais sur la certitude, le consentement de tous les hommes est non pas un des moyens pour arriver à la vérité, mais le seul moyen qui puisse nous y conduire, c'est-à-dire, pour employer la terminologie de l'Ecole, qu'il est le vrai criterium de la certitude.

C'est là l'erreur, et c'est de ce principe trop absolu que découleront plus tard les erreurs théologiques, philosophiques, politiques et sociales, que

l'ennemi aura beau jeu de combattre chez l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*.

Suivons à fond cette série de raisonnements, ce que la magie du style lamennaisien empêcha plus d'un ardent défenseur de faire, comme nous les faisons aujourd'hui.

Le criterium de la certitude, c'est un principe par lequel nous pouvons distinguer le vrai du faux, le certain de l'incertain, et cela en dernier ressort et sans appel.

C'est un principe premier, universel, invariable, infaillible, que chacun de nous porte en lui-même, de manière à pouvoir le consulter sans peine et en toute circonstance.

Voilà la définition exacte et plénière du principe ou criterium de la certitude de nos connaissances.

D'après Lamennais, on n'a cette certitude que lorsqu'on a acquis la preuve que tous les hommes sont d'accord sur un point donné.

Voyons si ce consentement unanime, ce sens commun de tous les hommes, présente les conditions que nous venons de reconnaître indispensables au criterium de la certitude, savoir qu'il doit être premier, universel, invariable, infaillible.

Si nous examinons le principe Lamennaisien

de sang-froid, nous serons amenés à reconnaître qu'il est erroné, non pas, encore une fois, que le consentement unanime des hommes ne puisse, en certains cas, être un indice certain de la vérité, mais parce qu'il est inexact d'affirmer que ce sens commun est l'unique moyen de certitude.

En effet, ce n'est pas là un principe premier. Car, si j'admets que le consentement de tous les hommes est un indice de vérité, c'est parce que cela me paraît évident. Donc, ce prétendu principe premier en suppose un autre, qui est l'évidence.

De plus, ce n'est pas là un principe universel. S'il s'applique à un certain nombre de vérités premières, à ce qu'on appelle les axiomes, en revanche, les vérités déduites, celles qui supposent des raisonnements dont peu d'hommes sont capables, et les vérités de fait, qui ne sont accessibles qu'à un ou plusieurs individus, lui échappent complètement.

Il n'est pas invariable, car le sens commun d'une époque n'est pas toujours exactement le sens commun d'une autre.

Il n'est pas infaillible non plus, la longue histoire des variations de l'esprit humain sur une foule de points le démontre surabondamment.

Qu'on me pardonne ces discussions, un peu abs-

traites, et forcément concises. Elles sont indispensables à la suite de cette étude.

Mais, entre tous ses défauts, le criterium de Lamennais en a un autre, qui est extrêmement grave : il est contradictoire.

D'après lui, en effet, les sens, la conscience et la raison nous trompent également, et seul, le consentement des hommes ne nous trompe pas.

Or, comment connaissons-nous le consentement unanime des hommes, si tant est qu'il nous soit donné de le connaître? — Par les sens, qui seuls nous révèlent les choses du dehors.

Comment l'apprécions-nous? — Par la raison, seul moyen d'appréciation que nous ait départi la sagesse divine.

Et comment connaissons-nous les opérations auxquelles notre esprit se livre pour le connaître et pour l'apprécier? — Par la conscience, ou sens intime.

Mais, si les sens, la raison et la conscience sont des facultés trompeuses, elles nous tromperont sur le consentement universel comme sur toute autre chose. Singulier criterium dès lors, que celui auquel on ne peut avoir recours qu'au moyen de facultés incertaines!

Il est encore contradictoire dans un autre sens.

Il suppose que des individus, dont chacun en

particulier est incapable de connaître la vérité avec certitude, la connaîtront avec cette certitude-là, dès qu'ils auront mis en commun les lumières qu'ils n'ont pas. C'est comme si on disait que tous les aveugles des deux mondes n'auraient qu'à se réunir pour voir clair. Je néglige beaucoup d'autres arguments. Celui-là me semble tellement concluant, qu'insister serait faire injure au lecteur : il a déjà reconnu que le système du consentement universel comme unique criterium de certitude porte en lui-même sa condamnation, et on peut dire à la lettre que sa fausseté est en raison directe de son originalité [1].

## III

« La solution que proposa M. de Lamennais, dit Lacordaire, partagea violemment les esprits. »

Je le crois bien. Comment n'en eût-il pas été de la sorte?

1. Cette réfutation du système de Lamennais a été fort nettement présentée par l'éminent professeur de philosophie de la Faculté de Lettres de Lyon, M. Ferraz. Nous lui en avons emprunté la substance, et nous renvoyons le lecteur, désireux de plus longues déductions, au livre du savant philosophe lyonnais. (*Histoire de la philosophie en France au* XIX*e siècle.*)

Dans son second volume, M. de Lamennais, ce champion si absolu de la foi, qui écrivait le 22 janvier 1818 : « Je vais donner des preuves si rigou-« reuses, qu'à moins de renoncer à dire *je suis*, « il faudra que l'on dise le *Credo* jusqu'au bout [1],» ce même homme, sans s'en apercevoir, commence à faire cause commune avec les sceptiques.

Comme eux, avec les mêmes raisons qu'eux, il récuse tous les motifs de crédibilité reçus parmi les hommes : il n'y a d'autorité pour lui que celle qui résulte du consentement commun du genre humain.

Chose étrange assurément, dans un si grand esprit, à qui, — nous le disions dès le début de ce livre, et c'est une conclusion qui s'imposera de plus en plus à nous, — Dieu avait départi une intelligence merveilleuse et une éloquence incomparable, mais à qui il manqua toujours un sens, indispensable aux enseigneurs des peuples, le sens philosophique.

Chose étrange! Il ne s'apercevait pas que précisément le consentement du genre humain le condamnait; car, tous les motifs de croire, la sensation, la conscience, la raison, que rejetait l'*Es-*

1. Lettre de Lamennais à son frère, 9 janvier 1818.

*sai*, le genre humain, comme on sait, les a toujours unanimement admis.

Encore une fois, en distinguant ce défaut de la cuirasse. les ennemis se frottaient les mains [1].

Lamennais eut l'instinct de leur projet, et il devina l'objection sous laquelle ils se disposaient à l'écraser.

1. Dans la première édition de cet ouvrage, j'avais cru devoir ici flétrir, parmi les adversaires de Lamennais, les ennemis du dedans, les pires de tous, ceux qui tirent sur nous, par derrière quand nous nous efforçons de faire notre devoir sur la brèche et qui se réservent d'applaudir plus fort que les assiégeants, quand l'un des vaillants d'Israël sera tombé sur le rempart. Un prélat, qui daigne m'honorer de sa bienveillance et qui a vu de très près toute cette histoire, m'a fait à ce sujet une remarque, à laquelle je me fais un devoir de déférer, en modifiant ce passage, et deux ou trois autres de même nature. Pour édifier d'ailleurs complètement le lecteur à cet égard, je crois utile de reproduire l'endroit de la lettre de l'illustre prélat, où, après m'avoir dit, dans des termes beaucoup trop indulgents pour que je les publie, la satisfaction que lui ont procurée mes Etudes sur *Lamennais*, sur *Gerbet* et sur *Lacordaire*, Son Eminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris, me fait part de sa critique : «..... Je vous voudrais cependant un peu plus modéré contre les adversaires de l'École « Menaisienne. Ceux qui l'ont combattue étaient, du moins « pour le plus grand nombre. de bons prêtres, et des chrétiens « sincères, très dévoués à l'Eglise. Je ne dis pas que les passions humaines ne se soient pas mêlées quelquefois à l'op- « position faite à l'école nouvelle. Mais la plupart des oppo- « sants croyaient défendre l'orthodoxie et voulaient écarter le « péril d'innovations fâcheuses. Cela est toujours respectable, « au moins dans l'intention..... » Son Eminence conclut : « En « somme. je crois que les hommes qui formaient cette Ecole « ont rendu de notables services à l'Eglise, mais je suis per- « suadé en même temps que l'opposition qu'on leur a faite a « été utile pour les contenir dans les justes limites. Sans cette « opposition, ils auraient couru risque de se perdre et de « rendre inutiles les talents et les grâces que la Providence leur « avait confiés. (*Lettre de Son Em. le card. Guibert à l'auteur*, « 27 avril 1882.) »

Puisque le témoignage du genre humain est tellement irrécusable qu'il doive être considéré comme un criterium infaillible, comme le criterium unique de la certitude, c'est au moyen de ce témoignage que nous devons distinguer la religion vraie des religions fausses. Or, le genre humain a longtemps été idolâtre. Le polythéisme ou l'idolâtrie est donc la vraie religion.

L'objection était sérieuse! Lamennais le sentit. Entêté comme un vrai Breton, il n'en voulut pas démordre, et il consacra de longs chapitres de la suite de l'*Essai sur l'Indifférence*, à essayer de démontrer que l'idolâtrie ne fut pas un vain tissu d'erreurs, comme on se le figure ordinairement, car elle renferme des vérités importantes par lesquelles elle se rapproche du Christianisme.

Analysons les sophismes ingénieux, au moyen desquels l'habile écrivain essaie d'en arriver à une conclusion que l'on ne soupçonne pas.

Les idolâtres, dit-il, n'ignoraient pas le vrai Dieu ; mais, n'osant lever les yeux jusqu'à lui, ils honoraient des génies secondaires, destinés, dans leur pensée, à combler en quelque sorte l'abîme qui sépare le fini de l'infini : c'était, suivant lui, une corruption de la doctrine du Médiateur. — Ils avaient aussi coutume, pour la plupart, de rendre leurs hommages, soit à leurs maîtres, soit

aux morts vertueux qui avaient honoré la nation. Donc, concluait-il, l'idolâtrie « ne fut jamais que le culte des esprits bons ou mauvais, et le culte des hommes, distingués par des qualités éclatantes, ou vénérés pour leurs bienfaits, c'est-à-dire au fond le culte des anges et des saints. » Le mot *dieux* employé au pluriel ne signifiait pas autre chose. Mais, le culte que l'on rendait à ces anges vrais ou faux, et à ces hommes sanctifiés ou divinisés, n'excluait pas celui du Dieu éternel et suprême. Celui-ci était, en définitive, pour tout le monde, le seul et véritable Dieu, de sorte qu'on peut soutenir que le polythéisme n'a jamais existé !

Certes, voilà une conclusion inattendue!

Elle se trouve, tout au long développée, aux chapitres III et IV de la IV[e] partie de l'*Essai*.

Lamennais fait valoir, en faveur de cette thèse originale, un grand nombre de preuves, qu'il emprunte, un peu confusément et sans beaucoup de critique, aux annales des anciens peuples.

Il consacra deux volumes à soutenir ce sophisme.

Telle était la fascination de ses admirateurs, que ces deux volumes, aujourd'hui si abandonnés et si fatigants à relire, leur semblaient tout à fait sans réplique.

— Il nous en coûtait tant, dit un contemporain, il nous en coûtait tant de brûler ce que nous avions adoré !

Lacordaire a écrit une bien belle page sur cette fascination et sur le seul remède qu'elle pût avoir.

Reposons-nous un instant à écouter ce beau langage, si humble dans sa magnificence, et si vrai dans sa pompe incomparable :

« Je me suis demandé, dit Lacordaire, comment une philosophie, dont j'aperçois si clairement le vice aujourd'hui, avait pu si longtemps tenir ma raison en suspens ; et j'ai compris que, luttant contre une intelligence supérieure à la mienne, et voulant lutter seul contre elle, il était impossible que je ne fusse pas vaincu. Car la vérité n'est pas toujours un auxiliaire suffisant pour rétablir l'équilibre des forces ; autrement, jamais l'erreur ne triompherait de la vérité. Il faut donc qu'il y ait dans le monde une puissance qui soutienne les intelligences faibles contre les intelligences fortes, et qui les délivre de l'oppression la plus terrible de toutes, celle de l'esprit. Cette puissance, en effet, est venue à mon secours ; ce n'est pas moi qui me suis délivré, c'est elle. Arrivé à Rome, au tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, je me suis agenouillé, j'ai dit à Dieu : « Sei-

gneur, je commence à sentir ma faiblesse; ma vue se couvre; l'erreur et la vérité m'échappent également; ayez pitié de votre serviteur qui vient à vous avec un cœur sincère; écoutez la prière du pauvre. » Je ne sais ni le jour ni l'heure; mais j'ai vu ce que je ne voyais pas, je suis sorti de Rome libre et victorieux. J'ai appris de ma propre expérience que l'Eglise est la libératrice de l'esprit humain; et, comme de la liberté de l'intelligence découlent nécessairement toutes les autres, j'ai aperçu sous leur véritable jour les questions qui divisent le monde aujourd'hui[1] ! »

Ah ! pourquoi le maître n'a-t-il pas senti cela comme le disciple? Pourquoi sort-il de Rome, plus obstiné que jamais dans son erreur superbe, tandis que le disciple, au front duquel rayonne, comme sur le sien, l'étoile du génie, a vu ses yeux se dessiller et la lumière rentrer à flots sous ses paupières engourdies? Pourquoi? Mystère!... La foi est un don de Dieu, et, quand l'âme l'a perdue, Dieu seul peut la rendre. L'éternité, en déchirant les voiles, nous révèlera les secrets insondables de la sagesse divine dans le gouvernement des choses humaines.

Lacordaire vit clair tout d'un coup dans les

1. Lacordaire, *loc. cit.*, p. 160.

questions qui divisent le monde aujourd'hui, et Lamennais s'enfonça dans les ténèbres des solutions antireligieuses et antisociales.

Ah! c'est qu'on a beau être de son temps, on a beau sentir vivement les besoins de son époque, si l'on s'en fie uniquement à son sens privé, si l'on ne veut relever que de soi et laisser Dieu dans son ciel solitaire, sans regarder du côté où il montre la voie, on s'égare fatalement. Malheur aux hommes qui l'oublient! Malheur aux croyants qui s'en passent! Malheur surtout à l'apologiste, à l'apôtre, au prêtre qui enseigne autrement!

« Oui, s'écrie Lacordaire — et certes, de celui-là nul ne récusera le témoignage — le monde cherche la paix et la liberté; mais il les cherche sur la route du trouble et de la servitude. L'Eglise seule en fut la source pour le genre humain, et seule, dans ses mamelles outragées par ses fils, elle en conserve le lait intarissable et sacré. Quand lès nations seront lasses d'être parricides, elles retrouveront là le bien qu'elles ne possèdent plus. C'est pourquoi le prêtre ne se mêlera pas aux querelles sanglantes et stériles de son siècle; il priera pour le présent et pour l'avenir; il quittera son repas, comme Tobie, pour ensevelir les morts de la captivité; il em-

baumera dans la charité les douleurs du monde, le plus qu'il pourra; il prédira sans se lasser, aux générations contemporaines, qu'il n'y a ni paix ni libertés possibles hors de la vérité; il sera plein de compassion et d'espérance; il recueillera les âmes qui souffrent et qui cherchent Dieu, versant sur leurs blessures la parole qui ranime ceux qui sont las; il remerciera Dieu de vivre dans un temps où l'ambition n'est plus même possible; il comprendra que, plus les hommes sont agités, plus la paix qui règne sur le front et dans l'âme du prêtre est une puissante chose; que plus les hommes sont dans l'anarchie, plus l'unité de l'Eglise est une puissante chose; que plus les hommes sont forts en apparence, plus la faiblesse de l'Eglise, qui vit de la seule force de Dieu, est une puissante chose; que plus le siècle prophétise la mort du christianisme, plus le christianisme en sera glorieux un jour, lorsque le temps, fidèle à l'éternité, aura balayé cette orgueilleuse poussière, qui ne se doute pas que, pour être quelque chose dans l'avenir, il faut être quelque chose dans le présent, et que rien ne mène à rien. Le prêtre enfin sera ce qu'est l'Eglise, désarmé, pacifique, charitable, patient, voyageur qui passe en faisant le bien, et qui ne s'étonne pas d'être méconnu du temps, puisqu'il

n'est pas du temps. O Rome, c'est ainsi que je t'ai vue [1] !... »

Arrêtons-nous. Cette page, sublime de foi, d'éloquence et de poésie, nous achèverons de la lire quand nous achèverons ce chapitre.

Maintenant, il nous faut redescendre de ces hauteurs, où le génie a seul le privilège d'entraîner ceux qui l'approchent, et suivre, dans la plaine où la mêlée est devenue si ardente, les phases du combat qu'a ouvert la continuation de l'*Essai sur l'Indifférence*.

## IV

Tantôt, je parlais des ennemis de Lamennais. On va le voir, tous ne le haïssaient pas, parmi ceux qui le combattirent, et plus d'un fut sincère. Ceux-là, nous les distinguerons comme on distingue, dans une guerre civile, un nuage de tristesse sur le front des soldats forcés de tirer sur leurs frères révoltés.

Saint-Sulpice et tous les Séminaires de France protestent.

1. Lacordaire, *loc. cit.*, p. 161.

Les Evêques s'émeuvent en grand nombre contre les thèses menaisiennes.

Soyons attentifs : ici, l'âme de M. de Lamennais va se montrer à nu. Nous l'allons voir, capable de tout, sauf de se plier.

C'est lui-même qui l'a dit : « Si l'on me fait cardinal, ne croyez pas que je mettrai, dans mes armes, le roseau qui plie sans rompre, j'y mettrai le chêne, avec la devise : Il rompt, mais ne plie pas ! »

Le pieux abbé Carron, effrayé du déchaînement universel, lui écrit une lettre touchante. En sage directeur qui pouvait tout dire, il n'hésite pas à mettre le doigt sur la lacune d'esprit de son cher dirigé, et le supplie de ne rien publier, dans des matières si graves, sans avoir, au préalable, consulté des théologiens éprouvés [1].

Savez-vous ce que répond Lamennais? « Si l'on « rejette mes thèses, je ne vois *aucun* moyen de « défendre *solidement* la religion [2]. »

Puis, il ajoute : « Au reste, j'ai demandé à « Rome d'examiner mon livre : si le jugement « m'est désavantageux, je suis décidé à ne plus « écrire. »

1. Foisset, *Vie du P. Lacordaire,* t. I, p. 112.
2. Lettre de Lamennais à l'abbé Carron, 1er novembre 1820.

Ainsi donc, d'une part, jamais avant lui, la Religion n'a été solidement défendue — et, d'autre part, si Rome n'est pas de son avis, il ne se rétractera point pour cela, il brisera sa plume.

Disons-le, avec tristesse, mais avec franchise.

Le Lamennais de 1820 était déjà le Lamennais de 1832[1].

L'humilité n'était pas là, et, ce grand homme oubliait qu'on n'est vraiment grand qu'à genoux devant Dieu.

## V

Nous reviendrons sur ces choses.

En ce moment, je ne dois que suivre les débuts.

Désormais, l'auteur de l'*Essai* a trouvé sa veine : il sait comment on remue et domine les esprits. Il sent très bien qu'il a pour lui les jeunes gens, les femmes, le jeune clergé, une foule d'âmes généreuses et dévouées, et qu'il en fera tout ce qu'il voudra.

Ce qu'il a d'absolu dans l'esprit et dans le lan-

1. Foisset, *loc. cit.*, p. 112

gage plaît aux natures ardentes, auxquel les nuances échappent et qui s'impatientent des objections de détail : le gros de la nation ne s'attache qu'aux couleurs tranchées, il devait suivre en masse le brillant étendard déployé si hardiment à tous les vents du siècle.

Puis, Lamennais sent bien qu'il n'est plus seul.

En 1818, c'était un simple apologiste de la Religion. Maintenant, il est devenu un écrivain politique, et, comme tel, l'idole d'un parti, de tout un parti, puissant alors en France, puissant dans toute l'Europe, où il finira, par certains excès, parfaitement notés par M. Foisset[1]. par amener une réaction formidable et par faire acclamer l'avénement du parti libéral comme une délivrance, je veux parler du parti de la monarchie absolue.

En effet, après avoir combattu avec éclat dans le *Conservateur* (1818-1820), Lamennais était resté dans l'arène, quand Chateaubriand s'en retira, pour ne point accepter la censure.

Il avait écrit alors, avec de Bonald, dans le *Défenseur*, puis, dans une feuille quotidienne plus passionnée qu'aucune autre, le *Drapeau Blanc*.

Il éprouva, dès lors, combien le souffle de sa pa-

1. *Loc. cit.*, p. 113 et suivantes.

role âcre et brûlante faisait vibrer à son gré la fibre catholique et la fibre royaliste,

Certes, je n'ai point dissimulé les fautes de l'ancien clergé. A ce moment, je n'en suis que plus autorisé à constater que ce fut une chose inouïe, de voir bientôt un simple prêtre gouverner souverainement les esprits dans l'Eglise de France, tout à fait en dehors et en dépit de l'Episcopat.

Et, pour que rien ne manquât à la singularité du spectacle, l'apôtre du gouvernement absolu, de la théocratie, ne dut cet empire qu'à l'application loyale du principe le plus antithéocratique qui soit au monde : le principe de la liberté de la presse.

Supprimez, en effet, cette liberté : à l'instant, le gallicanisme officiel a seul la parole, comme de 1682 à 1789, et l'abbé de Lamennais demeure frappé d'impuissance.

Au reste, ce n'était pas en France seulement qu'il était maître des esprits, l'Eglise entière l'acclamait comme son plus grand athlète.

Dans une allocution consistoriale, dont le cardinal Wiseman nous a conservé les termes, Léon XII déclare réserver *in petto* la création d'un cardinal, qu'il désigne par ces transparentes paroles : « C'est un écrivain accompli, dont les « œuvres ont non-seulement rendu un grand

« service à la Religion, mais réjoui et étonné « l'Europe [1]. »

Ce cardinal, c'est Lamennais. S'il ne fut pas publié alors, c'est que M. de Villèle n'admit point qu'un Français pût être décoré de la pourpre, sans la présentation du Roi, qu'il empêcha d'ailleurs de le présenter.

Quoiqu'il en soit, à partir de son retour de Rome, l'auteur de l'*Essai* n'écoute plus qu'une pensée : la sienne!

Nul surtout ne savoura jamais avec autant de délices la volupté du mépris. Sous ce rapport, malgré tous les excès du journalisme contemporain, je ne crois pas qu'il ait un égal. Il introduisit dans la polémique chrétienne le procédé de Voltaire.

Bientôt, l'amertume de son langage devint contagieuse. Nous la suivons dans le *Mémorial Catholique*, revue mensuelle de l'Ecole Menaisienne. C'était une orgie d'esprit, de verve satirique et d'ironie impitoyable.

Une révolution fut opérée dans le ton de la polémique religieuse.

Certes, dit M. Foisset [2], sous la plume de Bos-

1. WISEMANN, *Souvenirs sur les quatre derniers Papes*, deuxième partie, chap. VII.

2. *Loc. cit.*, p. 115.

suet, au XVII^e siècle, la controverse n'avait manqué ni de vigueur, ni de puissance. Mais, quelle mesure dans le langage, même à l'endroit de Luther et de Calvin !

M. Emery au XVIII^e siècle, au XIX^e M. Frayssinous, M. de Lamennais lui-même, dans sa *Tradition de l'Eglise*, étaient demeurés fidèles à ce grand exemple.

Mais, l'*Essai sur l'Indifférence* l'avait pris sur un tout autre diapason. La polémique du bien devint agressive, hautaine, provocante, prodigue d'amertume et d'ironie. Parfois même, en écoutant bien, on y surprenait des rires qui tournaient au ricanement.

D'abord, ce furent des représailles contre des hommes qui ne respectaient rien, fanatiques ennemis de Dieu et cyniques insulteurs de l'Eglise.

Bientôt, dans la *Défense de l'Essai* et dans le *Mémorial,* tous les adversaires de Lamennais, aigri par les contradictions, furent mis au pilori, et, dans ces exécutions périodiques, on ne saurait dire avec quel *dilettantisme* — qu'on me passe l'expression — les exécuteurs épuisaient toutes les formules de la dérision.

M. Guizot a rendu à bon droit au catholicisme ce témoignage que c'est une grande école de respect. Nul n'a moins mérité que Lamennais une

part quelconque dans cet éloge. Parfois même, comme nous aurons à le dire, l'injure dépasse les bornes de l'honnête, et, quand j'aurai à en citer des extraits, le respect que je dois à mes lecteurs m'empêchera de tout dire.

Du reste, la polémique était peu variée : il n'y avait que deux réponses, toujours couvertes des mêmes acclamations par le public des admirateurs fidèles.

Aux jésuites, qui tenaient en suspicion sa philosophie, il disait : « Vous n'y comprenez rien ! » Aux sulpiciens et aux évêques, il répondait :

« Vous êtes des gallicans ! »

Sa tactique, nouvelle encore à ce moment, et depuis si connue, consistait à écraser toute contradiction, en s'abritant du nom du pape.

Dès qu'il était contredit, il criait sus au gallicanisme! On sait quel est l'empire des mots : Le gallicanisme, c'était la tête de Méduse; sur les lèvres de M. de Lamennais et de ses amis, l'évocation du spectre gallican avait une vertu de répulsion magique, et Lamennais, « ce grand esprit « immodéré, » comme l'appelle Sainte-Beuve, en usait à plaisir.

Hélas! quand cet ultramontain fougueux sera adjuré, au nom de ses principes, de se soumettre au pape. il établira une contradiction flagrante

entre ses principes et sa conduite. C'est alors que Lacordaire écrivit cette page merveilleuse, par laquelle s'achèvera ce chapitre, et que le disciple, fidèle aux enseignements reniés par le maître, s'écria :

« O Rome, c'est ainsi que je t'ai vue ! J'ai visité avec un amour infini les reliques toujours pures de tes saints, et les reliques admirables aussi de toutes tes grandeurs. Au pied solitaire de ton Vatican, je n'ai plus entendu les clameurs de tes ennemis que comme une pâle résurrection de ces voix d'esclaves qui, de lustres en lustres, redisaient à ton Capitole que ses triomphateurs étaient mortels. Mais tu as hérité de leur gloire, et non de leur caducité. Après tant de siècles, je t'ai trouvée debout, toujours vierge, toujours mère, toujours maîtresse, éternel outrage de l'erreur et de l'impuissance humaine. Assise au milieu des orages de l'Europe, il n'y avait en toi aucun doute de toi-même, aucune lassitude ; ton regard, tourné vers les quatre faces du monde, suivait, avec une lucidité sublime, le développement des affaires humaines dans leur liaison avec les affaires divines ; seulement la tempête, qui te laissait calme parce que l'esprit de Dieu soufflait en toi, te donnait, aux yeux du simple fidèle, moins accoutumé aux variations des siècles, quelque chose qui ren

dait son admiration compatissante. La croix brillait sur ton front, comme une étoile dorée et immortelle ; mais c'était toujours la croix... O Rome ! Dieu le sait, je ne t'ai point méconnue, pour n'avoir point rencontré de rois prosternés à tes portes ; j'ai baisé ta poussière avec une joie et un respect indicibles ; tu m'es apparue ce que tu es véritablement, la bienfaitrice du genre humain dans le passé, l'espérance de son avenir, la seule grande chose aujord'hui vivante en Europe, la captive d'une jalousie universelle, la reine du monde. Voyageur suppliant, j'ai rapporté de toi, non de l'or, ou des parfums, ou des pierres précieuses, mais un bien plus rare, plus inconnu : la vérité. Une parole prophétique est sortie de ton sein ; et lorsque le temps aura fait un pas, lorsque sera accompli ce qui doit s'accomplir, cette parole, méconnue du monde présent, qui ne sait rien, éveillera dans son tombeau le pontife qui en a été l'organe, afin qu'il puisse entendre les acclamations de la postérité. O Rome ! un de tes fils, à qui tu as rendu la paix, de retour dans sa patrie, a écrit ce livre. Il le dépose à tes pieds, comme une preuve de sa reconnaissance ; il le soumet à ton jugement, comme une preuve de sa foi[1] ! »

1. LACORDAIRE. *op. et loc. cit.*, p. 162.

Quelle école pourtant, que celle où les disciples parlaient un si beau langage! Oh! l'on aura beau dire, malgré ses fautes, malgré ses erreurs, l'Ecole Menaisienne est la plus grande chose de ce siècle. Il nous faut connaître à fond cette sublime institution, qui sera la gloire de notre temps et de notre pays, dans l'histoire universelle!

Le moment est venu de raconter la fondation, les origines et les premiers débuts de ce Port-Royal du XIX^e siècle, l'Ecole de Lamennais.

# VI

## FONDATION ET DÉBUTS DE L'ÉCOLE MENAISIENNE

SOMMAIRE. — Un entretien dans le salon des aumôniers de Henri IV. — Comment commença l'Ecole Menaisienne. — Un dessein insensé. — Une magnifique entreprise. — Vers la solitude. — Gerbet. — La Chesnaie. — Une Peinture de Maurice de Guérin. — Lacordaire introducteur. — Souvenirs contemporains. — Ce qu'était l'homme chez le Maître. — Réponse au suprême appel des Jansénistes. — Puissance de l'Association. — Les premières racines. — La Congrégation de Saint-Pierre. — La maison de Malestroit. — Tristesses. — Le Chant des Morts.

### I

C'est dans le salon des aumôniers du collège de Henri IV, à Paris, que naquit, sous le souffle pur d'une inspiration du prosélytisme catholique, l'école à laquelle la voix publique donna bientôt le nom de celui qui en fut l'âme.

L'histoire nous en a été conservée.

Deux jeunes prêtres, tous deux aumôniers du

collège Henri-IV, conversaient tristement, un soir de décembre 1826, dans un petit salon, où ils aimaient à se réunir pour conférer ensemble des difficultés de leur ministère et des tristesses de la situation générale.

Le premier, vif et ardent, portait la tête haute et son regard s'animait à fréquents intervalles d'une flamme subite : c'était l'abbé de Salinis. L'autre, d'allures plus réservées, presque timide, écoutait plus volontiers qu'il ne parlait, c'était l'abbé Gerbet.

C'est l'abbé Gerbet cependant qui avait ouvert, ce soir-là, l'entretien, pour dire, avec une mélancolie toute religieuse, les déboires de sa journée.

M. de Salinis l'interrompit. Avec une verve toute juvénile, il exposa ses convictions sur la possibilité et les moyens d'exercer une action efficace en faveur du catholicisme.

— La France, dit-il, est lasse d'incrédulité, surtout de cette incrédulité brutale qui froisse le sentiment le plus intime de l'âme humaine, naturellement chrétienne, a dit avec tant de profondeur Tertullien : le respect pour Dieu créateur et pour son Christ ; elle aspire après une croyance positive qui satisfasse les besoins du cœur, sans blesser les lumières de l'intelligence. Pour tout dire en

un mot, s'écria le jeune aumônier, la France désire une croyance rationnelle.

« Là est l'espérance, conclut-il, mais là aussi est le danger.

« Pour réaliser l'une et écarter l'autre, la mission de l'apostolat catholique doit donc tendre à un double but : entretenir et développer le besoin de croire ; démontrer de toute manière que la seule croyance raisonnable est celle qui est contenue au symbole des apôtres, expliqué et développé par l'Eglise [1]. »

Les deux jeunes prêtres en étaient là de leur entretien, quand un troisième interlocuteur, vêtu d'un habit sombre, et accueilli par les deux aumôniers avec une déférence visible, entra et prit part aussitôt à la conversation, dont il avait entendu les conclusions.

— Vous voulez, dit-il, prouver à notre siècle que le catholicisme est la seule religion rationnelle ; c'est bien, mais cela ne suffit pas, il faut lui démontrer que, s'il n'accepte pas le symbole catholique, il s'exile lui-même de la société des intelligences ; se met en dehors du sens, commun à tous les siècles et à tous les peuples ; en un mot, qu'il est fou [2].

1. Ladoue, *Vie de Mgr Gerbet*, t. I, p. 62.
2. Lamennais, *Œuvres inédites*, t. I, p. 318.

A ce langage, le lecteur aura reconnu l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*.

L'abbé de Lamennais continua en s'animant :

— Plus je vais, plus je me tiens sûr de contraindre ces gens si fiers de leur incrédulité, à dire leur *Credo* jusqu'à la dernière syllabe, ou à avouer par leur silence, car je leur défendrai d'ouvrir la bouche, qu'ils ne peuvent pas dire : *Je suis!*... A l'œuvre donc, et nous sommes sûrs de courber le XIX<sup>e</sup> siècle sous le joug du catholicisme.

Le doux abbé Gerbet, celui qui devait être le Mélanchton du nouveau Luther, répliqua timidement :

— Maître, ne craignez-vous pas d'irriter la raison, au lieu de la courber par un procédé si absolu ? Ne vaudrait-il pas mieux réconcilier doucement l'âme humaine avec la religion, en lui montrant les harmonies intimes qui existent entre ses dogmes, ses préceptes, ses institutions et les besoins les plus profonds de l'humanité ? Comment résister, par exemple, à cette démonstration qui découvre dans l'Eucharistie la source la plus abondante de la vie morale, de la vie sociale, le grand levier, en un mot, qui soulève l'humanité jusqu'au ciel? Et, ce que l'on établit pour l'Eucharistie, on peut l'étendre à tous les sacrements, canaux

abondants par lesquels la vraie vie se répand dans l'humanité [1].

— Eh bien! dit Lamennais, ce point de vue complète le mien, et je ne le repousse pas. Puis, après avoir paru réfléchir, et fixant un regard profond sur les deux jeunes prêtres, il ajouta :

— Mais, puisque nous voilà d'accord sur la possibilité d'exercer une action étendue sur notre société si malade, pourquoi ne réunirions-nous pas nos efforts? Un seul homme n'a qu'une voix, toujours bien faible, malgré sa puissance, mais, une association [2]!...

De là sortit une grande chose : une Ecole.

Quand on parcourt attentivement la marche de l'humanité à travers les siècles, il n'est pas difficile d'apercevoir que tous les développements intellectuels, qui ont laissé un souvenir, ont trouvé leur principe dans l'influence exercée par une Ecole.

Une Ecole! c'est donc toujours, dans l'histoire du monde, un fait grave, caractéristique, qu'il importe d'étudier de près.

Je convie le lecteur à cette étude. Nous allons commencer l'histoire de l'Ecole Menaisienne et

1. Ladoue, *loc. cit.*, p. 63.
2. *Ibid.*, p. 64.

apprécier l'influence qu'elle exerça sur la société contemporaine.

## II

A l'origine, il n'y avait aucun plan combiné, aucun projet sérieusement arrêté. Les âmes généreuses, qui avaient conçu la pensé d'unir leurs efforts, l'avaient fait dans l'unique dessein de réaliser un but, qui a frappé, par son impérieuse nécessité et son importance absolue, tous les bons esprits, au sein de l'Eglise, depuis la Révolution.

On ne remonte pas un courant impétueux, on l'endigue, on le dirige, en emprisonnant ses bonds désordonnés! Malheur à qui tenterait de dresser une barrière devant le Niagara : le torrent l'emporterait comme un fétu, et il se vengerait en inondant un peu plus loin encore les plaines environnantes.

On comprend ce que j'entends dire. Méconnaître les courants d'idées, au milieu desquelles nous nous mouvons, c'est insensé! Vouloir les remonter et rebrousser chemin en arrière, c'est plus

insensé encore. Disons-le, c'est criminel; parce que, devant l'obstacle, le torrent mugira plus fort, tandis que, si vous lui bâtissez des rivages, il les caressera et les respectera!

Toutes les grandes âmes l'ont senti, et vous-même, qui que vous soyez, à quelque drapeau que vous ayez voué votre vie, dans cette évolution sociale, à laquelle les lois de l'histoire condamnent fatalement toute nation,—au sein desquelles le militarisme précède toujours l'aristocratie, l'aristocratie précède le pouvoir centralisateur et monarchique, jusqu'à ce que la représentation nationale vienne tempérer ce pouvoir trop absolu,—vous-même, dis-je, devant ce régime nouveau dont les soubresauts, parfois capricieux et violents, secouent le sol de la patrie, comme un géant qu'étouffe la montagne placée sur sa large poitrine, vous vous êtes posé la question mystérieuse et redoutable, vous avez interrogé l'horizon, et, écoutant le bruit des révolutions politiques, vous avez dit : Mon Dieu! qui donc nous sauvera? qui domptera la bête dont les rugissements nous épouvantent à intervalles de plus en plus rapprochés?

La question se posa sur notre sol gaulois, il y a quatorze siècles. Au bruit des invasions franques, nos devanciers disaient : Qui donc musèlera

le monstre barbare? Anxieux et troublés, ils interrogeaient, comme nous, l'horizon. A l'horizon parut une croix, elle dominait un champ de bataille : c'était à Tolbiac! Puis, cette lumineuse apparition, comme l'étoile de la Gentilité, courut au sein des firmaments assombris, et vint s'arrêter sur une basilique : c'était le baptistère de Reims!

L'Eglise avait soumis la race barbare, et, le pays des Francs domptés par elle devait s'appeler la nation très chrétienne, celle dont Dieu se servira pour accomplir tous ses grands gestes dans l'histoire nouvelle, la France!...

Hommes de peu de foi, ne craignez rien! L'Eglise a des promesses d'immortalité. Laissez-la faire, elle baptisera le régime nouveau, comme elle fit de l'ancien! Mais, pour Dieu, laissons-la faire!...

L'Ecole, dont j'entreprends de parler, se donna cette mission :

Réconcilier la société moderne, sortie toute meurtrie de la Révolution française, avec le catholicisme, seule base possible et seul fondement solide de tout édifice social.

Certes, l'idée était grande, belle, généreuse : se faire les héritiers de saint Remi, entreprendre de ramener au baptistère de Reims la race nouvelle, à qui l'avenir semble promis!

Cette pensée du génie et de l'apostolat avait besoin d'être mûrie. Le regard de Dieu seul pouvait la féconder.

Les fondateurs le comprirent, et, prenant le bâton du pèlerin à la main, comme autrefois les apôtres revinrent de la montagne où le Christ les avait quittés, vers le Cénacle où les attendait son Esprit, ils quittèrent Paris, la capitale bruyante, où la mêlée empêche de voir clair et d'entendre, pour regagner la solitude : la solitude, le berceau de toutes les grandes œuvres.

## III

Lamennais y arriva avec Gerbet, le doux abbé Gerbet, celui de qui l'évêque de Tulle disait : « Il était doux, aimable envers tous les hommes, ses lèvres étaient de miel. Mais, quand la foi était attaquée, quand l'impiété s'insurgeait contre l'Eglise et le Christ, alors son génie s'enflammait : il connaissait la colère aimante et la haine parfaite, *perfecto odio oderam eos*. Il entrait en colère avec amour [1]. »

1. Mgr Berteaud, *Oraison funèbre de Mgr Gerbet*.

Nous rencontrerons souvent, dans la suite, Gerbet à côté du Maître. Aujourd'hui, sur le chemin du désert, je salue avec amour et vénération le compagnon, demeuré fidèle et qui ne cessa d'aimer, même quand il fallut se séparer du docteur, égaré loin de sa voie d'alors.

Il devint évêque, tandis que son illustre ami vivait loin du temple, où ils avaient prié et pleuré ensemble. Comme l'a dit le prélat éloquent, qui devait succéder à Gerbet sur le siège épiscopal de Perpignan : « Son caractère sincèrement catholique était à la hauteur de son talent. Vous connaissez cette honorable histoire. Un jour, disciple et ami d'un nouvel Origène, il fut trop fidèle à son maître ; mais bientôt, comme Denis d'Alexandrie, mettant au-dessus des intérêts de l'école et des droits d'une intime amitié, les intérêts de la vérité et les droits de l'Eglise pour rester fidèle à la foi, il passa sur son propre cœur, suivant encore les traces du saint patriarche d'Alexandrie ; il réfuta par de savantes pages le philosophe égaré et pleura sa chute [1]. »

L'abbé Gerbet avait alors 27 ans : à la fleur de l'âge, dans la ferveur de son sacerdoce, l'esprit

1. Mgr Ramadié, *Mandement de prise de possession de l'Evêché de Perpignan.*

ouvert à toutes les connaissances qui pouvaient servir à la religion, et le cœur d'autant plus disposé à se donner que les affections les plus légitimes de la famille lui faisaient défaut; avec cela, un grand dégagement des soucis temporels, une grande douceur de mœurs, un caractère qui semblait aller de lui-même au-devant de la domination, en un mot, tout ce qui fait le disciple [1].

Lamennais, lui, avait déjà vécu 43 ans.

Ils arrivèrent tous deux à la Chesnaie, le 4 janvier 1825.

Aucun lieu, nous l'avons dit déjà, n'était plus propre à la méditation. Mais il nous faut faire plus ample connaissance avec cette retraite, alors si profondément inconnue du reste du monde, et depuis si célèbre.

La peinture en a été faite, de main de maître, par un des jeunes hommes que le nom magique de Lamennais attira plus tard à La Chesnaie, mort de bonne heure, mais immortalisé par les fleurs que jettera à pleines corbeilles, sur sa tombe gardée par l'amitié d'une sœur, le *Journal* si touchant et si beau de cette sœur, génie supérieur encore au frère, je veux parler d'Eugénie de Guérin.

1. Nous avons consacré à Gerbet une étude, parue chez les mêmes éditeurs, où cette figure aimable et si attirante est peinte avec tous ses détails charmants.

## IV

Le frère d'Eugénie, Maurice, accouru, comme tant d'autres, à la Chesnaie, en écrivait :

« C'est du sein des bois, dans la retraite la plus profonde et la plus sauvage que je vous écris. Depuis trois semaines, me voici reclus, mais reclus volontaire et trouvant dans un désert, ce qui est bien rare : la société la plus aimable et la plus douce amitié. Nous sommes ici quatre fugitifs du monde, qui sommes venus chercher auprès du Maître asile et lumière, et c'est vraiment ici qu'il faut venir quand on veut se réfugier dans l'étude et dans le Seigneur.

« La Chênaie, continue Maurice de Guérin, est une sorte d'oasis au milieu des steppes de la Bretagne. Devant le château, s'étend un vaste jardin coupé par une terrasse, plantée de tilleuls, avec une petite chapelle au fond. J'aime beaucoup ce petit oratoire où l'on respire la paix de la solitude et la paix du Seigneur. Au printemps, nous irons prier à travers deux rangées de fleurs. A l'orient et à quelques pas du château, dort un

petit étang, entre deux bois peuplés d'oiseaux dans la belle saison; et puis, à droite, à gauche, de tout côté, des bois, des bois, partout des bois. C'est triste maintenant que tout est dépouillé, que les forêts sont couleur de rouille, et avec ce ciel de Bretagne toujours nuageux et si bas qu'il semble vouloir vous écraser; mais, au retour du printemps, le ciel se hausse, les bois reprennent vie et tout sera charmant [1]... »

Pas tant qu'il le croit, cependant!

Au printemps, ces beautés sylvestres, bocagères, seront bien près de redevenir sèches et revêches. Alors, dira encore Maurice, « la Chesnaie me fait l'effet d'une vieille bien ridée, bien chenue, redevenue, par la baguette des Fées, jeune fille de seize ans et des plus gracieuses. » Mais, sous la jeune fille gracieuse, la vieille, à de certains jours, reparaît. En plein juin, la belle saison s'en est allée, un matin, on ne sait où; le vent d'ouest a tout envahi, comme un pasteur humide, chassant devant lui ses innombrables troupeaux de nuages; à la verdure près, c'est l'hiver, avec l'affligeant contraste de plus; et même, quand il y a splendeur, l'été, jusque dans ses jours de solennité, a toujours, il le sent, « quelque chose de triste, de voilé,

1. M. de Guérin, *Lettres*, passim.

de borné. » « C'est, dit-il spirituellement, c'est comme un avare qui se met en frais ; il y a de la ladrerie dans sa magnificence. Vive notre ciel du Midi, si libéral en lumière, si bleu, si longuement arqué. » Ainsi parle ces jours-là, presque en exilé, celui qui ressonge à son doux nid du Cayla, immortalisé par Eugénie !

J'ai voulu replacer sous les yeux du lecteur ces tableaux, tracés par Maurice de Guérin et par Sainte-Beuve [1] : ils seront le fond de la scène à laquelle nous allons assister.

Calme, mais un peu triste, le séjour de la Chesnaie a déteint sur le génie de Lamennais et sur les destinées de son Ecole.

Après le paysage, faisons connaissance plus intime avec le Maître.

Je vais vous introduire, et c'est Lacordaire qui nous annoncera.

## V

— L'homme que vous allez voir, dit Lacordaire, c'est un druide ressuscité en Armorique, et qui

1. *Causeries du lundi*, t. VI, p. 63.

chante la liberté, d'une voix un peu sauvage. Le ciel en soit béni! Ce mot est éloquent sur toutes les lyres, même quand il n'y reste qu'une corde, comme à Sparte [1] !

Mais, voici le Maître!

Les portraits, qui nous restent de lui, sont loin de faire revivre sa vraie physionomie, mobile, impressionnable, changeant avec les rapides impressions de son vaste et prompt génie.

Puis, il faut bien tout dire, il n'était pas beau. C'est l'un de ses plus dévoués admirateurs qui le décrit en ces termes :

« Le grand homme est petit, grêle, pâle, yeux gris, tête oblongue, gros nez et long, le front profondément sillonné de rides qui descendent entre les deux sourcils jusqu'à l'origine du nez ; tout habillé de gros drap gris, des pieds à la tête ; courant dans sa chambre à fatiguer mes jeunes jambes, et, quand nous sortons pour la promenade, marchant toujours en tête, coiffé d'un mauvais chapeau de paille, vieux et usé [2]... »

Et pourtant, il y a, dans la personne même de l'auteur de l'*Essai*, une séduction infinie.

J'en atteste le cardinal Wisemann, qui, de sou-

1. Lettre de l'abbé Lacordaire à M. Lorain, 25 mai 1830.
2. M. de Guérin, *Lettres*, p. 321.

venir et trente ans plus tard, traçait de lui ce portrait :

« Il est difficile de dire comment il obtint sur les autres une influence si grande. Il était d'un aspect et d'une mine peu propres à commander le respect, dépourvu de dignité dans le maintien, de supériorité dans le regard et n'ayant aucune grâce extérieure. Plusieurs fois, à différentes époques, j'ai eu avec lui des entretiens prolongés ; il était toujours le même. La tête penchée, tenant les mains jointes devant lui ou les frottant doucement l'une dans l'autre ; il savait, en répondant à ma question, se répandre en un flot de pensées coulant spontanément et sans rides. Il embrassait en une fois le sujet entier et le divisait en ses différents points, aussi symétriquement que l'eussent fait Fléchier ou Massillon. Tout cela se faisait d'un ton monotone, mais doux, et son raisonnement était si serré, et pourtant si poli et si élégant, que, si vous eussiez fermé les yeux, vous auriez pu croire que vous assistiez à la lecture d'un livre accompli [1]. »

Ses écrits nous ont peu préparé à faire sa connaissance intime et personnelle. Les livres sont pompeux et les polémiques sont acrimonieuses.

1. Wisemann, *loc. cit.*, p. 315.

L'homme, par contre, n'a nul éclat, et sa conversation n'a nul apprêt, nulle emphase, nulle pose.

Cet être frêle, chétif, souffrant, qui parle d'une voix si basse et si unie, s'empare aussitôt de nous par sa simplicité même.

Plus l'écrivain vous aura choqué par son amertume et par sa hauteur, plus l'homme vous surprend, vous pénètre, vous charme, par sa simplicité, sa douceur et son abandon [1].

C'est par là qu'il s'empare, sans le chercher, ou sans paraître le chercher, de ceux qui l'abordent.

Maurice de Guérin en a rendu un naïf témoignage.

« J'éprouvais, dit-il, en abordant M. Féli (c'est ainsi que nous l'appelons en famille), ce tremblement mystérieux dont on est toujours saisi à l'approche des choses divines et des grands hommes; mais bientôt ce tremblement se changea en abandon et confiance, et je trouvais que l'imagination nous donne une idée bien fausse des grandes âmes, nous les représentant comme inaccessibles et en quelque sorte redoutables pour le vulgaire; bien loin de là! la gloire, vue de près, est simple et douce comme un enfant, et nul n'est d'un plus

1. Foisset, *loc. cit.*, p. 147.

facile accès qu'un grand homme. M. Féli m'a, pour ainsi dire, forcé à oublier toute sa renommée, par sa douceur paternelle et la tendre familiarité de son entretien. Tout son génie s'épanche en bonté. Me voilà entre ses mains, corps et âme, espérant que ce grand artiste fera sortir la statue du bloc informe [1]... »

Voilà ce qu'est Lamennais, le vrai Lamennais, tel que ses intimes l'ont connu. Nous sommes loin, on le voit, du caractère âpre, acariâtre, que les détracteurs systématiques lui ont prêté, pour le besoin de leurs thèses.

— Je ne saurais exprimer, dit un contemporain, à quel point il était bon, caressant, tendre même [2]; et Montalembert, longtemps après sa séparation du Maître, ne pouvait s'empêcher de dire : « M. de Lamennais savait être le plus caressant et « le plus paternel des hommes [3]. »

L'histoire en est toujours la même ! Ce sont toujours ceux qui connaissent le moins qui parlent le plus volontiers de ce qu'ils ignorent ; et, tandis que les amis se contentent de hausser les épaules, quand ils entendent raconter les détractions ridicules auxquelles leur ami a été en butte, les ennemis

1. M. de Guérin, *Lettres*, p. 120.
2. Ch. Sainte-Foi, *Revue du monde catholique*, t. II, p. 438.
3. Montalembert, *Le P. Lacordaire* (*loc. cit.*, p. 408).

continuent de clabauder, et, comme ils crient plus fort, on finit par les en croire, et voilà une réputation faite !...

## VI

Tel est donc l'homme qui, avec Gerbet, va fonder cette grande chose, qu'on appelle une Ecole.

Au XVII[e] siècle, pour ruiner la pratique religieuse et pour détacher la France du centre catholique, les jansénistes avaient fait Port-Royal. Au XIX[e], pour ramener les âmes à la pratique sacramentelle, en les délivrant de l'indifférence en matière religieuse que Lamennais a flétrie, et en les attirant aux autels de l'Eucharistie que Gerbet a chantée, ces deux hommes veulent faire un Port-Royal nouveau, au frontispice duquel ils inscriront cette noble devise : réconciliation de la France avec le catholicisme romain !

Ah ! je l'ai déjà dit ailleurs [1], lorsque les derniers jansénistes se couchèrent dans leur tombe révol-

1. SILHOUETTES ET PORTRAITS JANSÉNISTES. *(Les Origines du Jansénisme. — Port-Royal).* Leçons professées en 1879-80 aux Facultés d'Aix et de Marseille.

tée, ils avaient jeté une parole de mépris sur le Pontife de Rome et en avaient appelé du pape au futur Concile. J'ai ajouté que ce Concile, en se réunissant, vit se dresser devant lui les spectres du jansénisme, réclamant une réponse à leur suprême appel, et que les Pères du Concile, réunis au Vatican, répondirent, en proclamant les droits du Siège de Pierre et en imposant, au nom du Saint-Esprit, silence aux sectaires.

Mais, ce que je ne pouvais pas dire encore à ce moment, c'est que la proclamation de ces vérités, tout opportune qu'elle fût, n'aurait pas été possible sans l'Ecole de Lamennais!

C'est elle qui a préparé les esprits, c'est elle qui a réduit au silence ces ennemis du dedans, dont j'ai déjà parlé, et dont je ne saurais assez indiquer la perfidie, car ce sont eux qui tenaient en échec la parole apostolique et qui s'efforçaient, par mille entraves, de réduire à une suprématie presque purement nominale la primauté du vicaire de Jésus-Christ.

Nous le démontrerons avec surabondance.

Revenons-en au dessein des hôtes de La Chesnaie.

Hélas, que pourront-ils, confinés ainsi au fond de la Bretagne? Sans doute, le maître a une plume assez puissante pour forcer toute raison à s'incliner

devant Dieu, et le disciple sait parler au cœur le langage qui charme et fait aimer.

Mais les masses!... les masses resteront en dehors, et ce sont les masses qu'il faut atteindre, parce qu'elles font l'opinion, la plus grande puissance dans l'ordre intellectuel.

Ces deux hommes se recueillirent devant Dieu, et, ouvrant l'Evangile, ils lurent cette parole du Maître souverain des intelligences et des cœurs : « Là où deux ou trois — il n'en demande pas davantage — là où deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux [1] ! »

Quelle puissance! L'expérience des siècles attestait l'irrésistible pouvoir sur les masses de ce grand levier, qu'on appelle l'Association.

Eh bien ! il faut s'associer, et s'associer au nom de Jésus-Christ.

Gerbet l'écrivait le 26 janvier 1825 à l'abbé de Salinis :

— M. de Lamennais, en réfléchissant sur le projet d'une association d'ecclésiastiques, dont il a souvent parlé avec vous, a pensé qu'on pourrait commencer par se réunir quatre ou cinq, dans le but d'étudier et d'écrire. Le caractère de cette société fixerait de suite l'attention publique. Une

1. Matth., XVIII, 20.

fois l'établissement formé, on pourrait prendre successivement quelques jeunes gens...

Il fallait des hommes! Dieu se chargea d'en susciter.

On eût dit vraiment que le fondateur avait fait entendre, sur tous les points de la France, ce coup de sifflet dont il est question dans les prophètes, et qui rassemble les multitudes [1].

Voyez plutôt.

La Lorraine envoie le savant abbé Rohrbarcher, prêtre au cœur d'or, de foi naïve, d'une érudition sans bornes, qui écrira l'*Histoire de l'Eglise,* vengeresse des mensonges de Sismondi et de Fleury.

La Franche-Comté, qui avait donné déjà Gerbet, fournit d'autres prêtres de grand mérite : l'abbé Blanc, le vulgarisateur par excellence des doctrines romaines; l'abbé Godin, humaniste distingué ; l'abbé Gaume, dont le nom se mêlera à toutes les controverses religieuses de ce temps, et ce modeste abbé Bornet, à qui Gerbet mourant confiera ses dernières pensées et le soin de sa parole posthume, le fidèle disciple qui achève, à Bordeaux, dans la paix de Dieu, le soir pur et calme de sa belle carrière.

1. Un sifflement, dit Isaïe, s'entendra des extrémités de la terre, et voilà qu'un peuple accourra aussitôt. (ISAÏE, V, 26.)

Le Dauphiné paie largement son tribut par une recrue qui vaut des multitudes, l'abbé Combalot, cette âme de feu, cet apôtre que tous ont entendu, et qui, pendant plus de quarante ans, de sa voix puissante, soulèvera les masses. Quand Lamennais l'eut vu, il eut un enthousiasme qui s'épancha dans une admirable lettre à Gerbet, que je voudrais citer en entier, si elle était moins longue : « Les temps se hâtent, dit-il, en empruntant le « langage figuré des livres des saints, *adesse festi-* « *nant tempora, nox venit,* il faut laisser la cour et « les abbés de cour. Les apôtres n'allaient pas « prendre conseil d'Hérode et de Pilate. Marchons « droit et ne voyons que Dieu seul [1]... »

La Bourgogne tenait en réserve la voix la plus éloquente et le cœur le plus apostolique de ce temps. On a nommé Lacordaire !

— Je ne l'avais vu que deux fois pendant quelques instants, dira-t-il sur son lit de mort, mais enfin c'était le seul grand homme de l'Eglise de France. M. de Lamennais, prévenu par une lettre qui lui annonçait ma visite et mon adhésion, me reçut cordialement. Il avait près de lui M. l'abbé Gerbet, son disciple le plus intime, et une douzaine de jeunes gens, qu'il avait réunis à l'ombre

1. Lettre à l'abbé Gerbet, 26 novembre 1825.

de sa gloire, comme une semence précieuse pour l'avenir de ses idées et de ses projets [1].

Le Midi était représenté par les abbés de Salinis et de Scorbiac, qui, sans avoir fait acte d'adhésion absolue, pouvaient être considérés comme de la famille.

L'Anjou, la Normandie, notre Provence en la personne de l'abbé Caire, avaient aussi répondu à l'appel [2].

1. LACORDAIRE, *Notice sur le rétablissement en France de l'ordre des Frères Prêcheurs*, p. 51.

2. M. de Pontmartin, dans une admirable étude sur l'*Ecole Menaisienne*, que je louerais davantage si j'y étais moins loué, dit, à cet endroit, à propos de la première édition de cet ouvrage : « C'est ici que se place l'adorable épisode de La Chesnaye, de cette ruche chrétienne qui sut rendre si doux le miel de ses abeilles. Un demi-siècle n'a pas effacé le souvenir de cette hospitalité où le maître donnait aux disciples l'exemple du travail, où les disciples, groupés autour du maître, rivalisaient d'enthousiasme, d'illusions généreuses, de ferveur studieuse et de talent ; où leur ambition n'était pas de gouverner le monde, mais de le convertir. Quel tableau et quel cadre ! quelle grandeur dans ces horizons ! quelle élévation dans ces âmes ! S'il vaut mieux, comme je le crois, être amoureux d'une erreur qu'indifférent à une vérité, que ne devait-on pas attendre de ce cénacle, mille fois plus pur, plus convaincu, plus désintéressé, plus tendrement uni que le cénacle romantique? Ces noms, même en ne donnant pas tout ce qu'ils promettaient, restent comme l'honneur de notre siècle, la revanche antidatée de nos punitions et de nos douleurs.... Quelle harmonie entre ces paysages bretons, ce ciel mélancolique, ces jardins dépouillés par l'automne, ces bois où la rouille d'octobre attend, pour tomber, le *renouveau* d'avril, ces nuages où passent, avec un sifflement d'ailes, des bandes d'oiseaux sauvages, ces étangs, surmontés d'une brume où les hôtes de La Chesnaie peuvent voir tout ce qu'ils veulent, — et les beaux songes juvéniles où s'unissent la religion, la liberté et la poésie ! Comme on se plaît à contempler, à deviner ces nobles intelligences, étrangères aux vulgaires intérêts, aux mesquins égoïsmes de ce monde ! Et comme on les aurait étonnés, ces chevaliers du cygne, si on

Naturellement, la Bretagne devait occuper, dans cette phalange sacrée qui se formait sur son sol de granit, une place d'honneur, elle n'y manqua point; et, ces temps derniers, on célébrait à Rennes le cinquantième anniversaire d'un prêtre vénérable, qui proclame encore volontiers qu'il doit à la Chesnaie tout ce qu'il est devenu [1].

## VII

Mais la Providence semblait aller même au delà des espérances que les fondateurs avaient pu concevoir.

Depuis quelques années, il existait, dans le diocèse de Rennes, une congrégation de prêtres (connue sous le nom de *Saint-Méen*, parce qu'elle avait son siège principal dans l'établissement de cette petite ville), qui dirigeait les missions et le séminaire. Cette communauté avait été fondée par

leur avait prédit qu'ils allaient être remplacés par une génération sans idéal, sans ressort, déshéritée volontaire de leurs enthousiasmes, de leurs amours, de leurs espérances, n'ayant plus d'autre paradis que la hausse et d'autre purgatoire que la baisse! » (*Gazette de France*, 19 février 1882.)

1. M. l'abbé Houet, aujourd'hui chanoine titulaire de la Métropole de Rennes.

Mgr de Lesquen et par l'abbé Jean-Marie de Lamennais.

Or, en 1828, tous les prêtres profès de cette congrégation, réunis pour la retraite, exprimèrent, à l'unanimité, le vœu que leur œuvre déjà florissante vînt se fondre dans celle que l'abbé de Lamennais voulait établir, et, d'une voix également unanime, ils l'élurent supérieur-général.

L'œuvre, qui naissait ainsi du sein toujours fécond de l'Eglise et qui semblait devoir s'épanouir sans obstacle, sous les rayons de ce soleil qui a mûri tant de puissantes associations, avait un but réellement déterminé.

Rendre à Jésus-Christ dans la personne de son Vicaire, l'empire que des mains sacrilèges n'avaient que trop réussi à lui ravir;

Renouer le lien qui rattache à l'ordre surnaturel tout l'ordre naturel de ce monde;

Rendre à saint Pierre l'une des clefs déposées en ses mains pour le bonheur de l'humanité.

Cette pensée fondamentale se traduisit dans le titre même donné à la nouvelle association. On l'appela *Congrégation de Saint-Pierre* [1].

1. DE LADOUE, *Vie de Mgr Gerbet*, t. 1, p. 29.

## VIII

Mais comment réaliser cette haute pensée ?

Ici, suivons les intuitions du génie.

C'est par la science que l'on a voulu opérer le divorce entre la société du ciel et les sociétés de la terre, c'est principalement par la science qu'il faut travailler à rétablir l'ordre providentiel.

— L'Eglise, disait le Maître aux disciples enthousiasmés, l'Eglise a une magnifique carrière à remplir : c'est à elle qu'il appartient de féconder le chaos et de séparer une seconde fois la lumière des ténèbres [1].

C'est naturellement au clergé que revient cette mission.

Le clergé est-il à la hauteur de cette œuvre?

— A entendre les hommes du monde, non ; on nous reproche, disait Lamennais, on nous reproche amèrement, à nous, venus après la tempête, de manquer d'instruction, et l'impiété triomphe de

1. Lamennais, *Des progrès de la Révolution*, chap. ix.

ce qu'elle appelle notre ignorance. Il y a dans ce reproche une grande exagération et quelque fonds de vérité. Méprisons l'une et profitons de l'autre pour devenir le plus tôt possible ce qu'il est nécessaire que nous soyons.

L'un des premiers buts de la nouvelle congrégation doit être d'élever le clergé à la hauteur de cet apostolat de la science.

De là à l'établissement d'une maison de hautes études, il n'y eut qu'un pas. Il fut bientôt franchi, et l'on ouvrit à Malestroit, près de Ploërmel, cette maison qui devait être, comme on l'a dit, « le Cambridge ou l'Oxford de la France, réparant les désastres du schisme[1] ! »

Un essaim d'intelligences d'élite y accourut, et ces jeunes gens, parmi lesquels Léon et Eugène Boré, ne formèrent bientôt qu'une famille, sous l'influence d'un principe admirable, qui tranchait dès lors sur les vieilles routines des maisons d'éducation, car, dit un contemporain, « c'était un principe à Malestroit de laisser à chaque individualité le plus de jeu possible, afin que chacun pût se développer librement, et la règle ne déterminait que les choses indispensables[2]. »

1. DE LÉSÉLEUC, *Oraison funèbre de J.-M. de Lamennais*, p. 31.

2. MAUPOINT, *Vie de Mgr de Hercé*, p. 60.

A la vue de cette assemblée d'hommes d'élite, réunis pour la culture exceptionnelle des sciences sacrées, afin de veiller plus sûrement ensuite à l'arche sainte de l'unité catholique, la France s'émut et devint attentive.

Cette école ne devait être et ne fut que l'école de l'Eglise. Quelle force, même satanique, pourra rompre ce triple lien de la foi, de la science et de l'humilité !

Hélas ! je touche déjà à une lamentable histoire. Dès que l'arbre a verdi, l'insecte venimeux le salit de sa bave et commence à ronger les feuilles naissantes.

Nous le verrons à l'œuvre dès le prochain chapitre.

En ce moment, je ne peux que m'attrister, en voyant le fondateur, le chef de l'Ecole, s'émouvoir outre mesure des attaques de l'envie et des difficultés que l'homme ennemi suscitera toujours à toute œuvre, si elle est de Dieu, et à tout homme, s'il est le serviteur de Dieu.

— Il y a bien de l'amertume dans son âme, écrivait un des jeunes disciples du Chef, car il est bien amer, pour son génie, de voir sa pensée si mal comprise, de voir cette pensée si pure, si grande, si puissante pour le bien, poursuivie, harcelée comme une pensée anti-sociale ; de la voir

si pieuse, si catholique, et chargée d'anathèmes comme pensée impie [1]...

Cet homme, ce prêtre, qui avait demandé à Dieu la croix pour tout partage, succombait sous sa croix! Il la trouvait trop lourde. Alors Gerbet, le doux abbé Gerbet, s'approchait de lui, et devenait son Cyrénéen.

C'est un autre de ses disciples, celui qui a signé de si charmants ouvrages sous le pseudonyme de Charles Sainte-Foi, qui nous le raconte :

« D'ordinaire gai, aimable et charmant, il devenait tout à coup triste, taciturne... Et alors, tout notre petit Olympe était dans la gêne et dans l'émoi, comme lorsqu'un nuage fronçait les sourcils du grand Jupiter. Dans ces circonstances, c'était l'abbé Gerbet qui faisait les frais de la conversation, et qui, avec une grâce charmante, cherchait à voiler à tous les yeux les tristesses de son maître, et à interposer entre son chagrin et notre curiosité inquiète les saillies douces et aimables de son esprit toujours si placide et si serein [2]. »

Le cœur de Lamennais devenait de plus en plus sensible aux mauvais procédés. L'injustice, les

1. M. de Guérin, *Lettres*, p. 168.
2. Charles Sainte-Foi, *loc. cit.*, p. 438.

basses intrigues, les dénigrements systématiques, le dégoûtaient.

« Oh! disait-il à Gerbet, voyez-vous, mon ami, il me tarde de renoncer à tout. Tout ce qui ressemblera le plus à la mort me semblera le plus doux, » et il redisait le mot de saint Paul : « Nous n'avons point ici-bas notre patrie définitive, nous cherchons la patrie future, *futuram inquirimus.* » Puis, avec un accent qui déchire l'âme, il ajoutait tristement : « *Futuram, ô quando?* La patrie à venir, oh! quand viendra-t-elle [1]? »

La mort lui apparaissait alors comme une délivrance, et il l'appelait avec des soupirs, où la foi du chrétien se mêlait à la tristesse de l'âme désenchantée.

Un soir [2] — c'était le soir de la fête des Défunts

1. Lettre de l'abbé Gerbet à M. de Senfft, 8 septembre 1829.

2. C'était en 1829, le soir de la fête de tous les saints. Nous étions réunis dans le salon de cette antique maison de granit, remplie de tant de souvenirs. M. Lorin, aïeul maternel de M. de Lamennais, peint dans son costume de juge, fixait sur nous son regard grave et bienveillant. Mme Lorin, vêtue d'une robe de damas jaune, parsemée de petites fleurs et d'un mantelet de velours garni de fourrures, les mains dans son manchon, nous regardait doucement. Mais le temps avait passé sur ces chères images et y avait laissé une teinte de tristesse. Mon grand-père et ma grand'mère Lamennais, plusieurs de leurs enfants et de leurs petits-enfants, mon grand-oncle des Saudrais et sa sainte femme avaient habité cette demeure et y avaient goûté un peu de repos et de bonheur. Autrefois, à pareil jour, eux aussi ils avaient pensé à leurs morts et espéré pour eux les joies du ciel. Le vent d'automne emportait dans ses tourbillons les feuilles jaunies des vieux chênes qui ont vu passer tant de générations et faisait vibrer les lances harmonieuses des

— le ciel, plus triste que de coutume, avait rompu ses nuages, et la pluie, tombant à flots, mugissait comme une mer déchaînée, Des bruits d'orage remplissaient les bois de la Chesnaie. Lamennais descendit au lieu, où les siens étaient réunis. Il tenait à la main une feuille encore tout humide de son écriture. Il s'assit. Les disciples se serrèrent autour de lui, et, d'une voix rythmée, parmi les fracas de la tempête du dehors, il lut :

« Ils ont aussi passé sur cette terre, ils ont des-
« cendu le fleuve du temps ; on entendit leur voix
« sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien.
« Où sont-ils? Qui nous le dira? Heureux les morts
« qui meurent dans le Seigneur.

« Pendant qu'ils passaient, mille ombres vai-
« nes se présentèrent à leurs regards : le monde
« que le Christ a maudit leur montra ses gran-
« deurs, ses richesses, ses voluptés ; ils le virent
« et soudain ils ne virent plus que l'éternité. Où
« sont-ils? Qui nous le dira? Heureux les morts
« qui meurent dans le Seigneur.

« Semblable à un rayon d'En-Haut, une croix,

branches de sapins qui, dans l'ombre, se dressaient comme de noirs fantômes. Que de voix aimées, se mêlant aux bruits de la nuit, nous criaient de la tombe : Souvenez-vous ! M. de Lamennais descendit au salon, et nous lut son hymne des morts. (Blaize, *Essai biographique*, p. 179.)

« dans le lointain, apparaissait pour guider leur « course : mais tous ne la regardaient pas. Où « sont-ils? Qui nous le dira? Heureux les morts « qui meurent dans le Seigneur.

« Il y en avait qui disaient : Qu'est-ce que ces « flots qui nous emportent? Y a-t-il quelque « chose après ce voyage rapide? Nous ne le sa- « vons pas, nul ne le sait; et, comme ils disaient « cela, les rives s'évanouissaient. Où sont-ils? Qui « nous le dira? Heureux les morts qui meurent « dans le Seigneur.

« Il y en avait aussi, qui semblaient, dans un « recueillement profond, écouter une parole se- « crète, et puis, l'œil fixé sur le couchant, tout « à coup ils chantaient une aurore invisible et un « jour qui ne finit jamais. Où sont-ils? Qui nous « le dira? Heureux les morts qui meurent dans le « Seigneur.

« Entraînés pêle-mêle, jeunes et vieux, tous « disparaissaient, tels que le vaisseau que chasse « la tempête. On compterait plus tôt les sables « de la mer que le nombre de ceux qui se hâ- « taient de passer. Où sont-ils? Qui nous le dira? « Heureux les morts qui meurent dans le Sei- « gneur.

« Ceux qui les virent ont raconté qu'une « grande tristesse était dans leur cœur : l'an-

« goisse soulevait leur poitrine, et, comme fati-
« gués du travail de vivre, levant les yeux au
« ciel, ils pleuraient. Où sont-ils? Qui nous le
« dira? Heureux les morts qui meurent dans le
« Seigneur.

« Des lieux inconnus où le fleuve se perd, deux
« voix s'élèvent incessamment :

« L'une dit : Du fond de l'abîme, j'ai crié vers
« vous, Seigneur : Seigneur, écoutez mes gé-
« missements, prêtez l'oreille à ma prière. Si vous
« scrutez nos iniquités, qui soutiendra votre re-
« gard? Mais près de vous est la miséricorde et
« une rédemption immense.

« Et l'autre : Nous vous louons, ô Dieu! nous
« vous bénissons : saint, saint, saint est le Sei-
« gneur Dieu des armées! La terre et les cieux
« sont remplis de votre gloire.

« Et nous aussi, nous irons, là, d'où partent
« ces plaintes ou ces chants de triomphe. Où se-
« rons-nous? Qui nous le dira? Heureux les morts
« qui meurent dans le Seigneur [1]. »

Ainsi ce grand homme consolait sa douleur, et, par la pensée des choses futures, cherchait à se résigner aux choses présentes.

1. Lamennais, *Le Chant des morts*.

## VII

### LES ŒUVRES ASCÉTIQUES DE LAMENNAIS

SOMMAIRE. — Sur le soir de la vie. — Approbation du Maître du Sacré-Palais. — Les pamphlets. — Opposition des Jésuites. — La critique du P. de Rozaven jugée par Mgr de Ladoue. — Oh ! que je serai bien là ! — Lamennais fut un prêtre pieux. — Ce qui manquait à sa piété. — Dispense du Bréviaire. — Récits de Charles Sainte-Foi. — Il y a du damné chez ce prêtre ! — Réponse de l'abbé de Salinis. — Récit de la Harpe. — Le mot de Fontenelle. — L'*Imitation de Jésus-Christ*. — Comment il faut la lire. — Les *Réflexions* de Lamennais. — C'est mon meilleur ouvrage. — Témoignage de M. de Sacy. — Le pain des derniers jours. — Le *Guide du premier âge*. — Répulsion de Lamennais pour la direction des femmes. — La *bibliothèque des dames chrétiennes*. — La *Journée du chrétien*. — Autres œuvres ascétiques. — L'Hymne à la Pologne.

C'est un des plus ardents admirateurs de Lamennais, son propre neveu, l'ami des derniers jours, qui a dit de lui :

« Sa vie a été un long combat, une lutte à outrance. Absolu dans ses idées, il raisonnait avec une logique aussi savamment membrée qu'une charpente de fer, a dit M. de Lamartine. Or, la logique, au service d'un esprit ardent, le conduit

quelquefois au-delà de la vérité. Dans l'étude de la société, il faut se garder de se laisser entraîner à la contemplation des idées pures, si l'on veut éviter de graves mécomptes [1]. »

Ces mécomptes avaient profondément altéré le cœur ardent de Lamennais. Il le répétait, un soir, sur la fin de sa vie, alors que, comme le lion qui se sent mourir, il s'était retiré dans un isolement à peu près complet. En songeant à tant d'amères déceptions, le vieillard sortit de la réserve, dont, sur ses vieux jours, il ne se départait presque jamais, — il était si las des hommes !

— Mon ami, répétait-il à son neveu, si j'avais à prendre un emblème de ma vie, ce ne serait pas le roseau qui plie au vent, mais le chêne brisé par l'orage. Je romps et ne plie pas [2].

Il disait vrai.

## I

Sans doute, Lamennais avait erré. Il s'était trompé, en posant comme principe de la certitude,

1. Blaize, *Essai biographique par M. F. de Lamennais*, p. 16.

2. Cette parole fut dite pour la première fois vers 1830 *(Note de M. l'abbé Houet)*.

un fondement erroné. Je n'ai point dissimulé la fâcheuse caducité du principe qu'il avait cherché à introduire dans la démonstration de la vérité catholique.

Je n'ignore pas non plus que les conséquences d'un principe faux mènent très loin dans les voies de l'erreur, surtout avec un logicien impitoyable, comme l'était Lamennais.

Mais, dans l'Eglise de Dieu, il y a un tribunal auquel tous peuvent faire appel. Lamennais lui-même suppliait qu'on examinât ses doctrines à Rome et qu'on mît fin, par un acte souverain, aux clabauderies dont il souffrait.

Rome répondit, par l'organe du Maître du Sacré-Palais, en permettant, avec une approbation très élogieuse, de publier une traduction en italien de la *Défense de l'Essai sur l'Indifférence* [1].

Il n'est pas difficile de comprendre le but de cette mesure.

Elle réservait la question de fond, et elle donnait satisfaction aux légitimes exigences du nouvel apologiste.

Cela ne faisait pas l'affaire des adversaires et des ennemis jurés de l'homme et de son Ecole.

Ils se livrèrent à une véritable débauche d'esprit

1 Approbation du Maître du Sacré-Palais, 1822.

grossier, sottisier, dont les pointes perçaient, comme un dard venimeux, cette âme trop sensible.

Si j'écrivais un mémoire, je ferais passer sous les yeux du lecteur quelques échantillons des pamphlets publiés contre Lamennais.

Il y en a plus de 350 [1].

On lui refuse tout, on lui dénie tout, même le talent.

— Tout ce qu'il y a de vrai dans l'*Essai*, dit un de ces critiques, a été mille fois dit avant M. de Lamennais et mieux que lui, même par ses contemporains.

Pour un autre, ce n'est qu'un plagiaire et un ignorant!

Pour celui-ci, ce n'est qu'un hypocrite et un mouchard!... etc.

Eh! ne croyez pas qu'il s'agisse d'hommes vulgaires, de pamphlétaires de bas étage, qui aboient, comme des roquets, contre un ennemi trop grand pour eux.

1. Une de ces critiques de l'*Essai* se termine ainsi : « A la seule vue du plan de l'*Essai de l'indifférence*, il faut dire que l'écrivain n'entendait RIEN à son sujet : il n'a pas même fait un *Essai*. Il voulait élever un monument, et il n'a pas su poser la première pierre! Il a fait comme je ne sais quel philosophe indien, qui supposait le monde sur une tortue, et la tortue sur le vide... »
Autant dire que cet écrivain, si acclamé, n'est au fond qu'un sot et un imbécile.

Non, ce sont des noms parfois considérables, qui signent ces œuvres de la passion et de l'envie.

« Jetant de parti-pris et sans aucun ménagement l'anathème et l'outrage à l'écrivain », ils semblaient, comme on l'a dit, prendre plaisir à envenimer de plus en plus la blessure qu'ils avaient faite.

Ils entraînèrent plus d'un grand personnage et plus d'un prélat français dans cette voie, et n'oublièrent rien jusqu'à ce qu'ils eussent décidé une Compagnie célèbre à se déclarer pour eux.

Lamennais avait écrit de cette Compagnie :

« L'ordre tout entier des Jésuites ne fut qu'un « grand dévouement à l'Humanité et à la Religion. « Qui pourrait compter tous leurs bienfaits? Qui « les a remplacés dans nos chaires? Qui les rem- « placera dans nos collèges? [1] » et douze pages sur ce ton.

Tout à coup, il apprend la détermination prise par un des théologiens les plus distingués de Rome, le P. de Rozaven, assistant, pour la France, du général de la Compagnie, de faire une réfutation de son système philosophique.

C'est Mgr de Ladoue, mort récemment évêque de Nevers, qui l'a dit : « Le ton général de la dis-

1. *Des progrès de la Révolution*, etc., p. 70.

cussion (du Père de Rozaven) affecte, à l'insu probablement du vénérable auteur, un ton de supériorité, qui va quelquefois, dans l'expression, jusqu'à la suffisance et au mépris. Presque à chaque instant, il dit ou sous-entend que son adversaire n'a pas compris les théologiens, qu'il n'a pas lu, qu'il n'a pas étudié... [1]. »

Ce coup fut plus sensible à Lamennais que tous les autres. Sa correspondance en fait foi, dans les termes amers, où l'on sent l'âme blessée jusqu'à ses plus intimes profondeurs.

Maurice le raconte à sa sœur :

« Eugène Boré m'est arrivé, tout ému, la larme à l'œil. — Qu'avez-vous? — M. Féli m'a effrayé. — Comment? — Il était assis derrière la chapelle, sous les deux pins d'Ecosse; il a pris son bâton, a dessiné une tombe sur le gazon et m'a dit : « C'est là que je veux reposer; mais point de pierre tumulaire, un simple banc de gazon. Oh! que je serai bien là! » J'ai cru qu'il se sentait malade, qu'il prévoyait sa fin prochaine. Au reste, ce n'est pas la première fois qu'il est agité de pressentiments; il nous dit, en partant pour Rome : Je ne compte pas vous revoir, faites le bien que je n'ai pu faire. » Il est impatient de

1. DE LADOUE, *Vie de Mgr Gerbet*, t. I, p. 136.

mourir. Ce monde est si misérable pour toute âme chrétienne, et surtout pour une âme chrétienne comme celle-là [1]! »

## II

Lamennais avait effectivement une âme chrétienne.

Etudions-le un moment à ce point de vue, si négligé par ses adversaires, et même par ses admirateurs, nul, que je sache, parmi les disciples qui prirent la défense du Maître honni, bafoué, moqué et insulté, n'ayant songé à tirer de l'ombre ce côté du caractère de l'homme qu'ils défendaient.

Si, au lieu d'un chapitre forcément concis, et où il faut se contenter d'effleurer le sujet, sans citer les pièces justificatives, je pouvais ici traiter plus en détail de cet important point de vue, sa correspondance me fournirait une ample moisson de matériaux pour élever à sa mémoire un monument sur lequel, avec l'abbé Carron, avec Gerbet, avec Maurice de Guérin, il y aurait lieu d'é-

1. M. de Guérin, *Lettres*, p. 238.

crire : Lamennais fut une âme religieuse, c'était un prêtre pieux !...

Ah ! je sais bien ce qui manqua à cette piété, pour être la piété qui garde la vertu sacerdotale, et les adversaires ne m'apprendront rien, quand ils insisteront sur une objection, dont je tiens à déblayer mon terrain, en l'exposant dans sa crudité brutale.

C'est à M. de Pontmartin que j'en emprunterai l'expression, d'autant que, comme on va le voir, il ne l'a pas ménagée :

« Il s'était fait dispenser par le Pape Léon XII, de réciter le Bréviaire, sous prétexte qu'il employait mieux son temps à écrire d'éloquents ouvrages pour la défense du Christianisme. Au premier abord, cette pieuse servitude du Bréviaire paraît indigne d'une haute intelligence. En l'imposant, comme compagne au sacerdoce, l'Eglise a fait preuve, comme en toutes choses, d'une profonde connaissance du cœur humain et de la vie intérieure. Elle maintient l'âme d'un prêtre dans un contact journalier avec les livres saints, tout en le protégeant contre ses propres pensées par ce paisible recueillement et cette douce quiétude qu'assure le retour régulier des mêmes exercices. En outre, Lamennais disait rarement la messe et profitait, à la Chesnaie, des libertés de la campa-

mourir. Ce monde est si misérable pour toute âme chrétienne, et surtout pour une âme chrétienne comme celle-là [1] ! »

II

Lamennais avait effectivement une âme chrétienne.

Etudions-le un moment à ce point de vue, si négligé par ses adversaires, et même par ses admirateurs, nul, que je sache, parmi les disciples qui prirent la défense du Maître honni, bafoué, moqué et insulté, n'ayant songé à tirer de l'ombre ce côté du caractère de l'homme qu'ils défendaient.

Si, au lieu d'un chapitre forcément concis, et où il faut se contenter d'effleurer le sujet, sans citer les pièces justificatives, je pouvais ici traiter plus en détail de cet important point de vue, sa correspondance me fournirait une ample moisson de matériaux pour élever à sa mémoire un monument sur lequel, avec l'abbé Carron, avec Gerbet, avec Maurice de Guérin, il y aurait lieu d'é-

1. M. de Guérin, *Lettres*, p. 238.

crire : Lamennais fut une âme religieuse, c'était un prêtre pieux !...

Ah ! je sais bien ce qui manqua à cette piété, pour être la piété qui garde la vertu sacerdotale, et les adversaires ne m'apprendront rien, quand ils insisteront sur une objection, dont je tiens à déblayer mon terrain, en l'exposant dans sa crudité brutale.

C'est à M. de Pontmartin que j'en emprunterai l'expression, d'autant que, comme on va le voir, il ne l'a pas ménagée :

« Il s'était fait dispenser par le Pape Léon XII, de réciter le Bréviaire, sous prétexte qu'il employait mieux son temps à écrire d'éloquents ouvrages pour la défense du Christianisme. Au premier abord, cette pieuse servitude du Bréviaire paraît indigne d'une haute intelligence. En l'imposant, comme compagne au sacerdoce, l'Eglise a fait preuve, comme en toutes choses, d'une profonde connaissance du cœur humain et de la vie intérieure. Elle maintient l'âme d'un prêtre dans un contact journalier avec les livres saints, tout en le protégeant contre ses propres pensées par ce paisible recueillement et cette douce quiétude qu'assure le retour régulier des mêmes exercices. En outre, Lamennais disait rarement la messe et profitait, à la Chesnaie, des libertés de la campa-

gne pour remplacer la soutane et le tricorne par une redingote grise et un chapeau de paille. On le voit, ce soldat de l'Evangile s'adjugeait sans façon les privilèges d'un chef de compagnies franches. Il se plaçait au-dessus ou à côté des devoirs imposés ou conseillés par la religion qui avait béni sa cuirasse et son épée. Lorsqu'il lui plut de déserter, il n'eut, ni à quitter sa guérite, ni à oublier sa consigne, ni à jeter son uniforme. »

Je ne dissimule pas l'objection.

J'y insiste même.

Les ecclésiastiques, qui me font l'honneur de lire ces pages, peuvent s'en souvenir. Il y a quelques années, l'un des plus éloquents prédicateurs du clergé, mort ces temps derniers à Toulouse, le Père Caussette, disait, dans l'un de ses plus beaux discours de retraite pastorale, en parlant de la chute de l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* :

« Un jour, je causais avec un prêtre grave et bien informé de cette ruine effrayante; il me disait : Devinez-en la cause? — Je lui répondis : Le prétexte du second Tertullien, comme du premier, serait-il les traitements qu'il a reçus des clercs de Rome? — Je ne le crois pas. — Serait-ce la corruption du cœur? — Je ne le crois pas. — Serait-ce, enfin, ce que tout le monde a pensé, entêtement d'orgueil? — Oui et non : l'entêtement de l'orgueil

ne fut que l'effet ; la cause, la voici : le brillant controversiste ne récitait pas son Bréviaire. Les disciples de la Chesnaie, s'en étant aperçus, lui en firent l'observation ; il répondit que, vu l'importance de ses travaux, Léon XII lui avait donné dispense. Cette dispense était-elle un mensonge? Je ne sais pas [1] ; mais, ce que je sais bien, c'est qu'un prêtre, assez cuirassé contre le remords pour supprimer son Bréviaire sans étouffer dans ce silence douloureux, un prêtre, assez confiant en lui-même pour croire qu'il peut se passer d'un tel appui sans défaillir, celui-là porte dans son âme le germe de tous les scandales et de toutes les apostasies [2]. »

En effet, il y a tout dans le Bréviaire, tout pour l'âme et pour le cœur, et si, durant ses heures tristes, un prêtre n'a pas senti le bonheur de faire bercer sa douleur par la douce mélodie des Psau-

1. Cette dispense n'est pas un mensonge et je m'étonne qu'une pareille idée ait pu venir au P.Caussette. Sa logique n'est pas moins étonnante : La dispense est possible; mais il faut être cuirassé contre le remords pour en user... Eh bien! ce ne fut pas le cas de l'abbé de Lamennais. La dispense fut demandée à son insu; mais les motifs allégués (la faiblesse de sa vue) ne lui paraissant pas suffisamment vrais, il déclara qu'il n'userait pas de cette dispense. C'est, du reste, improprement que l'on regarde comme exempt du bréviaire celui qui jouit d'un tel indult. L'indult est adressé au confesseur qui, sous sa responsabilité, dispense le pénitent dans les cas où il le juge nécessaire. C'est en cette forme que M. de Lamennais fut dispensé. *(Note de M. l'abbé Houet.)*

2. CAUSSETTE, *Le Manrèze du prêtre,* t. II, p. 160.

mes, c'est une preuve qu'il connaît peu les dons de Dieu.

Que Lamennais ait eu tort, mille fois tort, de renoncer à ces exercices pieux qui, sans être la piété elle-même, en sont l'aide, le soutien et l'indispensable condiment, je le confesse.

Mais, outre que le fait est nié par ses plus intimes, que, pour cela, il faille conclure que jamais ce prêtre n'a été sincère dans son dévouement à Dieu et à l'Eglise ; que jamais il n'ait pratiqué avec conviction les vertus de son état : voilà ce que je ne peux pas laisser dire sans protester, et pourtant cela a été dit, et dans des termes autrement durs que ceux que je viens d'employer.

Charles Sainte-Foi raconte, de la piété de son maître, une foule de traits charmants, qui l'autorisent à conclure à l'encontre des détracteurs systématiques :

« Il était pieux, il aimait Dieu, il le priait avec ferveur, le servait avec fidélité. Il suffisait pour s'en convaincre d'assister à sa messe et d'être témoin du recueillement avec lequel il la disait [1]. »

Cette piété, douce, simple, se manifestait à-propos des moindres détails.

« Les chants de l'Eglise et les vieux cantiques

1. Charles Sainte-Foi, *loc. cit.*, p. 446.

le touchaient quelquefois jusqu'aux larmes. Jamais je n'oublierai les extases de cet homme, lorsqu'il faisait chanter à l'abbé Gerbet une mélodie que Choron avait découverte et qu'il avait adaptée à l'hymne de la Toussaint. Mais, il fallait qu'elle fût chantée par l'abbé Gerbet, car lui seul savait donner à sa voix ces inflexions qui sont comme les notes intérieures et immatérielles d'un chant, et qui sont aux notes visibles ce que l'esprit est au corps. Vous auriez vu alors sa figure longue et sévère s'épanouir et comme se dissoudre dans un sourire triste et doux, et le feu de son regard se voiler sous un nuage humide.

« Cet air, ajoute Sainte-Foi, je ne l'oublierai plus jamais ; il est pour moi un son mélodieux et une image délicieuse. Il flatte et mon oreille et mes yeux, car jamais je ne le chante, sans voir devant moi les visages émus et recueillis de tous ces hommes avec qui j'ai vécu, et que la main du temps a dispersés loin de moi. »

Quand il revint de son premier voyage à Rome, où le Pape l'avait si tendrement pressé sur son cœur, et lui avait montré quel ornement son souvenir et son image faisaient à son cabinet de travail, pendant que toute la presse catholique retentissait des témoignages d'estime et d'affection

que le vicaire de Jésus-Christ s'était complu à prodiguer au futur cardinal, un duc et pair, de ses ennemis déclarés, faisait circuler, à Paris et en province, copie d'une lettre qu'il assurait avoir reçue de Rome, et où l'on attribuait à Léon XII des sentiments bien différents :

— Il y a, aurait dit le Pape, il y a du damné, de l'apostat chez ce prêtre, et il faut s'épouvanter en le regardant, sans trahir aucun de nos pressentiments [1].

L'abbé de Salinis répondit, en recommandant la lecture d'un ouvrage, « œuvre à part, disait-il, qui honore l'âme autant que le génie de l'illustre écrivain. On éprouve, en la lisant, une onction touchante, qui ne peut venir que du cœur ; la piété, l'amour divin y parlent une langue qui n'a pu être apprise que dans la méditation, et aux pieds de Jésus-Christ [2]. »

Quelle est donc cette œuvre?

1. Crétineau-Joly, *L'Eglise romaine en face de la Révolution*, t. II, p. 338.

2. Art. du *Mémorial catholique*, an. 1826.

## III

Je demande au lecteur la permission d'y insister un peu, elle me semble capitale dans la vie littéraire et dans la carrière apostolique du nouvel apologiste.

Un incrédule célèbre du siècle dernier nous servira d'introducteur.

C'est La Harpe.

« J'étais, dit La Harpe, dans ma prison, seul, dans une petite chambre, et profondément triste. Depuis quelques jours, j'avais lu les psaumes, l'Evangile et quelques bons livres. Leur effet avait été rapide, quoique gradué. Déjà j'étais rendu à la foi : je voyais une lumière nouvelle; mais elle m'épouvantait et me consternait, en me montrant un abîme, celui de quarante années d'égarement. Je voyais tout le mal et aucun remède : rien autour de moi qui m'offrît les secours de la religion. D'un autre côté, ma vie était devant mes yeux telle que je la voyais au flambeau de la vérité céleste : et, de l'autre, la mort, la mort que j'attendais tous les jours, telle

qu'on la recevait alors. Le prêtre ne paraissait plus sur l'échafaud pour consoler celui qui allait mourir; il n'y montait plus que pour mourir lui-même, Plein de ces désolantes idées, mon cœur était abattu, et s'adressait tout bas à Dieu, que je venais de retrouver, et qu'à peine connaissais-je encore. Je lui disais : Que dois-je faire? Que vais-je devenir? J'avais sur une table un livre, et l'on m'avait dit que, dans cet excellent livre, je trouverais souvent la réponse à mes pensées. Je l'ouvre au hasard, et je tombe, en l'ouvrant, sur ces paroles : *Me voici, mon fils, je viens à vous, parce que vous m'avez invoqué.* Je n'en lus pas davantage : l'impression subite que j'éprouvai est au-dessus de toute expression, et il ne m'est pas plus possible de la rendre que de l'oublier. Je tombai la face contre terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles entrecoupées. Je sentais mon cœur soulagé et dilaté, mais en même temps comme prêt à se fendre. Assailli d'une foule d'idées et de sentiments, je pleurai assez longtemps, sans qu'il me reste d'ailleurs d'autre souvenir de cette situation, si ce n'est que c'est, sans aucune comparaison, ce que mon cœur a jamais senti de plus violent et de plus délicieux; et que ces mots : *Me voici, mon fils!* ne cessaient de retentir dans mon âme,

et d'en ébranler puissamment toutes les facultés! »

Que de grâces cachées renferme un livre, dont un seul passage, aussi court que simple, a pu toucher de la sorte une âme longtemps endurcie par l'orgueil philosophique!

Quel est donc ce livre, si puissant et si fécond que non-seulement il renferme des pensées propres à toucher une âme, mais qu'il est encore tellement rempli d'admirables conseils pour toutes les circonstances de la vie, que, en quelque position qu'on se trouve, on ne le lit jamais sans fruit.

Encore une fois, quel est ce livre? Est-il sorti d'une main d'homme?

Oui, « c'est le plus beau qui soit sorti de la « main des hommes, puisque l'Evangile n'en vient « pas! »

C'est Fontenelle qui répond ainsi.

Ce beau livre fut écrit dans une solitude, et, tout d'un coup, comme le Nil, il épancha ses ondes fertilisantes sur tous les déserts du monde; mais, comme le Nil aussi, il cacha sa source et ne manifesta point son origine.

On a fait des recherches immenses pour découvrir le nom d'un pauvre solitaire du XIIIe siècle. Qu'est-il résulté de tant de travaux? Le solitaire est demeuré inconnu, et l'heureuse obscurité où

s'écoula sa vie a protégé son humilité contre notre vaine science.

Ainsi, les splendides cathédrales du même siècle jetaient, dans les airs, leurs ogives hardies, et s'élançaient, comme un hymne de pierre, vers l'Eternel, sans que l'ouvrier sublime consentît à signer de son nom les bases où son cœur l'avait assise.

Ce livre, que toutes les âmes, meurtries aux pierres du chemin, que toutes les vies, déchirées sur leur route, ont pris, lu, relu et baisé, vous l'avez déjà nommé, car, il n'y en a qu'un seul de qui on puisse parler ainsi, en réveillant tous les échos de l'humanité...

C'est l'*Imitation de Jésus-Christ.*

Les quatre livres qui la composent ne pouvaient manquer d'attirer Lamennais.

Nul peut-être, mieux et plus que ce grand souffrant, n'a recherché, goûté, senti et fait partager, comme lui, ce calme ravissant, cette paix inexprimable, qu'on éprouve, en les lisant avec une foi docile et un humble amour.

« Il semble, disait-il, que les bruits de la terre « s'éteignent autour de nous. Alors, au milieu « d'un grand silence, on n'entend plus qu'une « seule voix qui parle du Sauveur Jésus, et « nous attire à Lui comme par un charme irré-

« sistible. L'âme transportée aspire au moment
« où se consommera son union avec le céleste
« Epoux. Et l'esprit et l'Epoux disent : Venez!
« Et que celui qui écoute dise : Venez! Oui, je
« viens, je me hâte de venir. Ainsi soit-il. Ve-
« nez, Seigneur Jésus [1]! »

Mais, ce livre mystérieux exige — qu'on ne s'y trompe pas! — il exige, comme autrefois les profondeurs sacrées où la Divinité abritait ses oracles, il exige, comme le buisson ardent l'exigea de Moïse, qu'on secoue, avant de l'approcher, la poussière du chemin.

C'est Lamennais encore qui nous l'apprend. Ecoutons-le, et qu'on me pardonne d'insister sur ces choses de la vie mystique, sans lesquelles nous n'aurions point pénétré dans l'intime du grand homme. Ecoutons-le, et songeons, en l'écoutant, que celui qui parle était accusé, à ce moment-là même, de n'avoir rien de ce qui fait l'homme vertueux.

« L'*Imitation*, dit-il, demande un cœur pré-
« paré. On peut, jusqu'à un certain point, en
« sentir le charme, on peut l'admirer sans qu'il
« résulte de cette stérile admiration aucun chan-
« gement dans la volonté, ni dans la conduite,

1. Lamennais, *Imit. de J.-C.*, Préface.

« Rien n'est utile pour le salut que ce qui repose « sur l'humilité. Si vous n'êtes pas humble, ou « si, au moins, vous ne désirez pas le devenir, la « parole tombera sur votre âme comme la rosée « sur un sable aride. Ne croire que soi et n'ai- « mer que soi, est le caractère de l'orgueil. Or, « privé de foi et d'amour, de quel bien l'homme « est-il capable? A quoi lui peuvent servir les « instructions les plus solides, les plus pressan- « tes exhortations? Tout se perd dans le vide de « son âme, ou se brise contre sa dureté. Humi- « lions-nous, et la foi et l'amour nous seront « donnés; humilions-nous, et le salut sera le « prix de la victoire que nous remporterons sur « l'orgueil. Quand le Seigneur voulut montrer, « pour ainsi dire, aux yeux de ses disciples, la « voie du ciel, que fit-il? Jésus, appelant un petit « enfant, le plaça au milieu d'eux, et dit : En « vérité, je vous le dis, si vous ne vous conver- « tissez, et ne devenez comme de petits enfants, « vous n'entrerez point dans le royaume des « cieux. »

L'*Imitation de Jésus-Christ* attira Lamennais.

Il la lut, la relut, la médita, et, un jour, irrité par l'infidélité et l'insuffisance de tous ceux qui, depuis Sacy jusqu'à Gonnelieu, avaient eu la prétention de faire passer, dans notre langue, ce

style si pénétrant et si plein d'onction que l'original lui présentait, il prit son cœur à deux mains, et, de ce cœur pénétré par une longue étude du sublime chef-d'œuvre, il le traduisit en français.

Quelle merveilleuse traduction !

C'est d'une perfection achevée.

En veut-on une preuve? Lorsque Lamennais fut tombé, l'anathème, porté sur ses œuvres philosophiques et sociales, sembla devoir envelopper tout l'ensemble de ses écrits. Seule, sa traduction de ses livres de l'*Imitation* continua de s'imposer à l'admiration de tous.

Nul ne songea à tirer des mains des fidèles cette *Imitation de Lamennais*, dont on a pu dire :

« Ce livre, admiré par les plus beaux génies, « attendait encore pour le traduire. M. de La« mennais a fait disparaître la différence qui « existait entre l'original et les traductions anté« rieures. Il a joint à chaque chapitre des ré« flexions qui semblent des *post-scriptum* de l'au« teur [1]. »

Il me serait infiniment doux, non-seulement pour le besoin de ma thèse, mais pour le charme intrinsèque qu'elles renferment, de citer ici quelques-unes de ces Réflexions, qui semblent des

1. Salinis, *Mémorial Catholique*, t. IV, p. 279.

chapitres, oubliés par l'auteur et retrouvés par le traducteur.

Je ne m'en console que par l'assurance que ce livre, vulgarisé par centaines de mille exemplaires, se trouve entre toutes les mains.

Au soir de sa vie, le malheureux auteur de ces *Réflexions*, que je n'hésite pas à placer sur le même pied que les *Elévations* de Bossuet, sortait volontiers de cette réserve habituelle dont j'ai parlé, pour répondre, quand on lui demandait quel était son meilleur ouvrage?

— C'est mon *Imitation!*

C'est M. Sylvestre de Sacy qui l'a dit, avec l'autorité de son expérience en ces matières :

« Le temps a déjà terni le reste des *Œuvres de Lamennais,* malgré le talent de l'écrivain. Ce qui est écrit pour la circonstance passe avec la circonstance. Le temps emporte ce que le temps seul a fait naître. M. de Lamennais n'a peut-être imprimé son génie d'une manière durable que sur ces modestes réflexions qu'on lira toujours, parce que le cœur y parle au cœur. Le talent même de l'auteur y a je ne sais quoi de plus parfait et de plus attrayant. C'est le chef-d'œuvre de l'écrivain, non moins que le chef-d'œuvre du prêtre [1]. »

1. S. de Sacy, *Journal des Débats*, 31 décembre 1864.

Dieu le récompensa d'avoir versé là toute son âme.

Ruiné par des spéculateurs malhonnêtes, ayant rompu avec les amis de la veille et peu assisté par les amis du lendemain, Lamennais, sur la fin de sa vie, était pauvre. Ses ouvrages en librairie ne se vendaient plus, et ses journaux perdaient plus qu'ils ne rapportaient. Un seul livre se vendait toujours, et, par les produits de cette vente ininterrompue, donnait le pain matériel à cet homme, qui avait nourri du pain de l'esprit trois générations humaines.

## IV

Maintenant, il me faudra me hâter, car ce qui me reste à dire des œuvres ascétiques de Lamennais aurait demandé une étude spéciale.

C'est un de ses plus jeunes disciples qui l'a raconté, au lendemain de son arrivée à la Chesnaie :

« J'ai vu M. Féli au *petit parloir*. Ce petit parloir est comme celui de M. Bories : une chaise et une commode. M. Féli vous laisse défiler votre

chapelet sans mot dire; puis, quand on dit : c'est tout, il prend la parole, une parole grave, profonde, lumineuse, pleine d'onction. Sa parole, comme ses livres de piété, est pleine d'Ecriture-Sainte, merveilleusement fondue dans son discours. Elle lui donne une grande douceur, il nous aime comme un père, nous appelant toujours mon fils. Hier, quand le dernier venu d'entre nous arriva, il était dans la joie de son âme : « Notre petite famille augmente, » me dit-il, et il m'embrassa de tendresse et de joie [1]. »

Comme toutes les grandes âmes sacerdotales, Lamennais a beaucoup aimé la jeunesse et l'enfance.

L'enfant, c'est l'humanité dans sa fleur.

Le jeune homme, c'est l'humanité dans son plus bel éclat.

Pour l'enfance et la jeunesse, il a écrit un livre ravissant qui, sous sa forme et son titre définitif de *Guide du premier âge,* faisait l'admiration de l'Evêque d'Orléans, un bon juge en ces matières.

On aime encore à lire ce petit ouvrage, où le grand écrivain descend des hautes sphères de l'intelligence pour se faire petit avec les petits,

1. M. DE GUÉRIN, *Lettre* du 25 décembre 1832.

pour prendre le ton de la plus ravissante simplicité, et reproduire, dans toute leur vérité naïve et forte, les entretiens d'une âme d'enfant avec le Dieu qui l'a créé.

## V

Mais comment aimer l'enfant sans aimer les mères ?

On ne l'ignore pas, et on l'a souvent répété : Ni Lamennais, ni Lacordaire, n'aimaient à s'occuper de la direction des femmes.

Lamennais surtout avait, pour ce ministère délicat et périlleux, une sorte de répulsion. Dans toute sa correspondance, il est pour les femmes d'une sévérité inouïe : il déclare — je supplie mes lectrices de me pardonner de répéter cette hérésie, la pire peut-être de celles que s'est permises notre héros — il déclare n'en avoir pas rencontré une seule qui fût capable de suivre un raisonnement, pendant un demi-quart d'heure ; il croit les expliquer suffisamment par la vanité et la légèreté. Sa manière scholastique de prendre les choses ne lui laissa point apercevoir comment les

femmes, par des voies à elles connues, arrivent, comme on l'a finement observé[1], à tout comprendre, non selon les principes, mais selon un tact fin et sûr.

Mais, pour l'amour des enfants, il pardonna aux mères, et il composa, à leur intention, une *bibliothèque des dames chrétiennes*, qui n'a point été surpassée, malgré bien des tentatives.

Les âmes pieuses lui doivent encore un recueil précieux où il a réuni les prières les plus touchantes que la piété chrétienne ait formulées. Il l'intitula *Journée du Chrétien*, et ce livre, depuis si répandu, renferme bon nombre d'inspirations où respirent le génie et la piété de l'auteur.

Une traduction des *Evangiles* et la réédition de plusieurs ouvrages ascétiques antérieurs, mais accommodés aux besoins du temps présent, complétèrent, à de rapides intervalles, la bibliothèque pieuse de Lamennais. Il s'interrompait volontiers de ses œuvres de polémique et de philosophie, sachant bien, comme nous l'avons dit, que le cœur est le meilleur des repos pour l'esprit.

1. E. Renan, *Essais de morale et de critique* (M. de Lamennais, p. 197).

## VI

Les âmes se groupaient ainsi de toute part autour de cette parole. Les enfants et les mères, les jeunes hommes et les cœurs désenchantés, les incertains de leur voie et les parfaits, les hommes du monde et les voix du cloître, demandaient à ce prêtre vénéré la direction et l'aliment de leur vie.

Bien plus, un jour, on vit se renouveler pour lui le miracle de l'Epiphanie. Ce ne furent plus des individualités ou des catégories d'hommes, qui réclamèrent sa parole directrice et lumineuse. On vit se lever les nations, et un peuple vint, qui frappa à la porte de la Chesnaie.

Un jour, les messagers de ce peuple, malheureux et fidèle, se présentèrent à Lamennais.

Il les pressa longuement sur son cœur, il ouvrit toutes larges les portes de son âme, pour qu'ils vissent que ce cœur de prêtre, semblable au cœur des hommes vraiment apostoliques, était grand comme le monde. Puis, de ses lèvres harmonieuses, tomba, pour endormir cette douleur qu'il avait

sondée, un hymne magnifique, que l'admiration reconnaissante d'un peuple persécuté a inscrit à la meilleure page de ses actes de martyre.

### Hymne a la Pologne

« Dors, ô ma Pologne, dors en paix, dans ce « qu'ils appellent ta tombe : moi, je sais que c'est « ton berceau.

« Lorsque, délaissée, trahie, rendue de fatigue, « épuisée de combats, ton front pâlit, tes genoux « chancelèrent, ils tressaillirent d'une joie féroce « et poussèrent un long cri, un cri sauvage, aigu, « comme le cri de l'hyène qui, la nuit, fait frisson- « ner le voyageur sous sa tente.

« Dors, ô ma Pologne, etc.

« Tels que ces chevaliers qui sommeillent, re- « vêtus de leur armure, sur les vieux tombeaux, « le géant était là, couché sur la terre : ils jetèrent « sur lui un peu de cette terre trempée de sang et « dirent : Il ne se réveillera plus !

« Dors, ô ma Pologne, etc.

« Tes fils dispersés ont porté dans le monde les « récits merveilleux de ta gloire. Ils ont raconté « comment, tout-à-coup brisant le joug de tes « oppresseurs, tu te levas semblable à l'ange que « Dieu envoie, armé de son glaive, pour punir

« ceux qui se rient de la justice ; et le cœur des ty-
« rans s'est troublé.

« Dors, ô ma Pologne, etc.

« Puis, quand ils ont dit tout ce que virent tes
« yeux, avant de se fermer : l'indomptable cou-
« rage des hommes, l'héroïque fermeté des plus
« faibles femmes, l'ardeur sainte des jeunes vier-
« ges, le dévouement religieux des prêtres, les
« petits enfants même se dégageant des bras de
« leurs mères afin d'aller mourir pour toi, les
« peuples émus ont baissé la tête, et se sont mis à
« pleurer.

« Dors, ô ma Pologne, etc.

« Tant de sacrifices, tant de travaux devaient-ils
« être stériles? Ces martyrs sacrés n'auraient-ils
« semé dans les champs de la patrie qu'un escla-
« vage éternel? En serait-ce fait à jamais de cette
« patrie, vers laquelle encore se tournent de loin
« les regards des pauvres exilés? N'en resterait-il
« qu'une fosse couverte d'un peu d'herbe? Oh! di-
« tes-le, dites-le-moi!

« Dors, ô ma Pologne, etc.

« Le lâche a égorgé en tremblant les guerriers
« sans armes ; il a serré dans de vils fers leurs for-
« tes mains ; il a eu peur des femmes, peur des
« enfants mêmes, et le désert a dévoré ceux qu'a-

« vait épargnés le glaive. Pendant qu'ils s'enfon-
« çaient dans la solitude, ou que pêle-mêle on les
« jetait dans les abîmes de la terre, les murs des
« temples s'écroulaient sur les autels ensanglantés.

« Dors, ô ma Pologne, etc.

« Qu'entendez-vous dans ces forêts? Le mur-
« mure triste des vents. — Que voyez-vous passer
« sur ces plaines? L'oiseau voyageur, qui cherche
« un lieu pour se reposer. — Est-ce là tout? —
« Non. — Je vois une croix! — Tournée vers
« l'Orient, elle marque le point où le soleil se lève :
« et sur le soir soupirent auprès des voix douces et
« mystérieuses.

« Dors, ô ma Pologne, etc.

« Regardez!... sur son front pâle, mais calme,
« est une confiance impérissable, sur ses lèvres un
« sourire léger. Qu'a-t-elle aperçu dans son som-
« meil? Serait-ce un vain rêve, qui la trompe en
« fuyant? Non; la Vierge divine, qu'elle proclame
« sa reine, est descendue d'en haut : elle a posé
« une main sur son cœur, et de l'autre, écartant le
« voile de l'avenir, la Foi, debout derrière ce voile,
« lui a montré... la Liberté.

« Dors, ô ma Pologne, dors en paix, dans ce
« qu'ils appellent ta tombe : moi, je sais que c'est
« ton berceau!... »

Quel souffle, quelle poésie, quels accents! Ah! cet homme est grand d'une incomparable grandeur, et, quand il va déployer son étendard, tous les peuples accourront, enivrés, fanatiques, enthousiasmés. Sur l'étendard, il a inscrit un mot plein d'audace et de fierté. Il le livre à tous les vents du monde, et le monde applaudit à ce mot que le grand agitateur lui a jeté : l'*Avenir!*

Nous allons raconter cette histoire.

# VIII

## LE JOURNAL L'*AVENIR*

SOMMAIRE. — *La religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil.* — Traduit en police correctionnelle. — Je leur apprendrai ce que c'est qu'un prêtre ! — Berryer. — Plaidoyer et défense de Lamennais. — Condamnation ridicule. — Dieu sans le roi ! — Les ordonnances de 1828. — *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise.* — Evolution de Lamennais. — Catholicisons le libéralisme. — L'Irlande et le mouvement catholique. — Lamennais rêve du rôle d'O'Connell. — Lacordaire va à La Chesnaie. — *Jam fœtet !* — La Révolution de Juillet. — La date du 20 août 1830. — Un prospectus. — L'*Avenir*. — Appréciation de Mgr de Ladoue. — Les armes et l'exergue du journal. — Plan et programme. — Premier numéro et premier article. — Lamennais se retourne tout d'une pièce. — Immense faculté de mépris. — La harpe éolienne. — Mon âme, pourquoi es-tu triste ?

C'est un livre, trop peu étudié dans les œuvres de Lamennais, qui a décidé de la seconde phase de son existence, cette phase où nous allons entrer et où nous trouverons le grand agitateur, constamment sur la brèche, jusqu'à ce que les rangs se dégarnissent, et que, regardant autour de lui, il aperçoive, épouvanté mais immobile, la solitude se faire à ses côtés.

Ce livre, où l'on trouve en germe toutes les doctrines que l'Ecole Menaisienne va défendre avec tant d'éclat, est intitulé : *La Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil.*

# I

Le gouvernement de la Restauration se crut obligé de relever le gant. Il affecta de voir, dans cette œuvre du fougueux polémiste, un provocant défi, et il y répondit, à la façon des gouvernements faibles et perdus, en traduisant l'auteur devant la police correctionnelle.

Cette maladresse produisit une sensation énorme.

Poursuivi par ceux-là même qu'il avait défendus jusqu'alors, Lamennais, à qui ne devait manquer aucune gloire, vit son nom acclamé de partout, et, au jour dit, le pays entier l'accompagna à la barre du tribunal correctionnel.

Comme on l'escortait dans une sorte de marche triomphale, il entendit les enthousiastes l'acclamer, et d'ardents admirateurs, l'œil en feu,

transportés de colère, criaient : « La France vous « regarde! Défendez-vous! » — Lamennais s'arrêta, une révolution soudaine transforma son être. La colère de cette foule le gagna, un éclair monta à ses yeux voilés, et, d'une voix tremblante d'émotion indignée, ne se possédant plus, il répondit :

— Je vais leur apprendre ce que c'est qu'un prêtre[1]!...

Mais, quand il fut assis sur le banc des accusés, il vit venir à lui un jeune homme, sur le front duquel rayonnait cette étoile, qui marqua de son sceau lumineux tant de fronts autour du Maître, je veux dire le génie de l'éloquence!

Le jeune homme s'inclina avec respect devant l'accusé. Puis, regardant avec un fier dédain les juges, il attendit que le murmure flatteur, soulevé par sa noble démarche, se fût apaisé.

C'était Berryer.

Lamennais prit la main de Berryer, la serra avec effusion, et lui céda l'honneur de le défendre.

Ce que fut ce plaidoyer, l'un des plus beaux du célèbre avocat, les annales judiciaires l'ont raconté.

1. Cette parole fut dite par Lamennais en 1824, à l'occasion de l'affaire du *Drapeau blanc*.

La salle frémissait d'enthousiasme. Les juges, cloués à leurs sièges, baissaient la tête. Les rôles étaient changés, et, cette fois, on eût dit que les magistrats étaient les inculpés, tandis que l'inculpé apparaissait dans l'auréole du magistrat.

Quand Berryer eut fini, Lamennais se leva.

D'un ton dédaigneux, il se borna à laisser tomber de ses lèvres une seule phrase, qui s'en alla braver, au siège du ministère public, le procureur royal, et mettre les juges au défi de le punir.

— Je dois, dit-il, à ma conscience et au caractère sacré dont je suis revêtu, de déclarer au tribunal que je demeure inébranlablement attaché au chef légal de l'Eglise ; que sa foi est ma foi, que sa doctrine est ma doctrine, et que, jusqu'à mon dernier soupir, je continuerai de les professer et de les défendre [1]...

Ainsi provoqué, le tribunal correctionnel se retira pour délibérer. La délibération fut longue. Ils savaient bien quel accueil le pays allait leur faire, au sortir du Palais.

Quand ils revinrent, c'est d'une voix basse, et comme honteux d'eux-mêmes, que les magistrats prononcèrent que le livre serait confisqué et l'auteur condamné à... trente francs d'amende.

1. 22 avril 1826.

Un éclat de rire accueillit ce courageux verdict, et la foule, qui attendait au sortir de l'audience, fit une ovation à Berryer et à son client.

Le ressentiment de ce dernier fut implacable.

A partir de ce jour, lui, le royaliste ardent, qui avait acclamé le retour de ses princes, qui avait fui devant la colère du captif échappé à l'île d'Elbe, il tint ses liens avec les Bourbons pour rompus, et ce fut sans retour.

— L'Etat marche à sa destruction, dit-il, les rois chancellent; leurs trônes *vides* ne tiennent plus à rien. Eh bien! je m'attache à ce qui restera toujours, à ce qu'on ne vaincra jamais : à la croix de Jésus de Nazareth [1].

On le voit, il y a du tribun chez ce prêtre, et sa soutane dissimule peu la cuirasse de l'homme armé.

Ce fut le point de partage de la vie de M. de Lamennais.

Jusque-là, il avait dit : « Dieu et le Roi! » D'un seul coup, il va retrancher la moitié de sa devise; il dira désormais : « Dieu sans le Roi! » en attendant qu'il découvre tout le progrès de sa pensée, et que, Savonarole nouveau, il crie à la France et au monde : « Dieu et la Liberté! »

Le vieux roi le comprit. Sentant crouler sous

1. Lettre de Lamennais à Mme de Senfft, 24 avril 1826.

lui un trône mal posé sur un sol mouvant, il jeta à la Révolution grondante des os à ronger, comme, au sein des steppes sibériennes, le mougick, tremblant de peur, jette aux loups acharnés à poursuivre son traîneau une pâture insuffisante, qui peut bien arrêter la meute sanguinaire, mais juste le temps voulu pour redonner à sa poursuite ardente une vigueur nouvelle.

Sa conscience s'alarma bien un peu. Mais, Léon XII, consulté, lui ayant déclaré que si, pour des motifs puisés dans la nécessité politique, nécessité dont le Roi demeurait juge, il croyait devoir fermer les collèges des Jésuites, le Saint-Siège n'oserait prononcer que cette mesure fût condamnable.

Les ordonances du 16 juin 1828 furent signées. Elles enlevaient aux Pères Jésuites les huit établissements d'éducation qu'ils dirigeaient, et, pour les empêcher d'y rentrer, exigeaient des supérieurs des petits séminaires la déclaration qu'ils n'appartenaient à aucune congrégation religieuse.

Les Evêques réclamèrent de toutes parts. Rome leur imposa silence. Une lettre du cardinal Bernetti, secrétaire d'Etat du Pape Léon XII, les engagea à se confier à la sagesse du Roi [1].

1. Poujoulat, *le P. de Ravignan*, p. 206.

Charles X respira, et son Ministère crut le débat apaisé.

Ils avaient compté sans Lamennais.

Lamennais descendit dans l'arène.

## II

L'ouvrage qu'il lança tout à coup, comme un brûlot au milieu du navire, s'appelait : *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église.* Il parut au commencement de 1829.

Les ordonnances de juin 1828 étaient l'occasion. Au fond, il s'agissait de bien autre chose.

En dépit du titre de l'ouvrage, calculé, a-t-on dit [1], pour allécher les hommes du passé, Lamennais opérait là toute une évolution, des plus imprévues certes et des moins comprises alors, vers les tendances politiques modernes.

L'évolution mérite que nous la notions avec quelque soin. Car, Lamennais a pu se tromper sur certains points de détail. Mais, sa thèse générale dénote une profonde connaissance des besoins du

1. Foisset, *Vie du P. Lacordaire*, t. I, p. 131.

moment présent. Toutes les grandes âmes épousèrent avec enthousiasme la défense du drapeau qu'il lève tout à coup, hardiment, sans forfanterie, mais avec une fière audace, décidé à mourir plutôt que de le laisser s'incliner devant aucune compromission.

Dès la troisième page du livre, on lisait ces paroles :

« Nous demandons pour l'Eglise catholique la
« liberté promise par la Charte à toutes les reli-
« gions, la liberté dont jouissent les protestants,
« les juifs, dont jouiraient les sectateurs de Ma-
« homet et de Bouddha s'il en existait en France...
« Nous demandons la liberté de conscience, la li-
« berté de la presse, la liberté de l'éducation, et
« c'est là ce que demandent comme nous les
« Belges, opprimés par un gouvernement persé-
« cuteur [1]. »

Tout le programme, que demain l'Ecole Menaisienne lancera au milieu des foules frémissantes, tout ce programme est là, dans ces quelques mots.

M. de Lamennais ne va pas encore jusqu'à prêcher ouvertement l'alliance avec le libéralisme, comme il le fera bientôt ; mais, dès lors, il prône, sans détour, comme on voit, les catholiques bel-

1. Lamennais, *Des progrès, etc.*, p. 3.

ges, qui commençaient ouvertement cette alliance.

C'est dans sa correspondance qu'il faut aller chercher toute sa pensée.

—Au moins, si l'on se réveillait! écrit-il à une âme qui avait droit à sa confiance absolue. Les catholiques belges sont, sous ce rapport, beaucoup plus avancés que nous; ils sentent la nécessité de se guérir de cette *terrible maladie,* appelée le *royalisme.* Il est temps qu'un nouvel esprit se remue dans les peuples : sans cela, point de salut pour eux, non plus que pour les souverains [1].

Et, le 30 janvier 1829, il dévoile toute la largeur de son plan et il s'écrie : « On tremble devant le libéralisme : catholicisez-le, et la société « renaîtra [2]! »

Est-il besoin d'expliquer cette évolution?

Depuis son procès, c'est-à-dire, depuis trois ans, M. de Lamennais avait cessé d'être royaliste. Néanmoins, il était resté, je l'avoue, plus pessimiste, plus alarmiste, plus anti-libéral que jamais [3].

Tout à coup, un horizon nouveau lui apparaît, derrière le voile violemment déchiré par deux grandes commotions toutes proches.

1. Lettre de Lamennais à Mme de Senfft, 30 janvier 1829.
2. LAMENNAIS, *Correspondance*, t. II, p. 105.
3. Voir la lettre à M. de Salinis, 7 janvier 1828.

C'était le temps où deux peuples, nos voisins et nos amis, venaient d'assister tous deux à un de ces grands coups de la Providence, qui de temps à autre, le long des siècles, réveillent, comme un fracas de tonnerre, les nations endormies.

Le premier de ces deux peuples a un nom que des lèvres françaises ne prononcent jamais, sans que le cœur tressaille et les fasse frémir.

Quand Lacordaire dut, pour la première fois, prononcer ce nom dans la chaire chrétienne, les témoins de cette scène nous ont raconté que le grand orateur s'arrêta. Son beau regard sembla se perdre dans la voûte du temple. Puis, d'une voix inspirée, tremblante d'émotion, il s'écria :

« Je ne le nommerai pas, Messieurs, ce peuple
« cher et sacré, ce peuple plus fort que la mort :
« nos lèvres ne sont pas assez pures et assez ar-
« dentes pour le nommer ; mais le ciel le connaît,
« la terre le bénit, tous les cœurs ardents lui ont
« fait une patrie, un amour, un asile... O ciel qui
« voyez, ô terre qui savez, ô vous tous, meilleurs
« et plus dignes que moi, nommez-le, nommez-le,
« dites : L'Irlande [1] ! »

1. Lacordaire, *Eloge funèbre de Daniel O'Connell* (t. VIII des Œuvres complètes, p. 169).

D'un seul coup, on avait enlevé à ce peuple tous ses droits politiques et civils. — On avait fait plus encore :

La loi disait à ce peuple : Vous n'êtes rien; apostasiez, et vous serez quelque chose. Vous êtes esclaves; apostasiez, et vous serez libres. Vous mourez de faim; apostasiez, et vous serez riches.

Quelle tentation ! et que le calcul était profond, si la conscience n'était pas plus profonde encore que l'enfer !...

Tout à coup, les lacs d'Irlande retinrent sur leurs flots les souffles qui les agitaient ; ses forêts demeurèrent tremblantes et immobiles; ses montagnes firent comme un effort d'attention : l'Irlande entendait une parole pleine de Dieu et de la patrie, habile à soutenir le droit des faibles, demandant compte des abus de l'autorité, ayant conscience de sa force et la donnant à tout le peuple.

Certes, c'est un jour heureux que celui où une femme met au monde son premier-né ; c'est un autre jour heureux que celui où le prisonnier revoit l'ample lumière du ciel ; c'est encore un jour heureux que celui où l'exilé rentre dans sa patrie : mais aucun de ces bonheurs, les plus grands de l'homme, ne produit et n'égale le tressaillement

d'un peuple, qui, après de longs siècles, entend pour la première fois la parole humaine et la parole divine dans la plénitude de leur liberté, et cette inénarrable joie, l'Irlande la devait à un jeune homme de vingt-cinq ans, qui s'appelait O'Connell [1].

Je ne referai pas, après Lacordaire, l'histoire de cette lutte digne des Actes des Martyrs, où la voix du grand tribun, forçant les portes du Parlement Britannique, enleva d'assaut, par l'appui que lui prêta le peuple irlandais, un bill, émané du ministère, accepté de la législature et signé par le roi, qui proclama l'émancipation des catholiques dans les trois royaumes unis.

C'était le 13 avril 1829.

Or, il se trouva qu'au moment même où paraissaient en France les fameuses ordonnances de Juin, la liberté de l'éducation était violentée en Belgique par le roi calviniste des Pays-Bas.

C'en fut assez.

La protestation émue des catholiques belges, admirateurs passionnés du grand agitateur irlandais, éveilla immédiatement, dans la solitude de la Chesnaie, un écho aussi puissant qu'inattendu.

1. Lacordaire, *Eloge funèbre de Daniel O'Connell* (t. VIII des Œuvres complètes, pp. 168-170.

La façon de voir de M. de Lamennais en fut profondément modifiée [1].

Il rêva du rôle d'O'Connell. Il dit :

— Quand les catholiques aussi crieront *liberté*, bien des choses changeront [2].

On s'effrayait autour de lui.

— Est-ce donc, répondit-il aux timides, est-ce donc que les catholiques de France, au nombre encore de vingt-cinq millions, n'en viendront pas à se demander si, lorsqu'on a tout réduit à une question de force, ils ne doivent pas compter pour quelque chose dans cette question [3] ?

Il ne venait pas seulement à son esprit l'idée de se demander si cette théorie avait chance d'être acceptée...

— Qu'importe? s'écriait-il. On doit la vérité aux hommes ; on doit la dire jusqu'au bout, même quand ils ne peuvent plus l'entendre. *Qui ad vitam ad vitam ; qui ad mortem ad mortem* [4].

L'heure était venue pour M. de Lamennais de devenir un homme pratique : il ne se bornait plus à écrire, il voulait agir.

1. Foisset, *loc. cit.*, p. 132.

2. Lettre de Lamennais à Mme de Senfft, 5 janvier 1829.

3. Lettre de Lamennais au marquis de Coriolis, 19 décembre 1828.

4. Lettre de Lamennais au baron de Vitrolles, 6 avril 1829.

Certes, les difficultés étaient grandes.

Poursuivi, nous l'avons vu, en police correctionnelle par le Gouvernement, Lamennais était blâmé par les Evêques de France, par les Sulpiciens, par les Jésuites.

Lacordaire disait de lui :

— Il serait seul dans le monde, que ce serait pour lui une marque infaillible qu'il a raison [1].

Cette parole de Lacordaire[2] fut répétée à M. de Lamennais.

Pour toute réponse, il se contenta d'envoyer ses livres à son jeune contradicteur.

Lacordaire les lut, ou plutôt, comme il le dit lui-même : — Je les ai relus et ils m'ont ramené vers lui [3].

En mai 1830, il frappa à la porte de la Chesnaie [4].

1. Lettre de Lacordaire à M. Foisset, 25 avril 1826.

2. Lacordaire avait vu une première fois Lamennais au printemps de 1823. Il fut peu séduit par cette première entrevue : « C'est un homme petit, » écrit-il, en sortant de chez Lamennais, « sec, d'une figure maigre et jaune, simple dans ses manières, tranchant dans ses discours, plein de son livre. Aucun « trait ne révèle son génie. Qu'on place M. de Lamennais dans « une assemblée d'ecclésiastiques, avec sa redingote brune, sa « culotte courte et ses bas de soie noire, on le prendra pour « le sacristain de la paroisse. (LACORDAIRE, *Lettre à M. Boissard*, 3 juin 1823.) »

3. Lettre de Lacordaire à M. Foisset, 25 mai 1830.

4. Dans le volume consacré à LACORDAIRE, nous avons donné beaucoup de détails sur les rapports entre le célèbre dominicain et le chef de l'Ecole Menaisienne.

## III

Deux mois après, Charles X avait cessé de régner.

Qui ne connaît cette histoire?

La Restauration avait fatalement mis en présence et en état de lutte les victimes et les héros de la Révolution. La partie n'était pas égale. Louis XVIII l'avait compris, et sa politique consista à s'efforcer d'amortir cet antagonisme. Au contraire, Charles X n'en tint aucun compte. Il succomba.

Berryer adjura le fondateur de la Chesnaie de défendre la royauté légitime, qui venait de se réfugier dans les bras des anciens amis politiques de M. de Lamennais.

Celui-ci répondit, d'un ton très haut et avec un dédain suprême, par la parole de Marthe sur Lazare, mort depuis quatre jours : *Jam fœtet* [1] *!*

Le jour suprême arrivé, il n'accorda pas au frère de Louis XVI, à sa fille, au dernier rejeton

1. Foisset, *loc. cit.*, p. 153.

de Louis XIV, un seul instant de regret, un seul mot de pitié.

— Les vaincus ont, de toute manière, mérité leur défaite, et cette défaite est sans retour[1] !

Telle fut sa dure et unique parole, en apprenant la Révolution de juillet 1830.

Mais, Charles X parti pour l'exil, qu'allait-il advenir, et qu'y avait-il à faire ?

De toutes parts, les gentilshommes brisaient leurs épées, déposaient leurs toques, rentraient sous la tente.

Mais enfin, Charles X parti, il restait la France, il restait l'Eglise.

— Chaque position a ses devoirs, dit Lamennais, mais les devoirs de la position présente sont, à mon avis, concentrés dans un seul : s'unir pour arrêter, s'il est possible, l'anarchie qui nous menace[2]...

Il tenta d'obtenir, après de glorieuses luttes, l'acte d'émancipation qui tout récemment avait couronné les efforts et la tête du grand Libérateur de l'Irlande.

Mais, O'Connell avait toute une nation derrière lui ; M. de Lamennais n'avait à sa suite qu'un pe-

1. Lettre de Lamennais à M. de Coriolis, 6 août 1830.

2. Lettre de Lamennais à Mme de Senfft, 5 septembre 1830.

tit bataillon sacré, lentement formé par son génie.

O'Connell avait toujours été le même : enfant de l'Irlande, libéral et chrétien. L'O'Connell français avait été absolutiste, anti-libéral et en désaccord d'idées avec le clergé gallican [1].

Pour réussir dans son rêve, il lui fallait brûler ouvertement, en plein jour, avec une mise en scène calculée, les vaisseaux qui l'avaient porté au rivage, où sa main audacieuse brandissait une épée neuve et vierge.

L'œuvre hardie fut tentée le 20 août 1830.

Ce jour-là est une grande date dans la vie de Lamennais, dans les annales de l'Ecole Menaisienne, dans les actes du parti catholique qui a fait l'Eglise de France ce qu'elle est aujourd'hui, bien plus, c'est une date capitale pour l'histoire de l'Eglise catholique tout entière.

Mais, quelle est donc l'œuvre à laquelle j'attache une importance si considérable, pour que la date mérite d'en être ainsi signalée à l'attention de tous.

Oh ! une œuvre bien modeste en apparence ! une œuvre que plus d'un toucha à peine d'un doigt dédaigneux, comme on écarte un de ces

1. Lacordaire, *Notice sur le rétablissement*, etc., p. 55.

mille papiers importuns dont la poste encombre chaque jour nos boîtes à lettres; une œuvre, dont nul peut-être ne mesura alors les promesses; vrai grain de sénevé, qui devait devenir un grand arbre; vrai grain de sable, où devait s'appuyer un édifice immense.

Cette œuvre, ne riez pas, ce fut un prospectus!

Je vous ai demandé, cher lecteur, de contenir vos sourires, j'ai raison, car, écoutez-moi :

C'était le prospectus du journal l'*Avenir!*...

## IV

Hier, j'ai pris, dans mes mains, ce prospectus, aujourd'hui jauni par les ans, et, qu'on me laisse le confesser, je l'ai touché avec un respect mêlé de terreur.

Que de choses en sont sorties! Que de larmes il a fait répandre! De combien de retours il fut l'aurore, et aussi, hélas! quelle chute effroyable il a présagée!

Le titre lui-même n'avait point été choisi au hasard, ni, comme il arrive quelquefois, pour dissimuler un fret peu couru sous un pavillon trompeur.

L'*Avenir!* Ce titre, à lui seul, était toute une profession de foi.

Cela disait assez que, dans la pensée du fondateur, l'avenir appartenait à la démocratie : il conviait l'Eglise à s'allier franchement avec elle, pour la réconcilier avec la Religion dans un commun dévouement à la liberté [1].

Mais, voilà que je mets le pied sur le terrain brûlant.

J'ai besoin d'abriter ce qui me reste à dire, sous une autorité que nul ne récusera.

C'est M de Ladoue, évêque de Nevers, ultramontain déclaré, anti-libéral non moins déclaré, royaliste ardent, qui va parler pour moi :

« Simple narrateur, » dit ce savant prélat, quand, dans son beau livre sur Gerbet, il est amené au point où j'en suis, « simple narrateur, nous « n'avons pas à apprécier des sentiments, qui « froissent des convictions personnelles que le « temps n'a fait qu'affermir ; il ne nous convient « pas surtout d'épiloguer, dans le calme du ca- « binet et le froid de la réflexion, sur des ex- « pressions échappées au milieu du bruit de la « rue sous l'impression de terreurs qui se chan- « geaient en espérance. Mais, si nous ne voulons

1. *Globe* du 20 août 1830.

« pas blâmer, il nous sera permis d'admirer. Eh ! « n'est-il pas vraiment admirable de voir ces âmes « sacerdotales, à peine la tempête qui a menacé « leur tête apaisée, se redresser dans leur dévoue- « ment pour courir à la défense de l'Eglise ! Le « trône, en tombant, a ébranlé l'autel, mais il ne « l'a pas renversé... Soldats de l'autel, ils sont là, « debout, pour le soutenir [1]. »

Le prospectus de l'*Avenir* énonçait hardiment la pensée de séparer entièrement la religion de la politique, de soustraire l'Eglise à toute influence séculière et de réclamer sans relâche, pour les catholiques, la liberté.

Cette hardiesse, alors si nouvelle, lancée sur le pavé parisien encore tout incandescent, fut un coup de tonnerre.

Une croix lumineuse et rayonnante dominant le livre saint et les clefs de saint Pierre, composait les armes du journal, et, en exergue, on lisait, en caractères flamboyants, qui fascinèrent les uns et firent rougir les autres, ces mots : DIEU ET LA LIBERTÉ !

Ecoutons-les, ces néophytes un peu naïfs du libéralisme nouveau. Ils n'ont pas appris l'art de déguiser leurs pensées, et ce n'est pas à l'école

1. DE LADOUE, *Vie de Mgr Gerbet*, t. I, p. 182.

de Talleyrand que s'est formée la jeune Ecole menaisienne.

« La majorité des Français, disent-ils, veut sa « religion et sa liberté. Nul ordre stable ne se- « rait possible, si elles étaient considérées comme « ennemies. Les deux principales forces mo- « rales, qui existent dans la société, ne sauraient « se trouver dans un état de lutte, sans qu'il en « résultât une cause permanente de divisions et « de bouleversements. De leur union naturelle, « nécessaire, dépend le salut de l'avenir. — « Mais, il reste beaucoup de préjugés à vaincre, « de passions à calmer. D'une part, des hommes « sincèrement religieux ne sont pas encore entrés « ou n'entrent qu'avec peine dans les doctrines « de la liberté. D'une autre part, des amis ardents « de la liberté n'envisagent qu'avec une sombre « défiance la religion que professent vingt-cinq « millions de Français. — Le moment est favo- « rable pour faire cesser cet antagonisme, car il « s'est opéré déjà un changement salutaire dans « le libéralisme français. Il existe deux libéra- « lismes parmi nous, l'ancien et le nouveau. — « Héritier des doctrines destructives de la philo- « sophie du XVIII^e siècle, et en particulier de sa « haine contre le christianisme, le libéralisme « ancien ne respire qu'intolérance et oppression.

« — Maïs, le jeune libéralisme, qui grandit et qui « finira par étouffer l'autre, se borne, en ce qui « concerne la religion, à réclamer la séparation de « l'Eglise et de l'Etat, séparation nécessaire pour « la liberté de l'Eglise et que tous les catholiques « éclairés désirent également [1]. »

Nous discuterons cette assertion et ce programme.

En ce moment, je cours au plus pressé : l'historique de la fondation du journal l'*Avenir*.

C'était la première fois qu'un journal quotidien, exclusivement consacré à la défense des intérêts catholiques, descendait dans l'arène des discussions politiques, ardentes, passionnées.

Le plan du journal est merveilleusement conçu.

Par rapport à l'esprit humain en général, pour les questions sociales, en matière d'organisation administrative, en économie politique, dans les sciences, dans la littérature, dans les arts industriels, l'*Avenir* annonce un programme que je voudrais pouvoir citer en entier, ne serait-ce que pour montrer de quelles hauteurs est descendu le journalisme contemporain.

Quel journal aujourd'hui aurait la pensée d'at-

1. *Avenir*, prospectus, t. I, p. 1.

tirer l'abonné ou l'acheteur, en lui proposant comme amorce l'attrait de questions aussi abstraites !

V

Le premier numéro se fit attendre jusqu'au 16 octobre.

Un article magistral l'ouvrait. On y sentait la griffe du lion.

Lamennais y jetait un coup d'œil sur le passé, qu'une heure avait suffi pour effondrer dans un effondrement misérable.

« Tout cela se passait hier, écrit-il, et aujour-« d'hui l'on chercherait en vain quelques traces « de ce qu'on disait affermi pour jamais : le « temps roule ses flots sur ces vastes ruines. »

Suivait une énumération, magnifique d'éloquence, du mouvement précipité qui emporte les peuples et leurs institutions. Puis, le fougueux polémiste s'écriait : « Qu'est-ce donc qui de-« meure ?... Deux choses, seulement deux choses : « Dieu et la Liberté... »

Or, toujours d'après lui, depuis la Fronde, le

clergé français, malgré les condamnations de Rome, recevant à genoux les doctrines serviles que le despotisme lui imposait insolemment, corrompit dans son propre sein l'esprit du catholicisme, et le rendit, aux yeux des peuples, complice du pouvoir qui avait planté sa tente sur les derniers débris de la liberté chrétienne. Trouvant la servitude près de l'autel, les hommes s'effrayèrent de Dieu.

De là, le philosophisme du XVIII[e] siècle, de là les épouvantables persécutions de 93.

Celles-ci ont laissé dans la mémoire des catholiques des souvenirs trop sinistres, pour qu'ils ne soient pas en défiance vis-à-vis de tout ce qui se présente sous le nom de Liberté.

L'heure est venue de les réconcilier avec elle.

Tout cet article[1], que j'effleure à peine, était un programme.

L'indifférence en matière de dynastie s'y montrait à nu.

Les Royalistes en furent révoltés, comme d'une défection, d'autant plus poignante pour eux qu'elle était moins prévue.

Au contraire, les libéraux, sauf un groupe qui

1. Lamennais, *Considérations sur l'époque actuelle* (*Avenir* du 16 octobre 1830).

composait ce qu'on appelait l'Ecole du *Globe*, se refusèrent à voir là autre chose qu'un masque.

Comme il arrive souvent en pareil cas, les déclarations libérales de ce prêtre hardi ne furent pas prises au sérieux : on y vit, non point une profession de foi, mais une manœuvre.

Or, rien ne ressemble moins au caractère de Lamennais qu'une manœuvre.

Etre habile, disons le mot vulgaire, *finasser*, lui répugnait d'autant plus que, pour lui, comme pour bien d'autres âmes honnêtes, fin dans ce sens est synonyme de fourbe.

Alors, éclata le caractère de Lamennais, et commença la seconde moitié de cette vie contradictoire, qui se consuma à maudire ce qu'avait adoré la première.

Du fanatisme du principe d'autorité, il passe au fanatisme du principe de liberté, et cela, avec l'inflexibilité de cette nature absolue, pour laquelle le relatif n'existait pas.

Quand il se retournait, cet homme se retournait tout entier, et il demeurait comme auparavant tout d'une pièce.

En même temps — chose à peine croyable, mais certaine ! — il ne restait pas dans sa mémoire l'ombre qu'il eût jamais été de son opinion de la veille. Aussi la foulait-il aux pieds avec un eni-

vrement incroyable, car la plaie secrète de son âme, l'orgueil, se trahissait incessamment, je l'ai dit déjà, par une immense faculté de mépris.

Les royalistes étaient ses frères de lait, ses frères d'armes de tous les temps. Le jour où il se sépara d'eux, il n'en parla plus que comme d'un parti « stupide et absurde, comme il fut toujours [1]. »

Et, ce n'était pas à des révolutionnaires, ni même à des libéraux qu'il parlait ainsi, non, c'était à ses anciens confidents de ses violences monarchistes d'autrefois.

Cette exécration du royalisme ne pouvait manquer de s'étendre à l'Eglise, le jour où l'Eglise à son tour désavouerait Lamennais.

Et voilà comment, né avec une âme aimante, l'auteur de l'*Essai*, le chantre des Morts et de la Pologne, a été sans contredit l'homme de notre temps, qui a le plus méprisé, le plus haï et le plus insulté [2].

On le voit, je ne recule pas devant l'expression de la vérité, et, si je présente avec admiration les beaux côtés de cette vie étrange, tout en aimant Platon, le vrai m'est encore plus cher que Platon.

1. Lettre de Lamennais à Mme de Senfft, 13 septembre 1830.
2. Foisset, *loc. cit.*, p. 100.

La pente, sur laquelle cette évolution du chef lança l'Ecole Menaisienne et son journal, était bien périlleuse.

Ce ne sera pas trop d'un chapitre tout entier, le prochain, pour raconter cette longue, palpitante et poignante histoire.

L'avouerais-je pourtant? Je ne finirais pas ce chapitre, sans quelque remords, si je laissais le lecteur sous l'impression des sévères paroles que la vérité historique et doctrinale m'a forcé de prononcer sur le fondateur de l'*Avenir*.

Encore un mot de lui.

## VI

Un vif sentiment de poésie, un retour tendre et doux vers les régions sereines dont son âme portait partout le regret, revenait parfois tempérer ses âpres rigueurs.

Cette note suave est comme le son d'une harpe éolienne au milieu de l'orage. C'est le trait caractéristique de Lamennais.

Entre toutes les natures poétiques de ce temps, la sienne resta la plus sincère.

« Il ne tomba jamais, » a dit un de ceux qui l'ont connu, suivi et aimé jusqu'au bout, « il ne « tomba jamais dans cette dérision de soi-même « où la vanité et l'adulation d'un public frivole « ont amené tant d'âmes d'abord favorisées. Il « sut éviter ce don détestable qui porte les hom-« mes arrivés à la renommée à ne plus se pren-« dre au sérieux, à se calomnier eux-mêmes et « à rabaisser leur génie aux conditions d'un mé-« tier. Il pensa et sentit toujours pour son pro-« pre compte; il fut vrai et se respecta jusqu'au « bout [1]. »

C'est par ces côtés de tendre et fraîche poésie, que Lamennais exerça, sur ses intimes, une séduction, qui, aujourd'hui encore, amène des sanglots au cœur et remplit de larmes les yeux de ceux qui, l'ayant connu de près, nous parlent de lui.

Un matin, au plus fort des orages soulevés par sa polémique fougueuse, pendant que l'Ecole, il le croyait du moins, était encore plongée dans le plus profond sommeil, il s'était rendu dans la chapelle de la Chesnaie. Se croyant seul, il parlait tout haut, et, dans le silence du sanctuaire, il épanchait son âme, rêveuse et attristée.

1. RENAN, *M. de Lamennais*, p. 193.

On l'entendit, et les deux disciples, silencieux derrière lui, écoutèrent, le cœur serré, cette harpe éolienne, dont nous parlions tantôt.

« Mon âme, disait-il, pourquoi es-tu triste? « Est-ce que le soleil n'est pas beau? Est-ce que « sa lumière n'est pas douce, à présent que l'on « voit et les feuilles et les fleurs, avec leurs mille « nuances, éclore sous ses rayons, et la nature « entière se ranimer d'une vie nouvelle? Tout ce « qui respire a une voix pour bénir celui qui « prodigue à tout ses largesses. Le petit oiseau « chante ses louanges dans le buisson, l'insecte « les bourdonne dans l'herbe. Mon âme, pourquoi « es-tu triste, lorsqu'il n'est pas une seule créa- « ture qui ne se dilate dans la joie, dans la volupté « d'être, qui ne se perde dans l'amour? — Le « soleil est beau, sa lumière est douce; le petit « oiseau, l'insecte, la plante, la nature entière a « retrouvé la vie, et s'en imprègne, et s'en « abreuve; et je soupire, parce que cette vie n'est « pas venue jusqu'à moi, parce que le soleil ne « s'est pas levé sur la région des âmes, qu'elle « est demeurée obscure et froide. Lorsque des « flots de lumière et des torrents de feu inon- « dent un autre monde, le mien reste noir « et glacé. L'hiver l'enveloppe de ses frimas, « comme d'un suaire éternel. Laissez pleu-

« rer ceux qui n'ont point de printemps [1].... »

Gerbet et Maurice, qui l'entendaient, sentirent les larmes gagner leurs yeux, quand ils virent de grosses larmes sillonner les joues prématurément ridées de leur Maître, qui s'était tu et qui pleurait.

Etrange nature, vraiment, que cette nature, mêlée de sourires et de colères, de pleurs attendris et de rugissements terribles!

Continuons à l'étudier de près et suivons-le jusqu'à ce que le dénoument arrive et nous fasse pleurer, à notre tour, sur cet homme, sur ce génie, sur ce prêtre qui n'a point eu de printemps!

1. LAMENNAIS, Pensée CCXXXI.

[illegible]

[illegible] qu y a-t-il

[illegible] morte ?

Les Prophètes, comme Isaïe, ont joué un grand rôle dans le Testament ancien. A côté de l'Eglise enseignante des Juifs, près de la Synagogue, de temps à autre, à des intervalles inégaux, apparaissait quelqu'un de ces hommes extraordinaires, suscités de Dieu pour remplir une mission auprès de son peuple, à qui ce peuple donnait le nom de « voyants. »

Sous la Loi nouvelle, quelque chose d'analogue se produit, au sein de l'Eglise. A côté du siège de Pierre, près de la hiérarchie enseignante, Dieu suscite des envoyés, à qui incombe une fonction spéciale et transitoire. Souvent même, ce ne sont que de simples prêtres, ou, s'ils sont Evêques, ils restent dans une sorte d'infériorité relative, qui semble destinée à rehausser leur mission.

Ainsi en fut-il de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Bernard, de Bossuet, et, je l'ose dire, parmi les contemporains, de Lamennais.

Dieu le suscita pour une grande mission, et, comme dans la vision d'Isaïe, il lui fut crié de Séir : « Sentinelle, qu'y a-t-il dans la nuit? »

Pendant que, de toutes parts, on interrogeait ainsi ce grand voyant, lui se promenait dans sa solitude, comme autrefois enfant, sur les remparts de Saint-Malo.

La nuit était sombre, et des vents d'orage ap-

portaient à son oreille anxieuse des bruits menaçants. Il écoutait.

Les cris de mort arrivaient à lui. Des voix confuses mais irritées maudissaient l'Eglise et son Christ. A Paris, la populace ameutée renversait le palais de l'Archevêque et n'y laissait plus pierre sur pierre. Des bandes avinées pénétraient dans les églises, et Saint-Germain l'Auxerrois était saccagé. Dans les départements, on renversait la croix de mission, et la soutane du prêtre était insultée, jusque dans les moindres bourgs de France.

Puis, au dessus de ce tumulte populaire, et le dominant, des voix plus aiguës, qui donnaient le frisson, prophétisaient la ruine prochaine du catholicisme !

Quelle heure, et quelle nuit !

Tout ce qu'on avait tenté depuis trois siècles pour lutter contre l'envahissement des doctrines anticatholiques et même antichrétiennes avait échoué.

Le génie, le talent, la vertu n'avaient pu triompher de l'irréligion.

Bossuet avait combattu le protestantisme avec une puissance de raisonnement, d'érudition, d'éloquence, qu'on ne pouvait songer à surpasser... et le protestantisme était vivant comme avant Bossuet.

Le Voltairianisme et l'Encyplopédie avaient

triomphé de tous les anathèmes de l'Eglise et de tous les efforts du clergé.

L'alliance du trône et de l'autel, durant ces quinze dernières années, n'avait servi qu'à produire un redoublement de colère contre le clergé.

Ah! comme il est facile, du fond de son cabinet, de lancer l'anathème ou de prodiguer l'ironie à ceux qui se battent là-bas, pour défendre les abords de la place, au sein de laquelle les heureux reclus se réservent le droit de rire à leur aise des coups, maladroitement portés par ceux qui se font tuer pour leur faire un rempart!

Pour moi, arrivé au point où je vais avoir à noter les manœuvres fausses et à compter les coups malheurenx, je le déclare loyalement, je reste respectueux et attendri devant ceux qui vont mourir, et, s'il me faut indiquer un blâme, ce ne sera qu'en m'agenouillant devant les soldats frappés à mort pour notre cause et en leur demandant pardon d'oser paraître oublier un instant qu'ils ont versé leur sang pour nous!

Eh quoi! La nuit était noire, les clameurs sanguinaires montaient de partout, l'Eglise de Dieu était frappée, l'Eglise de France agonisait, et vous voudriez que ces fiers soldats se fussent battus de sang-froid, sans rien perdre de leur calme réfléchi au sein de la mêlée!....

# I

*Custos, quid de nocte?* Sentinelle, qu'y a-t-il dans la nuit?

De son œil perçant, le Maître vit dans les ténèbres.

A ses côtés, un jeune et ardent soldat avait réclamé l'honneur et le péril de la veillée d'armes sur les remparts d'Israël.

Il avait vingt-huit ans. Sa taille élancée, ses traits fins et réguliers, son front sculptural, le port déjà souverain de sa tête, son œil noir et étincelant, je ne sais quoi de fier et d'élégant en même temps que de modeste dans toute sa personne, tout cela n'était que l'enveloppe d'une âme qui semblait prête à déborder, non-seulement dans les libres combats de la parole publique, mais dans les épanchements de la vie intime.

La flamme de son regard lançait à la fois des trésors de colère et de tendresse; elle ne cherchait pas seulement des ennemis à combattre et à renverser, mais des cœurs à séduire et à conquérir.

Sa voix, déjà si nerveuse et si vibrante, prenait souvent des accents d'une infinie douceur. Né pour combattre et pour aimer, il portait déjà le sceau de la double royauté de l'âme et du talent.

Il apparaissait charmant et terrible, comme le type de l'enthousiasme du bien, de la vertu armée pour la vérité.

A ce portrait, tracé par un ami [1], on a reconnu le premier compagnon d'armes de Lamennais, celui qui avait frappé en 1830 aux portes de la Chesnaie, le principal rédacteur de l'*Avenir*.

Lacordaire!

Lacordaire et Lamennais! Beau sujet d'étude que je traiterai ailleurs, et qui nous promet de vraies découvertes [2].

Et cependant, le Maître n'exerçait sur le brillant disciple qu'une seule séduction, celle du génie, et, comme Lacordaire lui-même l'a confessé, de la supériorité de l'intelligence [3].

Sous le feu de l'ennemi, son regard cherchait à l'horizon la recrue que l'instinct de son cœur lui annonçait, avant qu'il l'eut vue venir!

1. Montalembert, *Le P. Lacordaire* (t. IX des Œuvres complètes, p. 400).

2. Voir le troisième volume de mes Etudes sur l'*Ecole Menaisienne*, intitulé Lacordaire.

3. Lacordaire, *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais* (t. VII des Œuvres complètes. p. 160.

« Mon âme, disait-il, comme Iphigénie, attend « son frère au pied des autels, » pour lesquels je combats, prêt à mourir, s'il le faut, dans la lutte.

L'*Avenir* produisait une sensation sans exemple.

Cinq articles de Lamennais, deux de Gerbet, sept de Lacordaire, avaient donné aux seize premiers numéros du journal un retentissement et un éclat incomparables.

— Nous nous en allions partout, me disait un vénérable prêtre, rappelant ses souvenirs de cinquante ans, nous nous en allions partout, l'*Avenir* à la main, et disant tout haut qu'il faudrait l'imprimer en lettres d'or !

Un vent d'Irlande apporta à Lacordaire la première brise de cette amitié incomparable, dont il dira lui-même plus tard : « Je l'aime, comme si c'était un plébéien[1] ! » Les préventions du temps étant données, il ne pouvait rien dire de plus expressif.

D'Irlande, Lamennais reçut, le seizième jour de la fondation du journal, une lettre où le futur ami de Lacordaire sollicitait l'honneur de combattre sous ses ordres.

1. Lettre de Lacordaire à M. Lorain, 15 janvier 1830.

— J'accours, disait-il, avec l'ardeur de mes vingt ans, de l'autre côté de la mer, où je viens de voir O'Connell, à la tête d'un peuple, dont l'émancipation religieuse a été conquise, par la libre parole et par la presse libre [1].

Il accourut, en effet, et ne trouva, auprès de l'O'Connell français, que trois prêtres et cinq laïques. La foi du fils des croisés n'en fut point troublée : il était à l'âge où l'on ne compte ni ses compagnons d'armes ni ses adversaires [2].

Le nouveau venu s'appelait Charles de Montalembert.

Voilà donc tout l'état-major de l'*Avenir*.

M. de Lamennais comme généralissime; Henri Lacordaire et Charles de Montalembert, comme aides de camp. Mais cet état-major était sans soldats.

Le grand nom du général, les prodiges de valeur et d'activité de ses deux jeunes lieutenants eurent bientôt fait sortir de terre une armée.

A proprement parler, ils furent à eux seuls l'*Avenir*.

Lamennais, toujours souffrant, n'écrivait que

1. Montalembert, *Le P. Lacordaire* (*loc. cit.*, p. 399).
2. Foisset, *op. cit.*, p. 163.

des articles capitaux, des articles-ministre, comme on disait alors.

Gerbet, souffrant aussi, l'abbé Rohrbacher, peu propre au métier de journaliste, ne donnaient signe de vie que de loin en loin.

Lacordaire et Montalembert *faisaient* à eux deux, chaque jour, *le numéro :* ils ne désemparaient pas de la brèche.

Mentionnons cependant — et c'est justice — à côté d'eux, M. de Coux, qui apportait dans les bureaux du journal l'expérience d'une vie aventureuse, et des notions d'économie sociale alors neuves dans la presse catholique[1].

## II

Chaque matin, sous l'influence de ce principe tout lamennaisien, que « la liberté ne se donne pas, mais se prend, » chaque matin, on sonnait la charge, chaque matin, on enregistrait les faits d'armes de la veille et on lisait l'ordre de la journée.

1. Voir, pour plus de détails, le beau récit de M. Foisset, que nous n'avons guère fait ici que résumer.

On parlait au clergé comme à une armée rangée en bataille; on lançait en éclaireurs les plus ardents; on stimulait le zèle des retardataires; on attachait au pilori les déserteurs.

Les chefs étaient harangués, les plans de campagne indiqués d'avance sans rien craindre des espions, car l'ennemi était loyalement prévenu, mais en même temps signalé et poursuivi à outrance.

Oh! la grande lutte! « Qu'ils sont beaux tes « pavillons, ô Israël, que tes tentes sont belles! »

Comme autrefois Balaam bénissant malgré lui le peuple élu, les ennemis passaient devant le camp des vaillants de l'Eglise, et, forcés d'admirer, ils inclinaient leur drapeau et saluaient de l'épée.

Et pourtant, encore une fois, on ne les ménageait pas.

Philosophes, briseurs de croix, ministres, ombres de proconsuls, doctrinaires, bourgeois, gallicans, tous étaient attaqués à la fois.

Les résistances irritaient la fougue des combattants: il semblait que le soleil se coucherait toujours trop tôt sur leur belliqueuse ardeur. La patience et les ménagements étaient peu en faveur dans cette stratégie. On voulait, non pas demain, mais tout de suite; on arracherait de vive force

et à la pointe de l'épée ce qu'on refuserait d'accorder de bonne grâce [1].

Ici, je vais prendre en mains la collection de l'*Avenir*.

Mes lecteurs seront juges, comme l'étaient, au temps de la chevalerie, les spectateurs et les spectatrices des tribunes, qui comptaient les coups et veillaient à ce que tout se passât selon les lois de l'honneur.

Les coups sont nombreux, ils frappent d'estoc et de taille, ils se succèdent comme une grêle. Mais, par exemple, dans ces passes d'armes, si fières, si insolites, je vous l'accorde, entre les mains sacerdotales, je vous permets d'être troublés et, comme on le fut à Rome, pleins d'effroi, mais je défie bien le plus prévenu de relever une infraction à l'honneur, un seul manque de loyauté.

Ces deux volumes qui forment encore aujourd'hui une lecture fièvreuse, haletante, comme le spectacle d'un tournoi, sont pleins de prodiges de vaillance, d'audace, d'indépendances généreuses, de catilinaires éloquentes, je le dis sans hésiter, de magnifiques erreurs.

On va en juger, et on aura une idée du diapa-

1. Chocarne, *Vie du P. Lacordaire*, t. I, p. 99.

son auquel les voix des combattants étaient montées.

Il s'agissait d'un refus de sépulture qui avait eu lieu à Aubusson, et à la suite duquel le sous-préfet avait fait introduire dans l'Eglise, par la force armée, la dépouille d'un homme, mort après avoir refusé les secours de la religion. L'*Avenir* en prend occasion de s'adresser aux prêtres de France :

« Un de vos frères a refusé à un homme, mort « hors de votre communion, les paroles et les « prières de l'adieu des chrétiens... Votre frère a « bien fait : il s'est conduit en homme libre, en « prêtre du Seigneur, résolu à garder ses lèvres « pures de bénédictions serviles. Malheur à qui « bénit contre la conscience, à qui parle de Dieu « avec un cœur vénal ! Malheur au prêtre qui « murmure des mensonges au bord d'un cercueil ! « qui conduit les âmes au jugement de Dieu par « crainte des vivants ou pour une vile monnaie ! « Votre frère a bien fait. Sommes-nous les fos-« soyeurs du genre humain?... Votre frère a bien « fait : mais une *ombre de proconsul* a cru que « tant d'indépendance ne convenait pas à un ci-« toyen aussi vil qu'un prêtre catholique. Il a or-« donné que le cadavre serait présenté devant les « autels, fallût-il, pour l'y conduire, crocheter

« les portes de l'asile où repose, sous la protec-
« tion des lois de la patrie, sous la garde de la li-
« berté, le Dieu de tous les hommes et du plus
« grand nombre des Français... Un simple sous-
« préfet, un salarié amovible, du sein de sa de-
« meure, gardée contre l'arbitraire par trente
« millions d'hommes, a envoyé dans la maison de
« Dieu un cadavre. Il a fait cela, tandis que vous
« dormiez tranquilles sur la foi jurée dans la
« Charte du 7 août, tandis que l'on exigeait de
« vous des prières pour bénir, dans le roi, le chef
« de la liberté d'une grande nation. Il a fait cela
« devant la loi qui déclare que tous les cultes
« sont libres ; et qu'est-ce qu'un culte libre si son
« temple ne l'est pas, si l'on peut y apporter de
« la boue, les armes à la main ? Il a fait cela à la
« moitié des Français, lui, ce sous-préfet !... Or,
« cet homme, il est au coin de son feu, tranquille
« et content de lui. Vous l'auriez fait pâlir, si,
« prenant votre Dieu déshonoré, le bâton à la
« main et le chapeau sur la tête, vous l'eussiez
« porté dans quelque hutte faite avec des plan-
« ches de sapin, jurant de ne pas l'exposer une
« seconde fois aux insultes des temples de
« l'Etat [1]... »

1. *Avenir* du 20 novembre 1830.

On imagine l'effet produit sur le jeune clergé de 1830, issu de la Révolution, aspirant à la liberté, par des philippiques semblables ! C'était une traînée de poudre. Chaque matin, du plus loin qu'ils le voyaient venir, le facteur, qui apportait les numéros de l'*Avenir* dans le dernier presbytère des campagnes, était accueilli comme un messager de délivrance prochaine !

« Vous frémissez, leur disait Lamennais, eh ! « qui vous empêche donc d'être hommes une fois, « et de jeter au milieu de la France ce cri una- « nime : Nous ne voulons pas !... Prêtres de Jé- « sus-Christ, que fait-on de vous? Des fonction- « naires publics, payés à raison de leurs services, « soumis à quiconque daigne leur commander, « emprisonnés en de certaines limites qu'on leur » interdit de franchir, obligés de revêtir ou de « déposer les vêtements distinctifs de leur état, « selon les caprices du premier agent de police : « voilà ce que vous êtes !... L'autorité civile vous « suit jusqu'à l'autel, et là, près de vous, debout, « elle surveille le sacrifice et préside aux sacrés « mystères. Reconnaissez-vous dans l'avilisse- « ment, dans l'opprobre indicible de cet odieux « esclavage, le sacerdoce du Fils de Dieu ? et, vous « étonnerez-vous que les peuples, ébranlés, in- « quiets, éperdus, demandent ce qu'il y a là du

« ciel? Regardez le Christ et sachez être pauvres,
« pour êtres libres et respectés, pour être forts.
« Ce n'est point avec un mandat sur les payeurs
« de César, que Jésus envoya ses apôtres à la
« conquête du monde !... Après tout, que faut-il
« au prêtre pour accomplir sa mission divine? Des
« lèvres indépendantes et un morceau de pain [1]... »

Un autre jour, l'*Avenir* leur disait encore :

« Nous sommes payés par nos ennemis, par
« ceux qui nous regardent comme des hypocrites
« ou des imbéciles, qui sont persuadés que notre
« vie tient à leur argent. Ils sont nos débiteurs,
« sans doute, et c'est le pire, qu'étant nos débi-
« teurs, ils soient parvenus à croire qu'ils nous
« font une aumône... Figurez-vous un débiteur
« qui, rencontrant son créancier, lui jetterait
« dans la boue un peu de monnaie, en lui disant :
« Travaille, fainéant, travaille! » Voilà comme
« nous traitent nos ennemis, et il y a aujourd'hui
« trente ans et quatre mois que nous nous bais-
« sons pour ramasser [2]. »

Ce langage, si haut, si dédaigneux, troublait la paix des presbytères, il jetait l'épouvante dans les Evêchés.

1. *Avenir*, n° du 13 novembre 1830.
2. *Avenir*, t. I, p. 158.

Les premiers pasteurs des diocèses s'agitaient, n'osant pas encore commander et dire ouvertement à leurs prêtres : Ne lisez plus ce journal! Renvoyez-le à la Chesnaie! Lamennais comprit qu'ils ne tarderaient pas à le faire.

« C'est à vous surtout que nous nous adres-
« sons, Evêques de France, leur dit-il, à vous qui
« êtes, tout à la fois, et nos chefs, et nos pères,
« à vous sur qui reposent nos espérances, et près
« de qui, en ces jours mauvais, nous sentons plus
« vivement le besoin de nous serrer avec amour.
« Qui aurez-vous pour successeurs? A mesure que
« la mort vous moissonnera, à qui vos troupeaux
« seront-il confiés? Est-il une âme chrétienne, qui
« ne frissonne à la seule pensée que les évêques
« pourront être choisis par les abatteurs de croix,
« par les persécuteurs de l'enseignement ecclésias-
« tique, par les ennemis de la foi? La ruine de
« cette foi, la mort du catholicisme parmi nous,
« ne serait-elle pas la conséquence certaine, inévi-
« table, d'un état de choses qui rend le gouver-
« nement maître des nominations épiscopales.
« Comptez après combien de temps il ne resterait
« plus en France qu'une Eglise entièrement asser-
« vie, un simulacre de ministère pastoral, un vil
« mannequin de sacerdoce aveugle, sourd, sans
« autre mouvement que celui qu'en se jouant lui

« imprimeraient les derniers commis de l'adminis-
« tration. Evêques de France, ne l'oubliez pas...
« c'est à vous, à vous seuls qu'il appartient de se
« saisir de cette grande question, pour assurer la
« conservation du sacré dépôt qui vous est confié.
« Les destinées de la foi, le salut ou la perte des
« générations futures, sont entre vos mains... Dé-
« cidez ! »

Puis, le lendemain, des évêques revenant aux prêtres, le grand tribun s'écriait : « Ministres de
« celui qui naquit dans une crèche et mourut sur
« une croix, remontez à votre origine ; retrempez-
« vous volontairement dans la pauvreté, dans la
« souffrance, et la parole du Dieu souffrant et pau-
« vre reprendra sur vos lèvres son efficace pre-
« mière. Sans aucun autre appui que cette divine
« parole, descendez, commé les douze pêcheurs,
« au milieu des peuples, et recommencez la con-
« quête du monde. Voyez à l'horizon... les signes
« précurseurs du lever de l'astre... Messagers de
« l'espérance, entonnez, sur les ruines des empi-
« res, sur les débris de tout ce qui passe, le canti-
« que de vie [1]... »

Je me suis bien attardé à ces citations. En ai-je dit assez pour faire entendre, avec le ton de

1. *Avenir*, t. II, *passim*.

la polémique, les périls de cette prise d'armes?

Mais, voici bien une autre entreprise.

III

Le 18 décembre 1830, le bataillon sacré, qui composait la rédaction de l'*Avenir*, imagina de faire quelque chose d'analogue à la dispersion des apôtres.

Ils se partagèrent la France. Lacordaire eut les diocèses du Nord et de l'Est, Montalembert ceux du Midi, M. de Coux ceux de l'Ouest et du Centre.

Lacordaire correspondait en outre avec la Suisse et l'Italie; son ami, avec l'Irlande et l'Allemagne, et le dernier avec la Belgique.

Ils fondèrent dès lors une sorte d'association mutuelle contre tous les actes qui attenteraient à la liberté sur un point quelconque, spécialement en France.

Cela s'appela l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse.*

Ils organisèrent un mouvement général de pétitions en faveur de la liberté d'enseignement.

Ils firent plus. Posant en principe que la liberté se prend, quand les pouvoirs publics ne la donnent pas [1], ils ouvrirent en personne, à Paris, à leurs périls et risques, une école libre.

Ils donnaient en même temps une forte impulsion à la presse catholique en province, ils créaient partout des foyers de résistance à l'arbitraire administratif, non point en se cachant sous des noms plus ou moins déguisés, mais ouvertement, au grand jour. Ils contenaient le gouvernement lui-même dans la nomination des évêques, et le forçaient à se désister du choix qu'il venait de faire pour le siège épiscopal de Beauvais.

Ainsi, la glace était rompue, et les catholiques, depuis si longtemps déshabitués en France de la vie publique, s'aguerrissaient peu à peu et se formaient aux mœurs militantes des pays libres [2].

S'il eût voulu être logique, le gouvernement de Juillet, de qui Lafayette avait dit que c'était la meilleure des Républiques, aurait dû s'en réjouir et favoriser loyalement cette adhésion des catholiques aux principes sur lesquels on avait assis le trône de Louis-Philippe.

Le gouvernement de Juillet, espérant d'ailleurs

1. Foisset, *loc. cit.*, p. 166.
2. *Ibid.*, p. 167.

plaire à une portion du clergé, celle qui restait obstinément en dehors du mouvement généreux créé par l'*Avenir*, intenta une série de procès à Lamennais et à son Ecole.

Je ne referai pas cette histoire, où une avocasserie tracassière fournit des textes pour punir des gens condamnés d'avance. C'est l'histoire de qui est le plus fort, au moins en fait de gendarmes et de police.

Certains détails méritent cependant au moins une mention.

Il s'agissait, dans le premier procès, de savoir si les aumôniers des collèges doivent être considérés comme des fonctionnaires publics.

L'avocat du roi soutenait que les aumôniers avaient un caractère public, et, parmi ses motifs, il alléguait que ce sont les ministres d'un souverain étranger.

En entendant cette énormité, Lacordaire bondit. Il se leva, et, de sa voix étincelante, il interrompit le magistrat :

— Non, Monsieur, dit-il, cela n'est pas! Nous sommes les ministres de quelqu'un, qui n'est étranger nulle part, de Dieu [1] !

La salle faillit crouler sous les applaudissements,

1. MONTALEMBERT, *loc. cit.*, p. 108.

et l'on vit un ouvrier, passant par-dessus les bancs et les têtes, s'approcher de l'interrupteur, lui prendre la main, et crier :

— Monsieur le curé, je suis là-bas avec des camarades, qui m'envoient savoir votre nom...

Ils l'attendirent, pour le porter en triomphe. C'étaient des insurgés de Juillet.

Dans le second procès devant la cour d'assises de la Seine, le succès d'audience fut aussi complet, surtout devant l'opinion publique. L'arrêt ne fut rendu qu'à minuit, après une magnifique défense de Lacordaire, que le jeune prêtre commença, en saluant profondément son illustre maître, assis à ses côtés, « cet homme grand et simple, dit-il, qui « m'a permis de l'aimer[1] ! »

Mais rien n'est beau comme le procès dit de l'*École libre.*

Ce fut le premier acte de ce grand débat, qui durera vingt années, et qui aboutira à la chute de Louis-Philippe et à la proclamation de la liberté de l'Enseignement par la République française.

Les curés de Lyon avaient été sommés de renvoyer les enfants de chœur auxquels ils donnaient gratuitement des leçons. Ah ! dirent les hommes

1. *Moniteur* du 31 janvier 1831.

de l'*Avenir*, « vous poursuivez la liberté de l'en-« seignement jusque dans les enfants de chœur, « eh bien! nous la mettrons aux prises avec des « hommes[1]! »

Le 9 mai 1831, ils se firent maîtres d'école, et on les vit faire la classe à une vingtaine de pauvres enfants. La police survint. « Au nom de la Loi, « dit le commissaire aux enfants, je vous somme « de sortir! — Et moi, dit le chef de l'Ecole li-« bre, au nom de vos parents, je vous ordonne de « rester! » Les enfants criaient : « Nous reste-« rons! » Alors, les sergents de ville les enlevèrent, les scellés furent posés et une instruction commença[2].

Le père de Charles de Montalembert étant venu à mourir, celui-ci devenait pair de France, et les maîtres d'école devinrent justiciables de la Cour des Pairs.

Ils parurent tous à la barre de cette cour le 20 septembre.

Je voudrais pouvoir faire revivre sous les yeux du lecteur cette scène, dont les journaux de l'époque sont pleins.

Le jeune Montalembert — il avait vingt-un ans

1. *Avenir* du 5 mai 1831.
2. MONTALEMBERT, *loc. cit.*, p. 414.

— était là, debout, portant le deuil de son père mort la veille, promenant ses regards sur cette réunion de vieillards, ses pairs et ses juges.

Tout le Palais-Médicis ému, immobile, respirant à peine, écoutait cette parole si mâle et si jeune, si fière et si humble, où l'accusé se faisait l'accusateur. A cinquante ans de distance, quand on relit ce discours, le premier d'une carrière qui en a produit de si beaux, on retrouve les émotions de cette chaude journée, et on comprend le mot heureux du successeur de Lacordaire à l'Académie française, nous montrant la noble Chambre, « souriant à l'éloquence pleine de verdeur d'un « des complices, comme un aïeul à la vivacité « généreuse et mutine du dernier enfant de sa « race [1]. »

« Si notre foi doit mourir, s'écriait le noble en- « fant, souffrez au moins que nous lui choisis- « sions un tombeau, et que ce tombeau soit la li- « berté du monde! C'est notre foi qui, la première, « a levé la noble bannière sous laquelle le genre « humain aujourd'hui est en bataille. C'est bien la « moindre chose qu'elle puisse s'en servir comme « d'un linceul [2]! »

1. A. de Broglie, *Discours de réception à l'Académie française.*
2. Montalembert, *Avenir*, t. II, p. 282.

Après Montalembert, ce fut le tour de Lacordaire. L'organe du ministère public avait soutenu la prévention comme un légiste vulgaire. Il parla comme s'il eût plaidé un procès de mur mitoyen. La réplique fut sanglante.

Représentons-nous un jeune homme de vingt-neuf ans, un prêtre, debout à la barre de la cour des Pairs, et débutant ainsi :

« Nobles pairs. — Je regarde et je m'étonne. — « Je m'étonne de me voir au banc des prévenus, « tandis que M. le Procureur général est au banc « du ministère public. — Je m'étonne que M. le « Procureur général ait osé se porter mon accusa- « teur, lui qui est coupable du même délit que « moi, et qui l'a commis dans l'enceinte même où « il m'accuse, devant vous, il y a si peu de temps. « Car, de quoi m'accuse-t-il? — D'avoir usé d'un « droit écrit dans la Charte, mais non encore ré- « glé par une loi. Et lui vous demandait naguère « la tête de quatre ministres, en vertu d'un droit « écrit dans la Charte et non réglé par une loi ! « S'il a pu le faire, j'ai pu le faire aussi, avec la « différence qu'il demandait du sang et que je « voulais donner une instruction gratuite aux en- « fants du peuple. Tous deux, nous avons agi au « nom de l'article 69 de la Charte. Si M. le Pro- « cureur général est coupable, comment m'ac-

« cuse-t-il? et, s'il est innocent, comment m'ac-
« cuse-t-il encore? »

L'organe du ministère public s'était retranché derrière un décret de 1811, par leqnel l'Empereur avait établi une peine sans le concours du Corps législatif. L'impitoyable avocat lui répond :

« Ah! nobles Pairs! quelle dérision! Et c'était « avec complaisance que M. le Procureur général « vous suppliait de remarquer que le décret avait « été exécuté sous l'Empire. Puis donc qu'il a « bien voulu prendre mon rôle, il faut que je me « résigne à répéter après lui : C'était sous l'Em- « pire, c'était du temps où la France ne consen- « tait à rien, parce qu'on ne lui soumettait rien; « c'était du temps où les restes de la République, « descendus de l'échafaud, adoraient à genoux la « fortune impériale; c'était du temps où il n'y « avait en France que la gloire et le silence... Le « décret de 1811 a eu force de loi sous l'Empire : « c'est vous qui l'avez dit, monsieur le Procureur « général, c'est vous qui avez mis là toute la « cause... et qui faisiez remarquer tout à l'heure, « avec une sorte d'orgueil, que personne n'avait été « si hardi sous l'Empire que de s'opposer à la vo- « lonté de Napoléon. Je place volontiers la cause « où vous la placez vous-même, et je suis curieux « de répéter la preuve par laquelle vous établissez

« que le décret de 1811 a eu force de loi sous le « sceptre impérial. C'est, dites-vous, qu'il a été « exécuté... Mais, tout s'exécute par l'épée, et, si « nulle autre autre condition n'est nécessaire pour « qu'une volonté d'homme devienne une loi, la « violence est la suprême législatrice du genre « humain : un fait est un droit; le silence de la « peur est la voix de Dieu... Non, si la doctrine « du ministère public était vraie, il faudrait fuir « notre patrie, et aller demander aux civilisations « les plus abjectes un peu de cette liberté qui ne « se perd jamais tout entière, si ce n'est chez « les peuples où l'on parle de violence comme « d'une chose sacrée, et où l'ordre du maître s'ap- « pelle une loi, pourvu que l'esclave ait répondu : « J'obéis ! »

Après ce fier langage, tenu devant tant d'anciens serviteurs du pouvoir impérial, le jeune orateur termine, en rappelant, dans une prosopopée magnifique, l'exemple de Socrate succombant, lui aussi, dans la première cause de la liberté d'enseignement, et en montrant que la postérité, dans cette cause célèbre, n'a absous que le coupable et le bourreau : le coupable, parce qu'il avait manqué aux lois d'Athènes, pour obéir à des lois plus grandes; le bourreau, parce qu'il n'avait présenté la coupe qu'en pleurant.

« Et moi, nobles Pairs, » conclut le jeune prêtre, « si le temps ne me manquait pas, je vous « aurais prouvé qu'en foulant aux pieds ce décret « de l'Empire, j'avais bien mérité des lois de ma « patrie, bien servi sa liberté, bien servi sa cause « et l'avenir de tous les peuples chrétiens. Mais « le temps ravit ma pensée, je lui pardonne puis- « qu'il me laisse votre justice. C'est donc assez. « — Quand Socrate, dans cette première et fa- « meuse cause de la liberté d'enseignement, était « prêt à quitter ses juges, il leur dit : Nous al- « lons sortir, vous pour vivre, moi pour mourir. » « Ce n'est pas ainsi, nobles juges, que nous vous « quitterons. Quel que soit votre arrêt, nous sor- « tirons d'ici pour vivre : car la liberté et la reli- « gion sont immortelles [1]... »

L'heureuse audace de cette improvisation avait réveillé l'attention des moins sympathiques. Les prévenus furent condamnés au *minimum* de la peine : à cent francs d'amende !

Perdu ainsi, mais perdu avec honneur, devant la haute cour, le procès fut gagné devant une cour plus haute et plus souveraine, celle de l'opinion, et les vaincus purent se dire la parole de Mon-

1. Lacordaire, *Discours prononcé devant la Chambre des Pairs* (t. VII des Œuvres complètes, p. 167 et suiv.)

taigne : « Il y a des défaites triomphantes à l'égal « des victoires. »

Le bruit de ces applaudissements se mêla à d'autres bruits précurseurs de la tempête. L'orage va gronder, nous allons en suivre le déchaînement et nous en entendrons bientôt le fracas.

## IV

En ce moment, pénétrons sous les charmilles de la Chesnaie. Le Maître a tendu l'oreille, et les avant-coureurs de la tempête l'ont profondément ému. Il parlait aux siens, et les siens l'entendant parler une langue nouvelle, tout imprégnée de colère, se serraient de peur les uns contre les autres. Il disait :

« Des siècles et des siècles avaient passé ; c'é« tait sur le soir d'un de ces longs jours qui « sont les jours de Dieu ; le soleil, enveloppé « d'un linceul de nuages blafards, était descendu « sous l'horizon, la nuit se faisait, une atmos« phère lourde, étouffante, pesait sur la terre ; « troupeaux fatigués, les peuples gisaient dans « ces vastes parcs, qu'on appelle empires, royau-

« mes, et de temps en temps soulevaient avec « effort leur col meurtri du joug, pour trouver un « peu d'air et rafraîchir leur poitrine brûlante : « et ces parcs étaient gardés par des gens ar- « més ; et, toutes les fois qu'il s'y faisait le moin- « dre mouvement, on entendait un cliquetis de « chaînes. — Et je regardais cela, et mon âme « absorbée dans une profonde stupeur se troublait « en elle-même, lorsqu'une voix : Fils d'Adam, « que vois-tu ? et comme je ne répondais point : « Tu vois, dit-elle, les nations rachetées par le « Christ !...

Lamennais continua un long récit de sa vision apocalyptique. L'effroi gagnait de plus en plus ceux qui l'aimaient. Il ne s'en aperçut point, ou plutôt ne voulut pas le voir, et il reprit :

« Je pénétrai plus avant dans le temple, je « parcourus de longues nefs désertes ; les voû- « tes se perdaient dans l'obscurité ; une horreur « silencieuse l'environnait, et le frisson courait « dans mes veines. Au fond du sanctuaire, sur « un autel éclairé d'une lampe mourante, j'aper- « çus comme une grande ombre, je ne sais quoi « d'inexprimable, une forme divine qui semblait « plier sous des chaînes. Et je regardais cela, « et ma chair tremblait, et mon front se mouil- « lait d'une sueur froide, lorsqu'une voix : Fils

« d'Adam, que vois-tu ? et comme je ne répondais
« point : Tu vois, dit-elle, le Christ, rédempteur
« du monde !...

« Alors, je tombai la face contre terre ; ma vie
« du temps fut comme suspendue, et ce qui se
« passa en moi n'a point de nom dans les langues
« humaines. — Revenu à moi-même, je me re-
« trouvai au milieu de la foule, et c'était un
« mélange inouï de pleurs et de joies insensées,
« de prières et de blasphèmes, des danses dans un
« tombeau, une orgie dans un lien saint.

« Tout à coup, une sorte de tonnerre lointain,
« une rumeur sourde, confuse, horrible, ébranla
« les airs : d'instant en instant, elle croissait :
« les peuples effrayés demandèrent : Qu'est-ce
« que ce bruit ? Et il leur fut dit : C'est le vent du
« Seigneur qui passe ! et les forêts s'inclinaient
« comme l'herbe ; et les colonnes des temples
« fracassés se heurtaient comme les genoux d'un
« homme pris de vin ; et les combles des palais,
« emportés tels que des brins de paille, dispa-
« raissaient dans la poussière, et les murs crou-
« laient, et les trônes craquaient comme un mor-
« ceau de bois sec sur le genou d'un enfant.
« Repoussés par la tempête, les fleuves débor-
« daient, la mer surmontait ses rivages, et toutes
« ses eaux, se mêlant, s'agitant, poussaient et re-

« poussaient les débris, et on les voyait, roulés par « les tourbillons, s'entasser, monter peu à peu du « sein de l'abîme, et puis, dans le flux et le reflux « des ondes, cette énorme montagne de ruines éle- « vait au-dessus des flots sa tête fangeuse et ceinte « de cadavres flottants comme d'une couronne [1]. »

L'entendant parler ainsi, les jeunes hommes de la Chesnaie se disaient l'un à l'autre, à voix basse : « Que veut-il dire ? Est-ce une prophétie ? »

Je ne sais pas si le lecteur n'aura pas reconnu là une prophétie de ce qui a passé depuis sous nos yeux. Mais, ce que je sais bien, c'est que, dans la vision de Lamennais, il nous faudra reconnaître un symptôme nouveau, et celui-là, nous le verrons, attristera bientôt nos cœurs amis, pendant qu'il donnera satisfaction à ses contradicteurs.

1. *Paroles d'un croyant*, chap. XXI.

# X

## LES AFFAIRES DE ROME

SOMMAIRE. — A la fin de 1831. — Ce qui sortit des luttes de l'*Avenir*. — Beaux vers de M. de Laprade.—Les fautes de l'*Avenir*.— Un parti imprudent mais généreux. — Souvenirs de Lacordaire. — Embarras dans lequel les rédacteurs mirent la cour de Rome. — L'Odyssée des trois pèlerins. — Passage à Marseille. — Une belle page de Lamennais. — De Paris à Rome! — Désenchantement. — Réception pleine de réserve. — L'audience de Grégoire XVI. — Irritation de Lamennais. — Le Mémoire au Pape. — Chez les Théatins. — Sonnez toujours votre heure!

« Si cruel que soit le temps, il n'ôtera rien aux « délices de l'année qui vient de passer : elle « sera éternellement dans mon cœur comme une « vierge qui vient de mourir [1] !... »

Ainsi parlait le principal rédacteur de l'*Avenir*, un mois après le fameux procès de l'Ecole Libre, à la fin de 1831.

Elle allait en effet mourir, cette année, qui avait passé, comme un de ces jours sains et glo-

1. Lettre de Lacordaire à Montalembert, 29 octobre 1831.

rieux, dont le crépuscule est encore plein de lumière et de joie.

L'*Avenir* touchait à la fin de son aventureuse carrière.

## I

Ce furent, a dit Lacordaire, « des jours à la « fois heureux et tristes, jours dévorés par le « travail et l'enthousiasme, jours comme on n'en « voit qu'une fois dans la vie [1]. »

Je ne crains pas d'avoir exagéré la valeur et l'intensité des luttes de l'*Avenir*, de ces luttes qui, pour le fond des choses en question, ont prévalu et qui décidèrent de l'attitude des catholiques en France et ailleurs, depuis la Révolution de juillet jusqu'au second Empire.

Les conférences de Notre-Dame et ces autres conférences plus intimes, que le pauvre a appris à bénir, les conférences de Saint-Vincent de Paul, sont sorties de là.

Il en est sorti la loi de 1850 en faveur de la liberté de l'enseignement.

1. MONTALEMBERT, *Le Père Lacordaire* (*loc. cit.*, p. 420).

Bien d'autres choses en sont sorties : le réveil de l'esprit et du prosélytisme catholique, le retour de l'Eglise de France à l'unité romaine [1], l'aguerrissement des enfants de l'Eglise contre les arbitraires, de quelque côté qu'ils viennent.

Il en sortit surtout une merveilleuse commotion, électricité morale, qui, devant les ruines et sur les débris entassés, loin de les décourager, donna au jeune clergé et à la jeunesse d'alors la sainte audace d'entonner un cantique de vie.

Pour savoir ce qu'il éclata alors d'enthousiasme pur et désintéressé dans les presbytères du clergé français, il faut avoir vécu dans ces temps, lu dans ces yeux, écouté ces confidences, serré ces mains frémissantes, senti battre ces cœurs, comme on le voit et comme on le sent dans les lettres intimes et dans les souvenirs de la génération sacerdotale, d'où la nôtre est sortie.

La jeunesse française secouait, elle aussi, les

1. L'état de l'Église de France est bien maintenant ce que le voulait Lamennais en 1825, et l'état général de l'Église tend de plus en plus vers le même idéal... Lamennais a compris tout cela, l'a appelé de ses vœux, et l'a maudit la veille du jour où ses vœux allaient se réaliser. Il vit que le système des Églises nationales... allait se perdant dans l'idée de la catholicité, que la féodalité, ou, en d'autres termes, la souveraineté divisée, tendait à disparaître de l'Église comme elle a disparu de l'État ; que l'Église obéissait, comme le monde entier, à une tendance vers la centralisation. La justesse de ses prévisions sur tous ces points est vraiment digne d'admiration : je suis persuadé que l'avenir ne fera que confirmer ce qu'il a si finement entrevu. (E. Renan, *Essais de morale et de critique*, p. 163.)

hontes et les sommeils du passé. Un de nos meilleurs poètes, Victor de Laprade, a dit, en de beaux vers, ce que valait alors cette jeunesse dont il était.

Ah ! j'ai connu des jours, et je les ai vécu,
Où les droits désarmés, où l'idéal vaincu,
Le penseur qu'on proscrit et le Dieu qu'on délaisse,
Avaient au moins pour eux les cœurs de la jeunesse !...
Alors, aux grandes voix les cœurs étaient ouverts !...
Nous montions, dédaigneux des intérêts sordides,
Fiers, altérés du beau plutôt que du bonheur,
Amoureux de l'amour, du droit, du vieil honneur,
Et tous prêts à mourir, purs de toute autre envie,
Pour ces biens, qui font seuls les causes de la vie...
Ecoliers, jeunes fous, c'étaient là nos orgies,
L'ivresse où nous puisions nos rudes élégies ;
C'était notre soleil dans les travaux obscurs,
Qui nous ont gardés fiers, en nous conservant purs.

Franchement, à tous égards, cela ne valait-il pas mieux que d'aller ensevelir ses vingt ans dans les tripots du cercle ou dans les fumées du café, que de s'en aller chaque soir applaudir la *Belle Hélène* ou se délecter des réalismes de l'*Assommoir*.

Je ne sais pas ce qu'en pense le lecteur, mais, enthousiasme pour enthousiasme, exagérations pour exagérations, j'aime mieux les enthousiasmes et les exagérations des jeunes disciples de

l'*Avenir*, que l'entraînement d'une certaine littérature contemporaine, qui force à regarder en bas, tandis que l'autre faisait regarder en haut.

## II

Mais, à côté des services, je dois impartialement noter les fautes.

Le Concordat avait stipulé le Budget des Cultes, il avait laissé à l'Etat le droit des nominations épiscopales, il avait consacré le principe si chrétien de l'union entre l'Etat et l'Eglise. — De ses mains imprudentes, l'*Avenir* brisait, nous l'avons vu, toutes ces stipulations sacrées.

Le Saint-Esprit a solennellement menacé des vengeances divines ceux qui méconnaissent les droits et les respects dus à ses oints, qu'il a chargés de régir l'Eglise : « Ne touchez pas à mes Christs ! » dit-il aux Livres Sacrés. — L'*Avenir* y toucha sans ménagements, et l'épiscopat ne rencontra pas, chez ses rédacteurs, l'esprit catholique qui est un esprit de révérence ou, comme on l'a défini, un respect mêlé d'amour, qui a pris, dans le langage chrétien, le nom expressif de vénération.

Aussi, ne saurait-on dire quel soulèvement se produisit contre ce journal dans presque tous les évêchés et dans la plupart des séminaires.

En plusieurs diocèses, la lecture de l'*Avenir* fut défendue.

On éloigna des saints ordres les jeunes gens qui penchaient pour les doctrines nouvelles.

L'entrée du séminaire fut même interdite à plusieurs.

Des professeurs de théologie furent privés de leurs chaires, des curés furent destitués, parce qu'ils partageaient et propageaient les nouveautés.

Montalembert l'a reconnu loyalement : « A des « idées pratiques, neuves, justes et honnêtes en « elles-mêmes, et qui sont devenues pendant « vingt ans le pain quotidien de l'apologétique « catholique, nous avions eu le tort d'ajouter des « théories excessives et téméraires, puis de sou- « tenir les unes et les autres avec cette logique « absolue, qui perd toutes les causes qu'elle ne « déshonore pas. »

D'autre part, le système philosophique de M. de Lamennais sur la certitude, système dont il pré-

1. Voir, pour plus de détails, le récit très complet de M. Foisset (*loc* [illegible] 193 et suiv.)

tendait faire-la base de sa politique comme de sa théologie, excitait les défiances.

Les nuages s'amoncelaient sur la tête de l'*Avenir*.

S'il comptait toujours de zélés partisans, il avait des ennemis un peu partout, dans les journaux de l'opposition démocratique qui se refusaient de croire à la sincérité de son libéralisme, comme dans la presse ministérielle et dans les feuilles légitimistes, où l'ancien clergé gallican battait en brèche chaque matin les théories ultramontaines de Lamennais.

Certes, nous n'en sommes plus à l'apprendre, La jeune école de Lamennais s'effrayait peu de la guerre, et les nuages avaient beau s'amonceler, l'orage ne leur faisait pas peur.

Mais — et c'est sa meilleure défense — la foi et la loyauté de ces fiers soldats de l'*Avenir* s'arrangeaient mal des vagues soupçons qui planaient sur leur orthodoxie.

Ils prirent alors un parti, imprudent, mais généreux.

Ecoutez ce qu'ils firent.

## III

« Nous confions, avait dit l'*Avenir*, nous con-
« fions notre protestation au souvenir de tous les
« Français, en qui la foi et la pudeur n'ont pas
« péri ; à nos frères des Etats-Unis, de l'Irlande
« et de Belgique ; à tous ceux qui sont en travail
« de la liberté du monde, quelque part qu'ils
« soient. Nous la porterons, pieds nus, s'il le faut,
« à la ville des apôtres, aux marches de la confes-
« sion de Saint-Pierre, et on verra qui arrêtera
« les pèlerins de Dieu et de la liberté ! »

Sur son lit de mort, à Sorèze, Lacordaire évoqua ce souvenir.

Ce sont les derniers accents d'une âme sublime, que rien ne tenait plus à la terre et que Dieu attendait, pour la couronner de l'auréole des docteurs restés fidèles. Ce sont des accents d'outre-tombe, et ils ne mentent pas.

« Le lendemain du jour où notre résolution fut
« prise, disait Lacordaire, je descendis de bonne

1. *Avenir* du 25 novembre 1830.

« heure dans la chambre de M. de Lamennais. Je « lui exposai que nous ne pouvions pas terminer « ainsi, mais que nous devions nous rendre à « Rome pour justifier nos intentions, soumettre « au Saint-Siège nos pensées, et donner, dans « cette démarche éclatante, une preuve de sincé-« rité et d'orthodoxie, qui serait toujours, quoi « qu'il arrivât, une bénédiction pour nous et une « arme arrachée à nos ennemis.

M. de Lamennais eût dû me répondre : « Mon « cher enfant, vous n'y pensez pas. Rome n'a pas « coutume de juger des opinions que Dieu a li-« vrées à la dispute des hommes, et surtout des « opinions qui touchent à la politique variable des « temps et des lieux. Avez-vous vu O'Connell se « rendre à Rome pour y consulter le Pape? Le « Pape, au milieu de cette terrible agitation cau-« sée en Irlande au nom de la liberté nationale et « de la liberté religieuse, est-il intervenu pour la « diriger ou pour la faire cesser? Non. Rome s'est « tue, et O'Connell a parlé trente ans. Nous ne « pouvons faire comme lui, parce que nous n'avons « pas, comme lui, derrière nous, une nation una-« nime; mais, en nous retirant de la lutte, notre « silence même aura sa force et sa dignité. Le « temps n'était pas avec nous : laissons-le couler. « Nos pensées germeront dans les esprits; elles y

« prendront la forme calme que nous n'avons pu « leur donner, et un jour, peut-être bientôt, nous « morts ou nous vivants, nous verrons notre pa- « role renaître de ses cendres, des écoles s'ouvrir « librement, des religieux s'établir sur tous les « points de notre sol, des conciles provinciaux « s'assembler, et l'antipathie du pays contre nous « se changer en ce bon vouloir dont Dieu et les « hommes ont besoin toujours et qui est la porte « véritable de toutes les libertés. Il n'est pas be- « soin d'aller à Rome pour cela : notre chute « même, en satisfaisant nos ennemis, leur ôtera « un grand ressort et plus elle sera profonde, « plus elle hâtera peut-être le jour où tout ce « que nous avons voulu se réalisera. »

« Au lieu de cette réponse, qui eût été celle d'un « sage, M. de Lamennais accepta sans hésiter ma « proposition ! — Oui, me dit-il, il nous faut « partir pour Rome [1]. »

Le 15 novembre 1831, treize mois après sa fondation, l'*Avenir* suspendait sa publication et, dans un article signé de tous ses rédacteurs, annonçait le départ pour Rome.

Nous verrons, avaient-ils dit, « qui arrêtera les « pèlerins de Dieu et de la liberté ! »

1. Lacordaire. *Notice sur le rétablissement en France de l'ordre des Frères Prêcheurs,* p. 59.

Personne n'avait la moindre envie de les arrêter et c'est dommage, vraiment, car ce voyage était une faute.

Forcer Rome à s'expliquer sur des questions qu'elle laissait librement débattre depuis un an, c'était au moins une prétention singulière. — Ne pas lui savoir un gré infini de son silence, c'était méconnaître à la fois toutes les exigences et tous les avantages de la situation.

C'est un panégyriste de Lacordaire, celui qui l'a le mieux connu parmi ses fils, et qui a le mieux décrit sa vie intime dans deux volumes, qui sont un chef-d'œuvre, le Père Chocarne, qui a dit :

« Le moindre souci des esprits ardents ou absolus est de compter avec l'opportunité, la patience et le temps ; leur tort est d'oublier que la logique des faits n'est pas aussi pressée que celle des idées ; que si le grain n'arrive à maturité que de longs mois après avoir été confié à la terre, l'esprit public est un sol plus froid encore et plus lent ; que c'est beaucoup pour une vie d'homme d'avoir jeté dans le monde une idée féconde, et qu'il faut s'estimer heureux, si la génération suivante la voit fleurir et germer à son soleil. C'était le tort des hommes de l'*Avenir*. Oubliant le titre de leur journal, ils mettaient tout au présent. Ils s'étaient jetés, en enfants terribles et à l'arme blanche, à

l'encontre des puissances humaines; ils allaient se heurter plus inconsidérément encore au pouvoir qui n'est pas de ce monde. Ils allaient demander une solution prompte et définitive à l'oracle qui en donne le moins possible sur les questions controversées, montrant ainsi pour la liberté plus de respect que ceux qui s'en targuent le plus [1]. »

« Jamais, disait M. de Sacy dans les *Débats* [2], « jamais l'esprit inquiet qui nous est propre, n'a « mis la cour de Rome, cette sage cour, plus mal à « son aise. »

Sans réfléchir à ces choses, les trois principaux rédacteurs de l'*Avenir*, l'abbé de Lamennais, l'abbé Lacordaire et M. de Montalembert, partirent pour Rome.

L'odyssée des trois pèlerins fut une longue acclamation, à travers la France qu'ils parcoururent pour venir s'embarquer à Marseille.

J'ai recueilli les souvenirs des contemporains sur l'accueil que Marseille fit aux trois « pèlerins de Dieu et de la liberté, » comme ils s'intitulaient.

A la porte d'Aix, la diligence poudreuse, qui les amenait, trouva une foule d'ardents admira-

1. Chocarne, t. I, p. 119.
2. 8 juillet 1832.

teurs, qui les acclamèrent et les conduisirent, au milieu de vivats et de bravos, jusqu'au modeste hôtel de la rue du Petit-Saint-Jean, où ils descendirent.

Le lendemain, à l'heure dite, quand Lamennais parut dans l'église de Saint-Théodore pour y célébrer la messe, tout le clergé de la ville était là, spontanément, sans convocation, les chanoines en camail, les prêtres en surplis, remplissant le sanctuaire, pour assister à la messe du grand lutteur.

L'Evêque accourut. Sous l'inspiration et sur les conseils de son ardent neveu, Mgr Fortuné de Mazenod venait assurer Lamennais de ses sympathies et, se séparant ainsi ouvertement de la grande majorité de ses collègues dans l'épiscopat français, il suppliait les trois voyageurs de venir chez lui, à l'Evêché, où une réception splendide réunissait l'élite du clergé et de la population marseillaise.

Ils s'arrêtèrent trois jours dans la vieille colonie des Phocéens[1], dont Lamennais disait ensuite qu'il l'avait trouvée « toujours hospitalière. »

1. Notre grand artiste Chanuel, à ce moment-là, achevait la belle statue d'argent repoussé au marteau qui figure avec tant d'honneur au sanctuaire vénéré de Notre-Dame-de-la Garde. Lamennais l'alla voir, et l'admira. « Plusieurs hauts person-« nages, » dit à ce propos un de nos meilleurs écrivains mar-

Quand ils partirent, le neveu de l'Evêque, celui qui devait gouverner l'Eglise de Marseille, en grand Evêque et en grand cœur, M. Eugène de Mazenod, donna à Lamennais une lettre pour le cardinal Pacca, la seule lettre de recommandation qu'emportèrent de France les rédacteurs de l'*Avenir,* une lettre qui exerça, nous le verrons, une influence si considérable sur ce qu'on a appelé depuis les *Affaires de Rome.*

IV

Reposons-nous un instant des fiévreux halètements de la lutte, et suivons, à leur sortie de Marseille et de France, cet homme, en qui les préoccupations de la bataille n'absorbaient point les tendances d'un esprit, où les spectacles de la na-

seillais, « ont, en traversant Marseille, visité M. Chanuel dans « son atelier. Tous ont admiré cet homme qui, la tête dans « une fournaise ardente, travaillait de l'aube au soir, avec un « courage et une patience indicibles. M. de Lamennais lui-« même l'est allé voir, et lui a dit en souriant : « Après tant de « jours passés dans les flammes pour exécuter une œuvre « sainte, Dieu vous exemptera sans doute du purgatoire.» Mot « naïf d'un prêtre sublime, qui s'adressait à un homme à la « fois sublime et naïf. Une telle anecdote semble appartenir à « la vie d'un artiste du moyen-âge. (Gaston de Flotte, *Essai sur l'état de la littérature à Marseille*, p. 271.) »

ture exercèrent toujours une séduction charmante.

Ces pages ont été écrites par Lamennais, au début du livre, d'ailleurs si passionné et si mouvementé, qu'il a consacré au récit des *Affaires de Rome*.

« Après nous être arrêtés un peu dans la vieille « colonie des Phocéens, toujours florissante par « son commerce, toujours hospitalière, nous con- « tinuâmes notre route, retrouvant à chaque pas « quelque grave ou touchant souvenir d'histoire. « Ici Toulon, où commença, sous les plis d'un « drapeau sanglant, la fortune merveilleuse du « plus grand homme des temps modernes; au- « delà le golfe de Cannes où elle parut se relever « un moment, pour aller bientôt expirer solitaire « sur un rocher de l'Atlantique; et tout auprès, « par un doux contraste avec les turbulents soucis « et les rêves agités de l'ambition humaine, Lé- « rins, cet asile de paix, où, lorsque l'épée des « barbares démembrait, pièce à pièce, l'empire « romain, s'abritèrent, comme l'alcyon sous une « fleur marine, la science, l'amour, la foi, tout « ce qui console, enchante et régénère l'huma- « nité [1]. »

Puis, continuant de se laisser aller aux doux en-

1. Lamennais, *Affaires de Rome*, p. 9.

traînements de sa belle imagination, Lamennais écrit cette ravissante page, une des plus fraîches qu'il ait écrites, à mon avis, sous l'impression des choses de la nature.

« D'Antibes à Gênes, dit-il, la route côtoie pres-
« que toujours la mer, au sein de laquelle ses
« bords charmants découpent leurs formes sinueu-
« ses et variées, comme nos vies d'un instant des-
« sinent leurs fragiles contours dans la durée im-
« mense, éternelle. Aucunes paroles ne sauraient
« peindre la ravissante beauté de ces rivages tou-
« jours attiédis par une molle haleine de prin-
« temps. D'un côté, la plaine à la fois mobile et
« uniforme, où apparaissent çà et là quelques voi-
« les blanches qui la sillonnent en des sens divers.
« Sur la pente opposée des montagnes, qui cou-
« pent de fertiles vallées ou de profonds ravins,
« les inépuisables richesses d'une nature tour à
« tour imposante, gracieuse, qui s'empare de l'âme,
« y apaise les tumultueuses pensées, les amers
« ressouvenirs, les prévoyances inquiètes, et peu à
« peu l'endort dans la vague contemplation de je
« ne sais quoi d'insaisissable comme le son fugi-
« tif, de mystérieux comme l'univers et d'infini
« comme son auteur. »

Le Breton pourtant ne veut pas céder à la séduction des côtes de Provence : « Cependant,

« dit-il, telle est la puissance des premières im-
« pressions que, dans ces riantes et magnifi-
« ques scènes, rien pour moi n'égalait celles
« qui frappèrent mes jeunes regards : les côtes
« âpres et nues de ma vieille Armorique, ses tem-
« pêtes, ses rocs de granit battus par des flots
« verdâtres, ses écueils blanchis de leur écume,
« ses longues grèves désertes, où l'oreille n'en-
« tend que le mugissement sourd de la vague, le
« cri aigu de la mouette tournoyant sous la nue,
« et la voix triste et douce de l'hirondelle de
« mer. »

« Ainsi, s'en allaient vers la cité, pendant si
« longtemps dominatrice et reine, trois obscurs
« chrétiens, vrais représentants d'un autre âge par
« la simplicité naïve de leur foi, à laquelle aussi
« peut-être se joignait quelque intelligence de la
« société présente, de son esprit, de ses besoins
« et de ses vœux, dont nulles résistances n'empê-
« cheront l'accomplissement.

« Des notes diplomatiques — c'est toujours La-
mennais qui parle — de l'Autriche, de la Prusse,
« de la Russie, les avaient devancés à Rome. On
« y pressait le Pape de se prononcer contre ces
« révolutionnaires audacieux, ces impies séduc-
« teurs des peuples qu'ils poussaient à la révolte
« au nom de la religion. Le gouvernement fran-

homme la leçon de ce qu'elle doit aux peuples et aux rois.

Ce calme de la vérité qui a foi en elle, ce sommeil apparent du vicaire de Jésus-Christ sur sa barque, au milieu de la tempête, cette grandeur de Rome chrétienne enfin, fut une révélation pour les deux jeunes compagnons de Lamennais [1].

Les lettres du Maître à ses amis de France, son livre des *Affaires de Rome,* témoignent du dépit chagrin que lui causa cette réception, pleine de réserve et de prudence.

Le mécontentement, occasionné par la polémique de l'*Avenir*, et augmenté par ce voyage, que les Romains, toujours lents et sages, considéraient comme une mise en demeure publique et quelque peu théâtrale, se traduisait par le silence, un silence froid, mais poli.

Quelques amis essayaient de rendre courage à M. de Lamennais.

Le fameux Père Ventura surtout se prodiguait et s'ingéniait à lui donner l'explication d'une attitude, dont cette âme de tribun souffrait indiciblement.

Il voulut voir le cardinal-vicaire. L'audience fut indiquée, et, au jour dit, un billet fort poli, mais

1. Chocarne, *loc. cit.*, p. 121.

très net, lui fit connaître que le cardinal-vicaire ne le recevrait pas.

Seul dans le Sacré-Collège, le cardinal Pacca, grâce aux recommandations de l'abbé de Mazenod, s'entremettait en faveur de Lamennais.

Il voulut voir le pape.

On le fit attendre un mois.

Le Pape était Grégoire XVI.

Il accorda l'audience aux instances du cardinal Pacca, mais il y mit pour condition qu'il n'y serait parlé en aucune manière de ce qui avait amené les trois voyageurs à Rome.

Lamennais n'était pas homme à observer cette condition.

Fin comme un Italien et paternel comme un Pape, Grégoire XVI le devina, et rien n'est curieux comme le récit de cette audience.

Il nous a été conservé dans un livre, devenu rare, écrit par un ami des derniers jours, qui l'avait recueilli de la bouche de Lamennais[1].

Lamennaïs fléchit le genou, en abordant le Souverain Pontife.

Grégoire XVI le releva aussitôt, avec un sourire de bonté. Il tenait à la main une vaste tabatière en lapis-lazzuli, et, après en avoir sou-

1. Eug. Pelletan, *Les uns et les autres*, (chap. de l'*Anti-Pape*).

levé le couvercle lentement, d'un air recueilli :

— En usez-vous? dit-il à l'abbé.

L'abbé accepta une prise, par déférence, tout en maugréant et en se disant qu'il n'est pas venu là pour priser.

Le pape en prit une autre à son tour, la huma gravement, et tout en époussetant la devanture de son camail :

— Aimez-vous l'art? dit-il brusquement à Lamennais.

— Quelquefois, Saint-Père.

— Quelquefois n'est pas assez.

— Je l'aime à son heure, reprit Lamennais, avec une pointe d'humeur qui frisait l'impertinence, mais aujourd'hui...

— C'est pourtant ce qu'il y a de mieux à Rome, interrompit bien vite le Pape.

— Après une autre chose, répliqua Lamennais, et si Votre Sainteté veut bien me permetre...

Le Pape lui coupa encore la parole.

— Vous avez visité l'église de Saint-Pierre-aux-liens, monsieur l'abbé?

— Oui, Saint-Père, et plût à Dieu que ce fût la seule église aux liens dans la chrétienté!

Le Pape laissa tomber l'allusion et fit même mine de ne l'avoir pas entendue.

— Et vous y avez admiré le Moïse, de Michel-Ange?

— C'est son chef-d'œuvre : mais, pour moi, avec toute la dévotion...

— Vous pourriez vous tromper, reprit vivement le Pape. Je veux vous montrer un autre chef-d'œuvre de Michel-Ange, qui pourrait soutenir la comparaison.

Il alla chercher sur son bureau une statuette d'argent :

— Reconnaissez-vous la griffe du lion? ajouta-t-il, en la présentant à Lamennais.

Lamennais la regarda d'un air distrait, en homme préoccupé d'une autre pensée.

— Regardez-la bien, reprit le Pape.

Lamennais la regarda encore.

— Je voudrais pouvoir vous l'offrir, reprit le Pape, mais ici rien ne m'appartient : je l'ai reçue, je dois la transmettre.

Il étendit la main sur la tête de Lamennais.

— Adieu, monsieur l'abbé.

Et il lui donna sa bénédiction.

L'audience était finie. Elle avait duré un quart d'heure.

## IV

Lamennais sortit de là, profondément blessé.

Il a noté ses impressions dans le livre des *Affaires de Rome.*

« Nous avions pu, en combattant l'Eglise Ca-
« tholique, être entraînés trop loin par un zèle,
« si l'on veut, imprudent et peu éclairé ; mais ce
« zèle était pur, exempt d'arrière-vues et d'am-
« bition : nous en avions la conscience intime, et
« cela était d'ailleurs assez visible à tous les yeux,
« La voie où nous marchions, hérissée de souf-
« frances et de persécutions, ne conduisait qu'aux
« cours d'assises. On ne suit guère une pareille
« route, à moins d'être soutenu par une pensée
« vraie ou fausse de devoir. Or, rien ne contriste
« plus amèrement l'âme que de voir cette pensée
« totalement méconnue. Que si, la reconnaissant,
« on n'a pour elle qu'un froid dédain, ou une
« sèche indifférence, il est impossible de se dé-
« rober à un sentiment plus amer encore. »

Vous pressentez la révolte prochaine. Elle suinte à travers les lignes. Le fier Breton continue :

« Je me suis souvent étonné que le Pape, au

« lieu de déployer envers nous cette sévérité si-
« lencieuse dont il ne résultait qu'une vague et
« pénible incertitude, ne nous eût pas dit simple-
« ment : « Vous avez cru bien faire, mais vous
« vous êtes trompés. Placé à la tête de l'Eglise,
« j'en connais mieux que vous les besoins, les in-
« térêts, et seul j'en suis juge. En désapprouvant
« la direction que vous avez donnée à vos efforts,
« je rends justice à vos intentions. Allez, et dé-
« sormais, avant d'intervenir en des affaires aussi
« délicates, prenez conseil de ceux dont l'auto-
« rité doit être votre guide. » Ce peu de paroles
« aurait tout fini. Jamais aucun de nous n'aurait
« songé à continuer l'action déjà suspendue.
« Pourquoi, au contraire, s'obstina-t-on à nous
« refuser, même un seul mot? Je ne m'explique
« ce fait que par les intrigues qui environnaient
« Grégoire XVI, par les secrètes calomnies dont
« la haine de nos adversaires nous noircissait
« dans son esprit, et aussi par cette espèce d'im-
« puissance, qui semble inhérente à tous les pou-
« voirs, de croire au désintéressement, à la sin-
« cérité et à la droiture. »

On le voit, je fais très impartialement passer sous les yeux du lecteur toutes les pièces du procès. Leur sagacité et leur justice sauront bien tirer la conclusion.

Lamennais reprend :

« N'apercevant aucun terme à l'état d'attente « où l'on paraissait vouloir nous laisser indéfini- « ment, nous crûmes devoir adresser au pape le « mémoire suivant, rédigé presque en entier par « M. Lacordaire, et que le cardinal Pacca se char- « gea fort obligeamment de présenter. »

Suit un long mémoire de 52 pages sur les doctrines de l'*Avenir,* la conduite de ses rédacteurs et les motifs qui l'ont déterminée.

C'est un chef-d'œuvre de style, d'éloquence et — qu'on me permette l'expression — de naïve loyauté.

Ils attendirent quelques jours l'effet produit par le mémoire.

Rien, toujours rien !

Lacordaire rentra en France, Montalembert s'en alla voyager dans le Midi de l'Italie.

Lamennais resta. Le père Ventura, alors général des Théatins, le reçut à Saint-André della Valle.

« Je n'oublierai jamais, dira-t-il plus tard, les « jours paisibles que j'ai passés dans cette pieuse « maison, entouré des soins les plus délicats, « parmi ces bons religieux si édifiants, si appli- « qués à leurs devoirs, si éloignés de toute intri- « gue. La vie du cloître, régulière, calme, in-

« time, et, pour ainsi dire, retirée en soi, tient « une sorte de milieu entre la vie purement ter- « restre et cette vie future que la foi nous montre « sous une forme vague encore, et dont tous les « êtres humains ont en eux-mêmes l'irrésistible « pressentiment. Espèce d'initiation à la tombe et « à ses secrets, elle a pour les âmes contempla- « tives une douceur qu'on ne soupçonne pas. Il « se trouve aussi dans les monastères de remar- « quables intelligences qui comprennent d'autant « mieux le monde qu'elles l'observent de plus « loin, et ne sont offusquées ni par ses passions « ni par ses intérêts; et, par le même motif, « c'est là que se développent le plus naturellement « les nobles instincts de l'humanité et les sym- « pathies qui la consolent. Le vrai moine est peu- « ple et ne peut être que peuple, ne fût-ce qu'à « cause de sa pauvreté, au moins individuelle... »

S'attardant volontiers à ces souvenirs, le sédui- sant écrivain ajoutait :

« Près du palais Barberini, sur une petite place « plantée de quelques arbres par les Français, « je crois, s'élève un couvent de pauvres capu- « cins. C'est là que, dans une cellule, meublée « d'une couchette, d'une table, de deux mauvai- « ses chaises, et dont l'étroite fenêtre est close, « au lieu de vitres, avec un morceau de canevas,

« continue de vivre, selon toute la rigueur de la « règle de saint François, le cardinal Micara, que « ses hautes vertus, son austérité sans rudesse, « sa vive et populaire éloquence, ont rendu l'ob- « jet d'un respect bien au-dessus de celui qu'on « accorde à la dignité. Aussi le peuple ne s'y « trompe-t-il pas ; mais le *capucin*, comme il l'ap- « pelle avec un délicat sentiment de la vraie gran- « deur, est incomparablement plus à ses yeux que « le *porporato* [1]. »

## VII

Mais, à toutes ces impressions douces et calmes succèdaient, de temps à autre, des bouffées de colère et des accès d'impatience.

Il regardait toujours du côté du Vatican, et le Vatican se taisait!

S'il eût voulu entendre, il y avait dans ce silence une leçon douce et bienveillante qui devait suffire.

Sans blâmer, sans censurer, c'était dire : Arrêtez-vous! N'allez pas plus loin!

1. Lamennais, *Affaires de Rome, passim.*

Mais, comment accepter cette condamnation muette, tandis qu'on était venu chercher une approbation solennelle?

Eh bien! ce que Rome n'a pas voulu accorder de bonne grâce, elle ne le refusera pas sous le coup de la pression.

Substituons la menace à la prière [1].

Ce fut un coup d'audace et de révolte. Rome se vit acculée et mise solennellement en demeure.

C'est un triste récit que je vais faire : l'histoire en est lamentable!

A peu de temps de là, un soir à la Chesnaie, Lamennais s'écriait, avec une éloquence étrange et pittoresque, devant quelques disciples groupés autour de lui encore et qui allaient bientôt se disperser avec épouvante :

— Voyez-vous cette pendule, Messieurs? On lui dirait : « Si tu sonnes dans dix minutes, on te cou-« pera la tête, » que, dans dix minutes, elle « ne sonnerait pas moins ce qu'elle doit sonner. « Faites comme elle, Messieurs! Quoiqu'il puisse « arriver, sonnez toujours votre heure. » — Voilà bien Lamennais!...

Noble conseil, a-t-on justement remarqué,

1. Ladoue, *Vie de Mgr Gerbet,* t. I, p. 213.

quand c'est l'heure libre et lumineuse de la liberté et du devoir... Mauvais conseil, quand c'est, au contraire, l'heure fatale de l'orgueil.

Hélas! lui, Lamennais, n'a pas sonné que l'heure bénie.

Ah! sur le timbre d'or, où, pour son honneur, celle-là avait éclaté avec tant d'harmonie, pourquoi donc l'heure maudite a-t-elle tout à coup si affreusement retenti [1]?

1. Barbey d'Aurevilly, *loc. cit.*, p. 161.

# XI

## LA CONDAMNATION

SOMMAIRE. — Deux langages. — La colline du Vatican. — Le *Romanitas*. — La révolte du Tertullien moderne. — Départ de Lacordaire. — Brusque résolution. — Lamennais quitte Rome. — Pasquale le *Vetturino*. — Les pays de montagnes. — Devant les tombeaux d'Inspruck. — A Munich. — Rencontre de Lacordaire. — Un coup de foudre au milieu d'un dîner. — Il faut se soumettre ! — L'Encyclique *Mirari vos*. — Le premier mouvement de Lamennais. — Déclaration des rédacteurs de l'*Avenir*. — Les détracteurs de l'Ecole Menaisienne. — Souvenirs et récit de Sainte-Beuve. — A la Chesnaie. — Le point aigu de la crise.

Le mémoire du 3 février 1832, présenté au Pape par le cardinal Pacca, finissait ainsi :

« O Père, daignez abaisser vos regards sur quel-« ques-uns d'entre les derniers de vos enfants, « qu'on accuse d'être rebelles à votre infaillible et « douce autorité ! Les voilà devant vous ; lisez « dans leur âme ; il ne s'y trouve rien qu'ils veuil-« lent cacher. Si une seule de leurs pensées, *une* « *seule*, s'éloigne des vôtres, ils la désavouent, ils « l'abjurent. Vous êtes la règle de leur doctrines.

« Jamais, non jamais, ils n'en connaîtront d'au-
« tres. »

Voilà ce que Lamennais écrivait au Pape.

Voici maintenant ce qu'il disait à ses intimes :

« Le Pape est un bon religieux, qui ne sait rien « des choses de ce monde *et n'a nulle idée de* « *l'état de l'Eglise.* »

Il écrivait à Gerbet :

« Ceux qui mènent les affaires sont ambitieux, « cupides, avares, lâches comme un stylet, aveu- « gles et imbéciles comme les eunuques du Bas- « Empire. Voilà le gouvernement de ce pays-ci. « Voilà ceux qui conduisent tout [1]... »

On imagine l'effet produit à Rome, la ville discrète et réservée, par des excès de langage pareils, d'autant que les ennemis les exploitaient à plaisir et n'avaient guère de peine à les envenimer de leurs charitables commentaires.

I

Il est ici-bas une colline auguste qui participe de la grandeur du Sinaï et de celle du Thabor. —

1. Lettre du 28 janvier 1832.

Comme le Sinaï, elle lance des foudres et des éclairs, et ses foudres ont exterminé toutes les hérésies, et ses éclairs illuminent la marche de la civilisation depuis 1800 ans. — Comme le Thabor, cette colline reçoit des rayons supérieurs aux clartés de notre monde, et ses perspectives tiennent le milieu entre les visions de la terre et celles de l'éternité.

Or, ce sommet fatidique a été justement nommé la montagne des oracles, le *Vatican*.

Oui, le Vatican ! la colline habitée par le *Vates*, le voyant de l'Israël catholique, en qui l'esprit de Dieu réside par une assistance perpétuelle, et qui prononce des arrêts irréformables, toutes les fois qu'il s'y assied sur la chaire de Pierre pour décréter.

Pékin, Constantinople, Pétersbourg et Berlin peuvent disparaître de la terre, la lumière n'en sera point amoindrie. Mais, le jour où la ville du Vatican serait effacée de la carte du monde, le monde, semblable à un vaisseau sans falots, serait ballotté dans une nuit effrayante, et les seuls qui n'en sont point effrayés sont, ou les aveugles qui ne souffrent point des ténèbres parce qu'ils n'y voient pas, ou les malfaiteurs qui les aiment, parce qu'elles sont favorables à leurs criminels desseins.

C'est un devoir pour tout croyant, et à plus

forte raison pour un prêtre! Et tout prêtre, qui a des préventions ou des antipathies contre Rome, est dans une prédisposition peu favorable à la foi.

C'était l'honneur devant Dieu et les hommes de l'Ecole de Lamennais d'avoir ravivé dans les âmes françaises et au sein du clergé de France cette flamme sacrée que Tertullien désignait par un beau néologisme. Il l'appelait *Romanitas!*

*Romanitas!* observe très justement le panégyriste de Lacordaire, c'est le cri de ralliement, le *Schibboleth* des vrais israélites depuis 18 siècles! *Romanitas!* c'est le point d'orientation de l'Eglise, et même quand les imperfections de la partie humaine de Rome nous sont connues, à la vue de sa partie divine, qui est le Sinaï de la vérité, nous éprouvons encore, comme les fidèles du temps de Tertullien, cette dévotion à part, que le grand Docteur aimait à réchauffer autour de lui [1]!

Hélas! Tertullien tomba!

Le Tertullien moderne, comme l'ancien, avait réveillé, dans son Eglise particulière, l'amour de Rome, et voilà que, comme son modèle des temps antiques, il se retourne, et lance, avant de se retourner, un défi superbe au Vatican.

« L'un des grands jours de ma vie, » dit-il

1. Chocarne, *loc. cit.*, p. 120.



à Lacordaire épouvanté, au sortir de cette audience où il avait trouvé le Vatican muet, « l'un « des plus grands jours de ma vie sera celui où je « sortirai de ce grand tombeau, où l'on ne trouve « plus que des ossements et des vers... J'ai besoin « d'air, de mouvement, de foi, d'amour, de tout ce « qu'on cherche vainement au milieu de ces vieil- « les ruines, sur lesquelles rampent, comme d'im- « mondes reptiles, dans l'ombre et dans le si- « lence, les plus viles passions humaines [1]. »

Vous l'entendez, Tertullien marche à l'abîme !

Le cardinal Pacca intervint.

Ce bon et saint vieillard aimait Lamennais.

Il lui écrivit, pour l'engager, au nom du pape, à quitter Rome et à s'en aller attendre, en France, une décision que la sagesse de l'Eglise voulait différer encore, sans doute pour « laisser le temps « couvrir de ses plis les rédacteurs de l'*Avenir*, « leurs doctrines et leurs actes. »

La lettre du cardinal Pacca fut remise à Lacordaire.

Il la porta immédiatement à M. de Lamennais.

Celui-ci la lut froidement et déclara qu'il resterait à Rome.

1. Lettre de Lamennais à la comtesse de Senfft, 10 février 1832.

Lacordaire se redressa, dans la fierté de son âme loyale :

— Ou bien il ne fallait pas venir, dit-il résolument, ou bien il faut nous soumettre et nous taire.

Lamennais répondit :

— Je veux hâter et provoquer une décision immédiate, et je veux l'attendre à Rome, après quoi j'aviserai.

Lacordaire baissa la tête. Dans son âme, il y avait « les plus tristes pressentiments » et dans son cœur « les plus tristes adieux [1]. »

— Maître, dit-il, le silence est, après la parole, la première puissance du monde.

Il s'inclina, et sortit.

Montalembert l'attendait au passage.

Il eut à subir un rude assaut, car il aimait l'ardent jeune homme, qui, demeurant sourd à la voix de l'ami, s'obstinait à n'écouter que la voix du Maître.

— Tu es plus jeune que moi, dit-il, par cela seul, tu te trompes plus souvent que moi !

Et comme Montalembert se répandait en reproches :

— Charles, ajouta-t-il, toute ma vie, je défen-

1. Lacordaire, *Notice*, etc., p. 65.

drai la liberté..... Avant que M. de Lamennais dît un seul mot pour elle, la liberté était le fond de mes pensées et déjà toute ma vie. S'il exécute son nouveau plan, souviens-toi que tous ses plus anciens amis et ses plus ardents collaborateurs l'abandonneront, et que, traîné par les faux libéraux dans une action sans possibilité de succès... il n'y a rien, dans le langage, d'assez triste pour dire ce qui arrivera...

Il abaissa sur son ami un de ces longs regards, qui transfusent une âme dans une autre âme.

— Charles, écoute bien ce que je vais te dire, n'enchaînons pas nos cœurs à nos idées. Les idées de l'homme, semblables aux nuages que traverse le soleil, sont lumineuses et fugitives comme eux [1].

Montalembert resta sourd à la voix de Lacordaire [2], et Lacordaire partit.

1. Lettres de Lacordaire à Montalembert, 3 juin, 17 avril, 2 août et 5 août 1834.

2. Nous aurons à expliquer cette attitude mal comprise dans notre prochain volume sur MONTALEMBERT, d'après des documents inédits, que nous devons à l'obligeance de Mme la comtesse de Montalembert.

## II

« Savoir se taire, » devant ce qu'on regarde comme une injustice, savoir se taire devant le triomphe de l'intrigue, devant les joies haineuses de qui vous a renversé et vous piétine à plaisir, c'est d'une grande âme, cela !

Puisqu'il se croyait victime, pourquoi Lamennais n'a-t-il pas su s'en donner l'auréole et la magnifique abnégation ?

— Puisqu'on ne veut pas me juger, s'écria-t-il, je me tiens pour acquitté !...

Brusquement, il notifia à la Ville et au Monde, *Urbi et Orbi,* l'intention de reprendre la publication de l'*Avenir*.

Faute immense !

Ainsi défié, le Souverain-Pontife ne pouvait se taire.

On le comprit en France, et ce ne sera pas la moindre gloire de la vie de notre grand Evêque de Marseille, Eugène de Mazenod, de l'avoir si bien compris, que lui, l'ami ardent que l'on sait, n'hésita pas à écrire à toutes les maisons de l'or-

dre qu'il a fondé, pour interdire à ses Oblats de lire l'*Avenir*.

On se souvient de son départ de France. Lamennais était tout-puissant, non-seulement sur la fraction la plus active du clergé français, mais sur tout le parti catholique belge comme sur l'émigration polonaise.

Une parole de lui remuait cette portion de la catholicité, comme le vent agite les feuilles du tremble.

Grégoire XVI se décida à parler.

Mais, n'anticipons point.

### III

Lamennais cependant, une fois sa résolution prise, quitta Rome.

« C'était au mois de juillet, dit-il, vers le soir. « Des hauteurs qui dominent le bassin, où ser- « pente le Tibre, nous jetâmes un triste et dernier « regard sur la ville éternelle. Les feux du soleil « couchant enflammaient la coupole de Saint- « Pierre, image et reflet de l'antique éclat de la « papauté elle-même. Bientôt les objets décolorés « disparurent peu à peu dans l'obscurité crois- « sante. A la lueur douteuse du crépuscule, on en-

« trevoyait encore çà et là, le long de la route, des « restes de tombeaux; pas un souffle n'agitait la « lourde atmosphère, pas un brin d'herbe ne sou- « pirait : nul autre bruit que le bruit sec et mo- « notone de notre calèche de voiturier, qui lente- « ment cheminait dans la plaine déserte. »

Le voyageur se laisse aller volontiers à ses impressions de route. Il égaie même son récit par de piquants épisodes. Celui du conducteur de sa calèche est demeuré légendaire. Je le cite, ce sera la note gaie sur le fond si triste de ce chapitre.

« Notre bon Pasquale — c'est le nom du conducteur — toujours d'humeur gaie, abrégeait nos « longues heures de marche par sa conversation « spirituellement naïve. Représentez-vous une « large figure, pleine et ronde, empreinte d'un « singulier mélange de simplicité et de finesse « malicieuse, voilà Pasquale. Il fallait l'entendre « raconter comment, retenu au lit pendant qua- « rante jours par une jambe cassée, il revint à « Rome, juste à temps pour ne pas trouver sa « femme remariée. — Ce n'est pas que sa douleur « eût été inconsolable, si le second mariage avait « rompu le premier; car, libre alors, peut-être « serait-il devenu cardinal, peut-être pape : qui « sait? on a vu des choses plus extraordinaires. « Pourquoi pas lui autant qu'un autre? Ne valait-

« il pas bien celui-ci, celui-là ? Un peu de bonheur, « un peu de faveur, on arrive à tout avec cela. Et « quelle douce vie pour Pasquale ! Que de loisirs, « que de repos, que de *far niente!* Je supprime le « reste : j'ai voulu seulement donner une idée du « genre d'esprit qui caractérise le peuple romain, « et de sa mordante verve ! »

La suite du récit de ce voyage mériterait que nous nous y arrêtassions plus longtemps, si nous n'avions encore tant de chemin à parcourir pour arriver au bout de notre sujet.

C'est à regret que je m'en arrache. Comment résister au charme d'une page délicieuse, comme celle que Lamennais consacre à décrire les pays de montagnes qu'il traverse :

« La nature vous y apparaît seule avec ses « œuvres, toujours les mêmes et toujours nouvel- « les. Autour de vous le silence, ou le bruit mono- « tone d'un torrent qui se brise sur des rochers, « du vent qui bruit entre les feuilles des pins, du « murmure à travers les hautes herbes des pâtu- « rages, quelquefois aussi la voix d'un pâtre, dont « les chants fantastiques se mêlent dans le lointain « au son des clochettes et aux mugissements du « troupeau. Une impression de calme extraordi- « naire pénètre vos sens, au milieu de ces tran- « quilles scènes et de cette solitude majestueuse.

« Toutefois, les proportions gigantesques des « masses qui vous environnent y rapetissent trop « peut-être les autres objets et particulièrement « l'homme. C'est un des défauts des pays pure- « ment de montagnes : ils manquent d'une cer- « taine harmonie suave, d'horizons vastes et on- « duleux ; on s'y sent resserré, faible et comme « opprimé par je ne sais quelle force pesante et « fatale... »

S'il s'arrête à Inspruck, c'est pour y rêver devant le tombeau de l'aïeul de Charles-Quint.

« Autour de ce tombeau, dit-il, vingt-huit sta- « tues de bronze, représentant pour la plupart des « empereurs et des ducs de Bourgogne dans le « costume de leur temps, produisent un effet, « dont la bizarrerie n'est pas dépourvue d'une « note de grandeur triste. Il semble que ces morts, « quittant la fosse où ils dormaient, se sont traî- « nés là, sous le poids de leurs vieilles armures, « pour se dire, après de longs siècles, au pied d'un « sépulcre, les misères et le néant de la puissance, « la vanité de l'ambition qui tourmente le monde, « pour ne laisser d'elle d'autre trace que des rui- « nes et une poignée de cendres [1]. »

Lamennais arriva à Munich.

1. LAMENNAIS, *Affaires de Rome*, passim.

## IV

A Munich, tous les grands noms de la Bavière savante attendaient, impatients et curieux, les pèlerins de Dieu et de la Liberté, à leur retour de ce pèlerinage dont la déception pouvait être si cruelle.

L'illustre Gœrres, le docte Schelling, l'érudit de Baader, et un jeune abbé déjà célèbre, Dœllinger, avec beaucoup d'autres amis, étaient là, et les accueillirent.

Lacordaire cependant manquait, et cette absence de l'un des trois pèlerins mettait les deux autres dans un pénible embarras.

Tout à coup, par une simple coïncidence non cherchée, Lacordaire arrive, et, à peine installé dans son hôtellerie, voit entrer Montalembert.

Quand on sait l'amitié qui les unissait, on devine l'élan avec lequel ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Il me conduisit, » raconte Lacordaire dans ses *Mémoires*, « près de M. de Lamennais, qui « me reçut avec un ressentiment visible. Cepen- « dant, la rencontre était solennelle ; la conver-

« sation s'engagea, et, pendant deux heures, je « m'efforçai de lui démontrer combien était vaine « l'espérance de reprendre la publication de l'*Ave-* « *nir*, et quel coup il allait porter tout ensemble « à sa raison, à sa foi, à son honneur. A la fin, « soit que mon discours l'eût convaincu, soit que « ma séparation plus prononcée lui eût fait im- « pression, il me dit ces mots : — « Oui, c'est « juste, vous avez bien vu [1]!... »

La paix était faite. C'était le 29 août.

Le lendemain, 30 août 1832, devait être la grande date de la seconde vie de Lamennais.

C'est au milieu d'un dîner que la foudre éclata.

Les écrivains et les artistes les plus éminents de Munich avaient offert un banquet aux trois voyageurs. La réunion était animée, cordiale. L'un des présidents de la table venait de boire à l'union des catholiques de France et d'Allemagne...

Un domestique s'approche de Lamennais, lui dit quelques mots à voix basse, Lamennais quitte la table. On fait silence.

Peu d'instants s'écoulent. Lamennais revient, la figure bouleversée, l'œil en feu, tenant à la main un pli, dont le large sceau avait dû être brisé fiévreusement.

1. LACORDAIRE, *Notice*, etc., p. 65.

On le regardait, il se tut.

Les conversations essayèrent de se renouer, mais en vain.

On sortit de table.

En quittant la salle du festin, le Maître, d'une voix saccadée, basse, mais résolue, avait dit à ses deux compagnons :

« Je viens de recevoir une Encyclique du Pape « contre nous... Nous ne devons pas hésiter à « nous soumettre [1] !... »

Ce fut le cri du cœur chez ce grand homme si méconnu! Ce fut le premier accent de sa conscience, le premier élan de sa foi et de son sacerdoce! Le Pape a parlé, il faut se soumettre. ***Roma locuta est; causa finita est!***

Lamennais avait reçu la célèbre Encyclique, dite ***Mirari vos.***

C'est un usage qui remonte aux premiers siècles de l'Eglise, qu'au début de son pontificat, le successeur de saint Pierre adresse une lettre encyclique à tous les évêques.

Les troubles des Etats romains à l'avénement de Grégoire XVI ne lui avaient pas permis de se conformer à cet usage. Il y satisfit au jour solennel de la fête de la sainte Vierge, le 15 août 1832.

1. Lacordaire, *Notice*, etc., p. 66.

Il saisit cette occasion pour s'expliquer sur les doctrines politiques de l'*Avenir* : la liberté de conscience, la liberté des cultes, la liberté de la presse, le droit à l'insurrection contre les pouvoirs établis.

Mais, Grégoire XVI avait hérité de Léon XII, au moins en partie, dans l'affection et l'admiration de son prédécesseur pour le grand lutteur catholique, et, tout en condamnant ses doctrines en ce qu'elles avaient de contraire à la saine théologie, il se tint dans les termes les plus généraux et se refusa, malgré les ennemis de Lamennais, à ce que ce grand nom fût désigné, même de la façon la plus indirecte.

Ecoutez maintenant comment ce révolté orgueilleux, dont ils nous disent qu'il n'avait plus la foi depuis longtemps, écoutez comment cette victime de la calomnie répondit à Grégoire XVI, dans le premier mouvement de son âme.

Montalembert et Lacordaire l'avaient suivi. Il rentra chez lui, et là, s'asseyant à l'humble bureau de l'hôtellerie qui devait être témoin de ce grand acte, sans hésiter, laissant courir sa plume, sans parler, ne regardant que dans sa conscience, il écrivit :

« Les soussignés, rédacteurs de l'*Avenir*, mem-

« bres du conseil de l'Agence pour la défense re-
« ligieuse :

« Convaincus, d'après la lettre encyclique du
« souverain-pontife Grégoire XVI, en date du
« 15 août 1832, qu'ils ne pourraient continuer
« leurs travaux, sans se mettre en opposition avec
« la volonté formelle de celui que Dieu a chargé
« de gouverner son Eglise,

« Croient de leur devoir, comme catholiques,
« de déclarer que, respectueusement soumis à
« l'autorité suprême du Vicaire de Jésus-Christ,
« ils sortent de la lice où ils ont loyalement com-
« battu pendant deux années. Ils engagent ins-
« tamment leurs amis à donner le même exem-
« ple de soumission chrétienne.

« En conséquence :

« 1° L'*Avenir*, provisoirement suspendu depuis
« le 15 novembre 1831, ne reparaîtra plus ;

« 2° L'*Agence générale pour la défense de la li-*
« *berté religieuse* est dissoute à dater de ce jour.
« Toutes les affaires entamées seront terminées, et
« les comptes liquidés, dans le plus bref délai
« possible. »

Que fallait-il donc de plus?

Le Pape reçut avec une joie paternelle cette déclaration. Il en témoignait tout haut sa satisfaction. Tout l'univers catholique applaudissait. De-

puis Fénelon, rien de plus beau n'avait réjoui les âmes croyantes.

Hélas ! il y a des gens au monde, — c'est le Dieu fait homme, c'est le Verbe divin lui-même qui l'affirme, — il y a des gens en ce monde, qui vous assassinent et vous déshonorent, en croyant rendre gloire à Dieu, *obsequium se credent præstare Deo !*

« Dieu, dit Lacordaire dans son admirable simplicité, Dieu nous avait donc réunis à Munich pour signer ensemble une adhésion sincère à la volonté du père des fidèles, sans distinction, sans restriction, sans même faire la réserve de la manière dont nous avions entendu nos doctrines, et dont elles pouvaient concorder avec la prudence théologique dont avait usé le rédacteur de l'acte pontifical. Contents d'avoir combattu pour l'affranchissement de l'Eglise et sa réconciliation avec le droit public de notre patrie, nous traversâmes la France en vaincus, victorieux d'eux-mêmes [1]. »

Il ajoutait avec Montaigne : « Il y a des défaites « triomphantes, à l'envi des victoires !... »

1. Lacordaire, *Notice*, etc., p. 67.

## IV

Ah! bien oui: une victoire!... Il ne fallait pas que cet homme, dont on avait prédit la perte, conservât même l'auréole de la soumission [1] !

Ecoutez — c'est Lamennais lui-même qui va nous révéler ce mystère honteux :

« Ce fut pour moi, je le confesserai, un jour « heureux et doux que celui où je pus, l'âme tran- « quille, rentrer dans une vie moins agitée. Certes, « aucune pensée de nouvelle action ne se pré- « senta, même vaguement, à mon esprit. C'était « bien assez de combats, assez de fatigue. Rome « me rendait le repos; et j'en embrassai l'espé- « rance, avec une joie que je me serais presque « reprochée, s'il ne s'était offert à moi sous la « forme du devoir. Tout ce qu'avaient promis les « rédacteurs de l'*Avenir*, ils le tinrent fidèlement.

1. Qu'on ne nous accuse pas d'exagérer. Un témoin bien placé pour savoir la vérité nous a fourni sur ce douloureux mystère des détails tellement précis que, n'était la crainte de prolonger au-delà de telle existence le scandale de cette poursuite systématique, nous pourrions en donner ici des preuves irrécusables. Paix à leur tombe!....

« Les affaires de ce journal et celles de l'*Agence* « furent liquidées. Partout, dans les provinces, « nos amis montrèrent sans hésiter la même sou- « mission. Retiré, loin de Paris, à la campagne, y « vivant au sein de la nature, dont l'attrait tou- « jours si puissant le devient davantage encore, « lorsqu'on a vu de près les passions des hommes « et les bruyantes misères de la société, nul désir, « nul regret, nul ennui n'y vint un seul instant « troubler la paix de mes solitaires heures d'étude. « Cette paix cependant ne devait pas être de lon- « gue durée. — Certaines âmes malheureuses re- « cèlent dans leurs tristes profondeurs des animosi- « tés que rien ne calme, de secrètes haines honteu- « ses d'elles-mêmes, qui éclatent, *dès qu'elles peu-* « *vent se couvrir d'un prétexte de zèle*. — A peine « notre déclaration avait-elle paru, que déjà l'on « murmurait à voix basse des paroles de défiance « et de mécontentement. — Elle n'était pas assez « complète, assez explicite ; elle rappelait trop le « *silence respectueux* des Jansénites. (Lamennais Janséniste !....) Des intrigues s'ourdirent, on « sema lourdement la calomnie, on inquiéta les « âmes timorées par ces charitables impostures, « dites sur le ton de la douleur, qu'on voudrait ne « pas croire, qu'on ne croit pas : — tout le monde « cependant les répète ! — Puis, vinrent les provo-

« cations directes, les insultes, les outrages pu-
« blics. On espérait engager par là des discussions
« aussi délicates que dangereuses dans notre po-
« sition. Nous reconnûmes le piège et nous l'évi-
« tâmes en nous taisant. La colère redoubla. On
« n'avait pas compté sur cette modération, et,
« pourquoi ne pas le dire? sur une patience dans
« laquelle le mépris se sentait. »

Nous en ferons le récit au prochain chapitre.

Ici, il est nécessaire avant de finir, d'insister sur ce point, que le complot réussit, beaucoup mieux que Lamennais ne semble le croire, et, en tout cas, beaucoup plus qu'il ne se l'avoue à lui-même.

Je ferai appel à un souvenir contemporain.

Dans ses *Nouveaux Lundis,* Sainte-Beuve l'a raconté :

« Je me rappelle, dit-il, que lorsque l'abbé Lacordaire revint de Rome avec M. de Lamennais, étant allé leur faire visite dans la rue de Vaugirard, où ils étaient logés, je vis d'abord dans une chambre du rez-de-chaussée M. de Lamennais, qui s'exprimait sur ce qui s'était passé à Rome et sur le Pape avec un laisser-aller qui m'étonna, puisqu'il venait de se soumettre ostensiblement. Il parlait du pape, comme un de ces hommes qui sont destinés à amener les grands remèdes désespérés. —

Au contraire, lorsque j'allai voir l'abbé Lacordaire, qui était dans une chambre au premier étage, je fus frappé du contraste; celui-ci ne parlait qu'avec une extrême réserve et soumission des mécomptes qu'ils avaient éprouvés, et il employa notamment cette comparaison du grain, « qui, même en le supposant de bonne nature, a « besoin d'être retardé dans sa germination, et « de dormir tout un hiver sous terre. » C'est ainsi qu'il expliquait et justifiait, même en admettant une part de vérité dans les doctrines de l'*Avenir*, la sévérité et la résistance du Saint-Siège. J'en conclus, dit en terminant le spirituel critique, qu'il n'y avait pas grand accord entre le rez-de-chaussée et le premier étage [1].»

Lacordaire avait le cœur trop haut placé pour faillir à sa mission. Ce n'était pas le moment de laisser M. de Lamennais à lui-même. Il importait, au contraire, de tenter l'impossible pour dissiper l'orage qui grondait dans son sein.

Dans cette vue, l'abbé Lacordaire et l'abbé Gerbet l'accompagnèrent à la Chesnaie, à la fin de septembre.

L'exemple de Fénelon, qui naturellement se présentait à tous les esprits, pouvait consoler l'au-

1. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, c. iv, p. 450.

teur de l'*Essai*, en lui prouvant que des torts théologiques, même constants, ne sont pas incompatibles avec une renommée sans tache de science et de vertu.

« Si M. de Lamennais, écrit Lacordaire, eût été « fidèle à son beau mouvement de Munich, il eût « grandi dans les générations contemporaines par « le seul effet de son silence, et il ne lui eût pas « fallu dix ans pour reconquérir toute la splen- « deur de sa renommée[1]. »

Ils arrivèrent à la Chesnaie.

« En descendant pour la seconde fois, dans ce « solitaire manoir de la Chesnaie, dit l'ami fidèle « du malheur, je crus y ramener un beau génie « sauvé du naufrage, un maître plus vénéré que « jamais et une de ces infortunes qui ravissent « l'âme au-dessus d'elle-même en mettant sur « le front d'un homme ce je ne sais quoi d'a- « chevé *que le malheur ajoute aux grandes vertus,* « selon la parole de Bossuet.

« Bientôt, quelques-uns des disciples du maître « tombé vinrent le rejoindre à la Chesnaie. Cette « maison reprit son caractère accoutumé, mélange « à la fois de solitude et d'animation ; mais, si les « bois avaient leurs mêmes silences et leurs mê-

1. Lacordaire, etc., *Notice*, p. 68.

« mes tempêtes; si le ciel de l'Armorique n'était
« pas changé, il n'en était pas de même du cœur
« du maître. La blessure y était vivante, et le
« glaive s'y retournait chaque jour par la main
« même de celui qui aurait dû l'en arracher, et y
« mettre à la place le baume de Dieu. Des nua-
« ges terribles passaient et repassaient sur ce
« front déshérité de la paix. Des paroles entre-
« coupées et menaçantes sortaient de cette bou-
« che qui avait exprimé l'onction de l'Evangile ; il
« me semblait parfois que je voyais Saül; mais
« nul de nous n'avait la harpe de David pour
« calmer ces soudaines irruptions de l'esprit mau-
« vais, et la terreur des plus sinistres prévisions
« s'accroissait de jour en jour dans mon esprit
« abattu [1]. »

Nous voici au point aigu de la crise. Je vais raconter les douloureux épisodes de cette agonie morale qui fut, pour Lacordaire, pour Gerbet et pour tant d'autres, la plus grande épreuve et la « plus poignante douleur de leur existence. »

1. Lacordaire, *Notice*, etc., p. 69.

## XII

### LES *PAROLES D'UN CROYANT*

Sommaire. — Les adieux de Lacordaire. — Lettres de Lamennais à Montalembert. — Dépit et injures. — Ménagements du Saint-Siège. — Sévérité de l'évêque de Rennes. — Bonté de Mgr de Quélen. — Lamennais se soumet. — Joie de l'Église. — Mission donnée à Sainte-Beuve et départ de Paris. — Effet magique produit par la publication des *Paroles d'un Croyant*. — Plan et caractère du livre. — Les sept rois. — Une idylle. — Le souvenir des Morts. — Le pauvre exilé. — Une prière. — Un hymne à la Providence.

C'était le 11 décembre 1832.

Dans une chambre solitaire, à côté d'un modeste paquet de hardes qui annonçait un départ imminent, assis devant une large feuille, au sommet de laquelle on lisait la suscription : *A M. l'abbé Féli de Lamennais*, un jeune prêtre écrivait, s'interrompant à chaque phrase, pour essuyer les larmes qui venaient, à tout instant, malgré ses visibles efforts de résolution, obscurcir ses yeux enfiévrés.

« Je quitterai la Chesnaie ce soir. Je la quitte

pour un motif d'honneur, ayant la conviction que ma vie vous serait désormais inutile, à cause de la différence de nos pensées sur l'Eglise et sur la société, différence qui ne fait que s'accroître tous les jours, malgré mes sincères efforts pour suivre le développement de vos opinions.

« Je crois que, durant ma vie et bien au-delà, la République ne pourra s'établir ni en France, ni en aucun autre lieu de l'Europe, et je ne pourrais prendre part à un système qui aurait pour base une persuasion contraire.

« Sans renoncer à mes idées libérales, je comprends et je crois que l'Eglise a eu de très sages raisons, dans la profonde corruption des partis, pour refuser d'aller aussi vite que nous l'aurions voulu. Je respecte ses pensées et les miennes. Peut-être vos opinions sont plus justes, plus profondes, et, en considérant votre supériorité naturelle sur moi, je dois en être convaincu. Mais la raison n'est pas tout l'homme, et, dès que je n'ai pu déraciner de mon être les idées qui nous séparent, il est juste que je mette un terme à une communauté de vie, qui est toute à mon avantage et toute à votre charge.

« Ma conscience m'y oblige, non moins que l'honneur, car il faut bien que je fasse de ma vie quelque chose pour Dieu; et, ne pouvant vous

suivre, que ferais-je autre chose que vous fatiguer, vous décourager, mettre des entraves à vos projets, et m'anéantir moi-même?

« Jamais vous ne saurez que dans le ciel combien j'ai souffert depuis un an par la seule crainte de vous causer de la peine. Je n'ai regardé que vous dans toutes mes hésitations, mes perplexités, mes retours ; et, quelque dure que puisse être un jour mon existence, aucun chagrin de cœur n'égalera un jour ceux que j'ai ressentis dans cette occasion. Je vous laisse aujourd'hui tranquille du côté de l'Eglise, plus élevé dans l'opinion que vous ne l'avez jamais été, si au-dessus de vos ennemis qu'ils ne sont plus rien. C'est le meilleur moment que je puisse choisir pour vous faire un chagrin qui, croyez-moi, vous en épargnera de bien plus grands.

« Je ne sais pas encore ce que je deviendrai, si je passerai aux Etats-Unis, ou si je resterai en France, et dans quelle position. Quelque part que je sois, vous aurez des preuves du respect et de l'attachement que je vous conserverai toujours, et dont je vous prie d'agréer cette expression, qui part d'un cœur déchiré [1]. »

C'est en effet *le cœur déchiré* que le jeune prê-

1. Lacordaire, *Notice*, etc., p. 69.

tre signa de son nom cette page touchante, au bas de laquelle on lisait : *Henri Lacordaire* [1].

Il se leva et partit.

« A un certain point de ma route, racontait-il plus tard, je l'aperçus à travers les taillis avec ses jeunes disciples ; je m'arrêtai et regardai une dernière fois ce malheureux grand homme. Je continuai ma fuite, sans savoir ce que j'allais devenir... Tout croulait autour de moi, et j'avais besoin de ramasser les restes d'une certaine énergie naturelle pour me sauver du désespoir. »

Quand Lamennais lut la lettre, il eut un moment de douleur. « Pourquoi s'est-il ainsi enfui, « dit-il, comme on sort d'une place assiégée [2]? »

Puis, se tournant vers les disciples qui l'observaient :

— Je suis plein de paroles, ajouta-t-il d'une voix

1. Qu'on se représente Lacordaire séparé de Lamennais par des abîmes, et continuant de manger son pain sans qu'il y eût entre eux ni sympathie de caractère ni communauté de vues... Le 11 décembre 1832, il fut question, au dîner, du siège d'Anvers, où le jeune duc d'Orléans venait de se distinguer. Les journaux en rendaient témoignage. M. de Lamennais, incrédule de parti pris, s'en expliquait avec une dérision qui tournait à l'insulte. Lacordaire essaya de le ramener à l'équité : le Maître lui imposa silence avec une hauteur mal comprimée. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Lacordaire se tut, mais sa patience était à bout. Une heure après, pendant que M. de Lamennais était à la promenade qui suivait le dîner, Henri, seul, à pied, quittait la Chênaie pour n'y rentrer jamais. (FOISSET, *Vie du P. Lacordaire*, t. I, p. 226.)

2. Lettre de Lamennais à Montalembert, 12 février 1833.

sombre et en empruntant la langue même de Job [1], un esprit est en moi qui me presse. Je parlerai et je respirerai un peu. *Loquar et respirabo paululum* [2].

Ah! que va-t-il donc dire? Ecoutez. C'est un triste récit qu'il nous reste à faire!

## I

Le 21 janvier 1833, il écrivit à Montalembert :

« Il est bon de recommencer à parler, pour « préparer la position qui devra être désormais la « nôtre, *dès que* nous serons *suffisamment* déga- « gés de celle qui nous a valu tant de déboires. « Au lieu de nous faire les champions du catholi- « cisme, laissons-le entre les mains de la hiérar- « chie, et présentons-nous simplement comme les « hommes de la Liberté et de l'Humanité. »

Il ajoutait, à quelques jours de là :

« La vieille hiérarchie, et politique et ecclésias- « tique, s'en vont ensemble; ce ne sont plus que

1. *Job*, XXXII, 18-20.
2. Lettre de Lamennais à Montalembert, 21 janvier 1833.

« deux spectres, qui s'embrassent dans un tom-
« beau... On n'en savait pas plus quand la syna-
« gogue expira... » Est-ce clair [1]?

Ainsi, l'Eglise enseignante, sous Grégoire XVI, c'est la synagogue sous Caïphe. Il ne croit plus à l'Eglise, puisqu'il la déclare aveuglée comme la synagogue expirante, ennemie de Jésus-Christ comme le Sanhédrin. Entendez plutôt : « Jésus-
« Christ est aujourd'hui le grand ennemi, et là
« (à Rome) comme ailleurs, et plus qu'ailleurs [2]. »
C'est écrit le 6 mars 1833.

L'archevêque de Toulouse, M. d'Astros, avait censuré, de concert avec plusieurs de ses collègues dans l'épiscopat, un certain nombre de propositions extraites des écrits de Lamennais.

A Rome, on censura la censure, et l'initiative de ces adversaires de l'Ecole Menaisienne fut sévèrement blâmée [3].

Au lieu de s'en montrer touché, Lamennais écrit à ses intimes, en leur en transmettant la nouvelle : « Depuis que j'ai vu de près les res-
« sorts qui font tout mouvoir, ces choses-là m'in-
« téressent à peu près autant que ce qui se passe

1. Lettre de Lamennais à la comtesse de Senfft, 25 janvier 1833.
2. Lettre de Lamennais à la comtesse de Senfft.
3. 28 février 1833.

« en Chine, dans le grand *Collège des Mandarins*[1] ! »

Les événements vont se précipiter.

L'évêché de Rennes parlait d'interdit.

Grégoire XVI se vit forcé de demander que Lamennais s'engageât à suivre uniquement et absolument la doctrine exposée dans l'Encyclique *Mirari vos*, et à ne rien écrire ni approuver qui *n'y fût conforme*.

Du reste, le pape n'exigeait cela que pour répondre à une lettre, par laquelle Lamennais venait de le prier de lui *dicter* les termes dans lesquels il devait se soumettre à l'Encyclique, pour faire taire tous ses ennemis.

Lamennais biaisa. Lui, l'homme loyal et précis, il recourut à des subterfuges, absolument en contradiction avec sa nature, avec son passé, avec sa netteté d'esprit.

L'évêque de Rennes, vieux soldat de l'armée de Condé, prononça l'interdit.

Ainsi frappé par son évêque sans avoir été, pensait-il, suffisamment entendu, le prêtre breton bondit.

M. de Quélen intervint. A force de ménagements, de bonté et de tendresse, il obtint de Lamennais la déclaration que voici :

1. Lettre de Lamennais à Mlle de Lucinière, 2 mai 1833.

« Je, soussigné, déclare, dans les termes mê-
« mes de la formule contenue dans le Bref du
« Souverain Pontife Grégoire XVI, du 5 octobre
« 1833, suivre uniquement et absolument la doc-
« trine exposée dans l'Encyclique du même Pape,
« et je m'engage à ne rien écrire ou approuver
« qui ne soit conforme à cette doctrine.

« Paris, 11 décembre 1833.

« F. DE LAMENNAIS. »

La joie fut immense partout.

L'abbé Foisset l'écrivait à M. de Salinis : « Oh ! mon bon ami, la douce et consolante nouvelle !... Le grand homme ne doit pas encore attendre de trêve de la part de ses ennemis. Son humble soumission leur causera du dépit, de l'humeur. Ils avaient dit que le bon prêtre lèverait l'étendard de la révolte, qu'il se poserait le chef d'une nouvelle hérésie. Ce serait une déconvenue amère, si tant de sinistres prévisions allaient se démentir. Et ils pousseront encore M. de Lamennais avec aigreur. Ils l'accuseront de nouveau, et calomnieront son silence, ses intentions. Mais nous, qui sommes passionnément épris de son génie et de sa gloire, nous ses admirateurs qui n'avons jamais cessé d'être ses amis, nous le conjurons de ne point s'émouvoir de ces aveugles persécutions. »

A Rome, la joie fut encore plus vive. Le Pape écrivit à Lamennais :

« Nous avons béni le Père des lumières, du-
« quel nous vient cette si grande consolation,
« qui, nous le disons vraiment avec le Psalmiste,
« a réjoui notre âme en proportion de la multi-
« tude de nos douleurs. » Il terminait, en disant :
« Continuez donc, cher fils, à procurer à l'Eglise
« de pareils sujets de joie dans les routes de la
« vertu, de la docilité et de la foi, et employez
« les dons du talent et du savoir que vous pos-
« sédez si éminemment, pour que les autres pen-
« sent et parlent unanimement, suivant la doc-
« trine tracée dans notre Encyclique [1]. »

A Paris, M. de Quélen continuait de le combler des témoignages les plus vifs de son affection. Le célèbre prélat s'occupait, en ce moment même, de satisfaire aux instances d'Ozanam et de la jeunesse catholique des Ecoles, en instituant les Conférences de Notre-Dame de Paris. Il leur présenta M. de Lamennais, en disant :

— Voilà, Messieurs, l'homme qui vous conviendrait ; si la faiblesse de sa voix lui permettait de se faire entendre, il faudrait ouvrir les grandes portes pour laisser entrer la foule, et la cathédrale

1. Bref du Pape Grégoire XVI à Lamennais, 26 décembre 1833.

ne serait pas assez vaste pour contenir tous ceux qui accourraient autour de la chaire.

— Oh! moi, Monseigneur! répondit Lamennais, ma carrière est finie [1]!

Cela se passait le 13 janvier 1834.

L'Archevêque pressa Lamennais d'écrire une lettre de remerciement au Saint-Père.

— Non, répondit froidement Lamennais, et il sortit du palais archiépiscopal.

A quelques jours de là, Sainte-Beuve recevait de lui un mot, l'adjurant de venir pour une affaire qui pressait. Sainte-Beuve accourut, et, en arrivant, il vit à sa porte un carrosse. En traversant la cour, il rencontra l'archevêque de Paris.

M. de Lamennais était très agité.

— Mon cher ami, dit-il à Sainte-Beuve, il est temps que *tout cela* finisse.

Puis, ouvrant le tiroir de la petite table de bois près de laquelle il s'était assis : « Voici un petit « écrit que je vous remets et que je voudrais « que vous fissiez paraître le plus tôt possible. « Je pars dans deux jours : arrangez cela aupa- « ravant avec un libraire, *vite,* TRÈS VITE, je vous « en prie [2]. »

1. OZANAM, *Lettres*, 13 janvier 1834.
2. SAINTE-BEUVE, *Nouveaux lundis*, t. I, p. 37.

Nous verrons tout à l'heure ce qu'était ce petit écrit, dont Grégoire XVI dira à l'Eglise catholique que c'était « un livre peu considérable par « son volume, mais immense par sa perversité [1]. »

L'auteur s'enfuyait vers la Bretagne.

« Ce soir, écrivait Maurice de Guérin à Eugénie, il sortira, de Paris, un homme dont je voudrais suivre tous les pas et qui reprend le chemin du désert que je regrette : M. Féli part aujourd'hui pour la Chesnaie... Il veut s'y tenir désormais, tout seul [2] ! »

Hélas ! non, il ne sortait pas du côté de l'Orient, cet homme : il s'en allait tristement ensevelir sa gloire dans le lieu qui, après en avoir été le berceau, en devenait la tombe.

Et il demeura là, seul !...

« Je n'ai de lui aucune nouvelle, écrivait l'abbé « Jean-Marie : pas plus de rapport entre nous, et « encore moins, que si l'un était au Kamschatka, « et l'autre au fond des déserts de l'Afrique. Cela « est dur pourtant [3] ! »

Mais, à toutes les instances, Lamennais répondait :

« Laissez-moi respirer, seul, un air que n'ont

1. Encyclique, *Singulari nos*, 15 juillet 1834.
2. Lettre de M. de Guérin à sa sœur Eugénie, 9 avril 1834.
3. *Lettres inédites*, p. 175.

« souillé ni la bassesse, ni la lâcheté, ni l'hypo-
« crisie, ni l'avarice... Laissez-moi seul. La pro-
« menade, la lecture, le travail » (il ne dit plus la prière) « remplissent mes heures solitaires, et « si quelquefois, souvent même, la tristesse les « obscurcit, l'ennui du moins ne les appesantit « jamais[1]. »

La tristesse, la tristesse noire, comme disaient les anciens, le pire démon des solitaires, disait Eugénie de Guérin, voilà désormais la vie de Félicité de Lamennais, et cela, jusqu'à la mort, sans un rayon de joie ni de lumière. Ce front marqué par le génie, ah! faut-il que je le dise, désormais, c'est un front de révolté !...

## II

A Paris cependant, le livre s'imprimait.

Lorsqu'il alla à l'imprimerie, pour en revoir les épreuves, et en presser la publication, Sainte-Beuve trouva les typographes en révolution. Cette honnête catégorie d'industriels n'a guère l'habi-

1. Lettre de Lamennais à la comtesse de Senfft, II, 361.

tude de lire ce qu'elle fait lire à tout le monde. A l'imprimerie, on lève la lettre, aussi vite qu'on peut, mais on s'inquiète peu du mot et pas du tout de la phrase. Les correcteurs d'épreuves en savent quelque chose.

Ce jour-là, il en fut autrement, et, quand Sainte-Beuve entra, il trouva les compositeurs, qui avaient quitté leurs casses, et qui s'étaient réunis en rond autour de l'un d'entre eux, lequel déclamait, avec un enthousiasme indescriptible, le feuillet de copie qu'il tenait en mains [1].

« Il faut avoir vu, dit un contemporain, l'effet magique de ce livre, pour savoir ce qu'il y a de puissance dans un pareil jet de pensée. On eût dit un éclair illuminant à la fois tous les horizons [2]. »

« J'ai lu votre livre, écrivait un ami à l'auteur. Que vous en dirai-je? C'est Job, c'est Isaïe, c'est Jean : c'est plus haut, peut-être, que tout cela encore... c'est vous [3]. »

D'Allemagne, on lui mandait : « J'ai lu votre livre au général Skrzinecki. Il m'a chargé *de vous baiser trois fois les pieds,* en signe de reconnaissance et d'admiration [4]. »

1. Sainte-Beuve, *Constitutionnel* du 23 septembre 1861.
2. Blaize, *Notes et souvenirs*, I, p. 111.
3. Lettre du marquis de Coriolis à Lamennais, *Œuv.*, II, 380.
4. *Corresp. Lamennais*, I, 112.

Charles X, dans son exil, s'écriait que cela lui paraissait fort beau.

En France, l'éclat fut énorme.

Le peuple des ateliers, la jeunesse des écoles, s'enivrèrent jusqu'au transport de ce vin fumeux. M. Guizot disait que, par ce livre, M. de Lamennais tombait parmi les malfaiteurs intellectuels de son temps [1].

Chez les catholiques, le scandale fut grand.

L'apôtre leur avait appris que le Pouvoir vient de Dieu : un prêtre de Jésus-Christ se levait pour enseigner que le Pouvoir vient de l'Enfer.

La forme même de l'ouvrage ajoutait au scandale : c'était une réminiscence de style biblique, « une apocalypse toute bariolée de prières et de blasphèmes [2]. »

Le fond du livre restait cependant banal, et on peut le résumer en deux propositions : 1° Les rois sont tous des monstres ; 2° Les prêtres sont les séides des rois.

C'était de la démagogie. Mais, l'auteur faisait sur elle le signe de la croix.

M. Molé disait : « C'est un club sous un clo-« cher. »

1. Guizot, *Mémoires*, III, 28.
2. Nettement, *Histoire de la littérature*, etc., p. 220.

Et Royer-Collard avait dit, dans le même sens : « C'est quatre-vingt-treize faisant ses Pâques [1]. »

Le livre avait pour titre : *Les Paroles d'un Croyant.*

Livre étrange, qui fait frémir, qu'on lit avec des protestations incessantes de la part de la conscience et de la raison, sans pouvoir le quitter, quand on l'a pris en mains.

Parlons de ce livre.

C'est encore M. Renan [2] qui l'observe :

Tout ce qu'il y avait de passion concentrée, d'orages longtemps maîtrisés, de tendresse et de piété dans l'âme de Lamennais, lui monta tout à coup au cerveau comme une ivresse et s'exhala en une apocalypse sublime, véritable sabbat de colère et d'amour.

Les deux caractères essentiels que nous avons notés dans le génie de Lamennais : la simplicité et la grandeur, se déploient à l'aise dans ces quarante-deux petits poèmes.

Renonçant au rhythme poétique, qui ne convenait pas au mouvement plus oratoire que lyrique de sa pensée, il créa, avec des réminiscences de la Bible et du langage ecclésiastique, cette

1. Foisset, *loc. cit.*, p. 267.
2. *Loc. cit.*, p. 135 et suiv.

manière harmonieuse et grandiose qui réalise le phénomène unique dans l'histoire littéraire d'un pastiche de génie.

Le style des psaumes et des prophètes lui était devenu si familier, qu'il s'y mouvait comme dans la forme naturelle de son esprit.

La piété d'ailleurs, par un phénomène étrange parmi tous les phénomènes dont abonde cette vie extraordinaire, la piété[1] avait survécu en Lamennais à la foi : il semble que les parfums de ses premières croyances se fussent ravivés au souffle qui allait en briser le vase fragile.

J'ai relu, après bien des années, ces pages éloquentes. L'impression n'a pas vieilli. Impossible de n'être pas troublé à la contagieuse magie de ces troubles d'une grande âme.

1. Dans une lettre, que Mgr l'Evêque de Nîmes a insérée dans la *Vie de M. l'abbé Busson*, celui-ci rappelait, en 1849, à M. de Lamennais les souvenirs édifiants de sa première phase : « Non, « mon cher ami, disait-il, je n'oublierai jamais ce que des té- « moins oculaires m'ont raconté de votre recueillement habi- « tuel, de la sainteté de vos discours, de votre ferveur dans la « prière et surtout à l'autel. Ne vous ai-je pas vu moi-même « assis devant une petite table et portant alternativement vos « yeux sur un christ placé près de vous et sur un papier où « vous traciez des pages immortelles? Vous demandiez à Jésus- « Christ des pensées et des expressions ; vous étiez alors son « ami, son interprète, son défenseur ; vous pouvez d'un mot « redevenir tout cela. Le Seigneur vous rappelle, l'Eglise vous « presse de vous rendre, vos amis joignent leurs supplications « aux siennes. Rendez-nous, disent-ils, tout ce qui nous a été « enlevé, un disciple, un modèle, un prêtre, un docteur. « Rendez-nous un ami, un frère, un saint. »

Quelle noire fureur, par exemple, dans le chapitre XIII, celui des *Rois!*

« C'était dans une nuit sombre; un ciel sans « astres pesait sur la terre, comme un couver« cle de marbre noir sur un tombeau... et, dans « une salle tendue de noir et éclairée d'une lampe « rougeâtre, sept hommes, vêtus de pourpre et « la tête ceinte d'une couronne, étaient assis sur « sept sièges de feu. Et, au milieu de la salle, « s'élevait un trône composé d'ossements; et, « au pied du trône, en guise d'escabeau, était « un crucifix renversé; et devant le trône, une « table d'ébène; et sur la table, un vase plein « de sang rouge et écumeux, et un crâne hu« main. — Et les sept hommes couronnés parais« saient pensifs et tristes, et, du fond de son « orbite creux, leur œil de temps en temps lais« sait échapper des étincelles d'un feu livide. — « Et l'un d'eux, s'étant levé, s'approcha du trône « en chancelant, et mit le pied sur le crucifix. « — En ce moment, ses membres tremblèrent, « et il sembla près de défaillir. Les autres le re« gardaient immobiles; ils ne firent pas le moin« dre mouvement, mais je ne sais quoi passa « sur leur front, et un sourire qui n'est pas de « l'homme contracta leurs lèvres. — Et celui qui « avait semblé près de défaillir étendit la main

« saisit le vase plein de sang, en versa dans le « crâne, et but. — Et cette boisson parut le for- « tifier. — Et dressant la tête, ce cri sortit de « sa poitrine comme un sourd râlement : — Mau- « dit soit le Christ qui a ramené sur la terre « la liberté! — Et les six autres hommes cou- « ronnés se levèrent tous ensemble, et tous en- « semble poussèrent le même cri : — Maudit soit « le Christ qui a ramené...

La scène continue longuement, et l'horreur croît toujours, pendant que les sept rois, buveurs de sang humain, complotent la destruction de tout ce qui est cher à l'homme, et érigent le bourreau jusqu'à la dignité de premier ministre.

Quand on a lu ce chapitre, et bien d'autres, par exemple, celui des sept ombres maudites et des sept cercueils, on comprend le mot d'un contemporain, ce mot que Lamennais s'en allait, le répétant dans toutes ses lettres : « C'est un bonnet rouge planté sur une croix [1] ! »

Pourtant, les singularités du caractère breton, où l'austérité confine à la langueur, et où, sous des apparences de rudesse, se cachent des tendresses infinies, ne tardent pas à se faire jour dans les *Paroles d'un Croyant*.

1. Lettre de M. de Vitrolles à Lamennais, 11 mai 1834.

De brusques passages, des retours étranges, mêlent à de semblables paroles des rêves d'une ineffable douceur, véritables îles fortunées semées dans un océan de colère. C'est l'observation de l'éminent critique que nous avons cité.

Tout se succédait comme un mirage dans cette âme passionnée.

Vous souvient-il du pèlerin du puits de saint Patrice? Revenu de son voyage souterrain, dit la légende ossianesque, il mêlait les visions du ciel aux visions de l'enfer.

Lamennais, comme le pèlerin d'Irlande, entremêle à des pages brûlantes de haine des oasis de verdure, comme celle-ci :

« Lorsque, après une longue sécheresse, une
« pluie douce tombe sur la terre, elle boit avide-
« ment l'eau du ciel qui la rafraîchit et la féconde.
« — Ainsi, les nations altérées boiront avidement
« la parole de Dieu, lorsqu'elle descendra sur
« elles comme une tiède ondée. — Et la justice
« avec l'amour, et la paix et la liberté germeront
« dans leur sein. — Et ce sera comme au temps
« où tous étaient frères, et l'on n'entendra plus
« la voix du maître ni la voix de l'esclave, les
« gémissements du pauvre ni les soupirs des op-
« primés, mais des chants d'allégresse et de bé-
« nédiction.

« Les pères diront à leurs fils : Nos premiers « jours ont été troublés, pleins de larmes et d'an« goisses. Maintenant le soleil se lève et se cou« che sur notre joie. Loué soit Dieu, qui nous a « montré ces biens avant de mourir !

« Et les mères diront à leurs filles : Voyez nos « fronts, à présent si calmes ; le chagrin, la dou« leur, l'inquiétude, y creusèrent de profonds « sillons. Les vôtres sont comme au printemps « la surface d'un lac qu'aucune brise n'agite. Loué « soit Dieu, qui nous a montré ces biens avant de « mourir !

« Et les jeunes hommes diront aux jeunes vier« ges : Vous êtes belles comme les fleurs des « champs, pures comme la rosée qui les rafraî« chit, comme la lumière qui les colore. Il nous « est doux de voir nos pères, il nous est doux « d'être auprès de nos mères ; mais, quand nous « vous voyons et que nous sommes près de vous, « il se passe en nos âmes quelque chose qui n'a « de nom qu'au ciel. Loué soit Dieu qui nous a « montré ces biens avant de mourir !

« Et les jeunes vierges répondront : Les fleurs « se fanent, elles passent ; vient un jour où ni la « rosée ne les rafraîchit, ni la lumière ne les co« lore plus. Il n'y a sur la terre que la vertu qui « jamais ni se fane ni ne passe. Nos pères sont

« comme l'épi qui se remplit de grain vers l'au-
« tomne, et nos mères, comme la vigne qui se
« charge de fruits. Il nous est doux de voir
« nos pères, il nous est doux d'être auprès
« de nos mères, et les fils de nos pères et
« de nos mères nous sont doux aussi. Loué soit
« Dieu qui nous a montré ces biens avant de
« mourir ! »

Quelle séduction, qu'une idylle aussi pure, aussi délicate, aussi achevée !

Ailleurs, c'est le souvenir des morts que le croyant évoque, leur disant : « Oh ! parlez-moi
« des mystères de ce monde que mes désirs pres-
« sentent, au sein duquel mon âme, fatiguée des
« ombres de la terre, aspire à se plonger. Par-
« lez-moi de celui qui l'a fait, et le remplit de lui-
« même, et seul peut remplir le vide immense
« qu'il a creusé en moi. — Frères, après une at-
« tente consolée par la foi, votre heure est ve-
« nue. La mienne aussi viendra, et d'autres, à
« leur tour, la journée de labeur finie, regagnant
« leur pauvre cabane, prêteront l'oreille à la voix
« qui dit : Souvenez-vous des morts ! »

La compassion pour l'exilé est comme entrecoupée de larmes. On connaît cette page humide, qu'on ne relit jamais sans émotion. Ecoutez encore une fois ces plaintes navrantes.

« Il s'en allait, errant sur la terre. Que Dieu « guide le pauvre exilé !

« J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont « regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous « sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

« Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'éle- « ver du creux d'un vallon la fumée de quelque « chaumière, je me disais : Heureux celui qui « retrouve, le soir, le foyer domestique, et s'y « assied au milieu des siens ! L'exilé partout est « seul.

« Où vont ces nuages que chasse la tempête ? « Elle me chasse comme eux, et qu'importe où ? « L'exilé partout est seul.

« Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles ; « mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de « mon pays : ils ne me disent rien. L'exilé par- « tout est seul.

« Ce ruisseau coule mollement dans la plaine : « mais son murmure n'est pas celui qu'entendit « mon enfance ; il ne rappelle à mon âme aucun « souvenir. L'exilé partout est seul.

« Ces chants sont doux, mais les tristesses et « les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tris- « tesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

« On m'a demandé : Pourquoi pleurez-vous ? « et, quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on

« ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.
« J'ai vu des vieillards entourés d'enfants « comme l'olivier de ses rejetons ; mais aucun de « ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de « ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé par- « tout est seul.

« J'ai vu des jeunes filles sourire, d'un sourire « aussi pur que la brise du matin, à celui que « leur amour s'était choisi pour époux ; mais pas « une ne m'a souri. L'exilé partout est seul.

« J'ai vu des jeunes hommes, poitrine contre « poitrine, s'étreindre, comme s'ils avaient voulu « de deux vies ne faire qu'une vie ; mais pas un « ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul.

« Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frè- « res, que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

« Pauvre exilé ! cesse de gémir ; tous sont ban- « nis comme toi : tous voient passer et s'évanouir « pères, frères, épouses, amis.

« La patrie n'est point ici-bas : l'homme vaine- « ment l'y cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est « qu'un gîte d'une nuit.

« Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide « le pauvre exilé ! »

Aussi beau que le chant triste de l'exilé, est cet autre hymne au défenseur de la patrie, sublime dialogue entre le croyant qui interroge : « Jeune

soldat, où vas-tu? » et le soldat qui répond en vaillant et en brave, chacune de ces réponses lui méritant cette louange : « Que tes armes soient bénies, jeune soldat ! »

Puis, ce chapitre de la prière, incomparable exhortation, telle que jamais l'âme du plus ardent des apôtres n'en fit de pareille :

« Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre « cœur plus léger, et votre âme plus contente? »

Et ce modèle de prière, que je voudrais citer en entier, si je n'avais déjà trop cité :

« Seigneur, nous crions vers vous du fond de « notre misère.

« Comme les animaux qui manquent de pâture « pour donner à leurs petits, nous crions vers « vous, Seigneur.

« Comme la brebis à qui on enlève son agneau, « nous crions vers vous, Seigneur.

« Coinme la colombe que saisit le vautour, nous « crions vers vous, Seigneur.

« Comme la gazelle sous la griffe du tigre, nous « crions vers vous, Seigneur.

« Comme le taureau épuisé de fatigue et ensan- « glanté par l'aiguillon, nous crions vers vous, « Seigneur.

« Comme l'oiseau blessé que le chien poursuit, « nous crions vers vous, Seigneur.

« Comme l'hirondelle tombée de lassitude en
« traversant les mers, et se débattant sur la va-
« gue, nous crions vers vous, Seigneur.

« Comme des voyageurs égarés dans un désert
« brûlant et sans eau, nous crions vers vous, Sei-
« gneur.

« Comme des naufragés sur une côte sté-
« rile, nous crions vers vous, Seigneur.

« Comme celui qui, à l'heure où la nuit se fait,
« rencontre près d'un cimetière un spectre hideux,
« nous crions vers vous, Seigneur.

« Comme le père à qui on ravit le morceau de
« pain qu'il portait à ses enfants affamés, nous
« crions vers vous, Seigneur. »

Et la merveilleuse litanie se poursuit sur ce ton, où l'on ne sait s'il faut admirer plus la fécondité des images tirées des choses de la nature, ou le sentiment de l'âme qui du visible s'élève à l'invisible à travers les figures du temps.

Il faudrait tout relire, dans ce livre à part, sans modèle connu, sans précédent dans les littératures humaines.

Et cependant, au risque de dépasser les limites ordinaires d'un chapitre, je citerai encore le XXVe chant du poème.

C'est un touchant appel à la confiance et un hymne à la Providence.

« C'était une nuit d'hiver. Le vent soufflait au « dehors, et la neige blanchissait les toits. — Sous « un de ces toits, dans une chambre étroite, « étaient assises, travaillant de leurs mains, une « femme à cheveux blancs et une jeune fille. — « Et, de temps en temps, la vieille femme réchauf- « fait à un petit brasier ses mains pâles. Une « lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure; « et un rayon de la lampe venait expirer sur une « image de la Vierge, suspendue au mur. — Et la « jeune fille, levant les yeux, regarda en silence, « pendant quelques moments, la femme à che- « veux blancs; puis, elle lui dit : « Ma mère, vous « n'avez pas toujours été dans ce dénuement... » « Et il y avait dans sa voix une douceur et une « tendresse inexprimables. — Et la femme à che- « veux blancs répondit : « Ma fille, Dieu est le « maître, ce qu'il fait est bien fait. » Ayant dit « ces mots, elle se tut un peu de temps; ensuite « elle reprit : « Quand je perdis votre père, ce « fut une douleur que je crus sans consolation : « cependant, vous me restiez; mais je ne sentais « qu'une chose alors. — Depuis j'ai pensé que « s'il vivait, et s'il nous voyait dans cette détresse, « son âme se briserait, et j'ai reconnu que Dieu « avait été bon envers lui. » — La jeune fille ne « répondit rien, mais elle baissa la tête, et quel-

« ques larmes, qu'elle s'efforçait de cacher, tombè-
« rent sur la toile qu'elle tenait entre ses mains. —
« La mère ajouta : « Dieu, qui a été bon envers
« lui, a été bon envers nous. De quoi avons-nous
« manqué, tandis que tant d'autres manquent de
« tout? — Il est vrai qu'il a fallu nous habituer
« à peu, et, ce peu, le gagner par notre travail;
« mais ce peu ne suffit-il pas? et tous n'ont-ils pas,
« dès le commencement, été condamnés à vivre
« de leur travail? — Dieu, dans sa bonté, nous
« a donné le pain de chaque jour; et combien
« ne l'ont-ils pas! Un abri, et combien ne savent
« où se retirer! Il vous a, ma fille, donnée à moi :
« de quoi me plaindrais-je? » A ces dernières
« paroles, la jeune fille, tout émue, tomba aux
« genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa et
« se pencha sur son sein en pleurant. — Et la
« mère, faisant un effort pour élever la voix :
« — Ma fille, dit-elle, le bonheur n'est pas de pos-
« séder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beau-
« coup. Notre espérance n'est pas ici-bas, ni
« notre amour non plus; ou, s'il y est, ce n'est
« qu'en passant. — Après Dieu, vous m'êtes tout
« en ce monde; mais ce monde s'évanouit comme
« un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève
« avec vous vers un autre monde. — Lorsque je
« vous portais dans mon sein, un jour je priais

« avec plus d'ardeur la Vierge-Marie ; et elle m'ap-
« parut pendant mon sommeil, et il me semblait
« qu'avec un sourire céleste, elle me présentait un
« petit enfant. Et je pris l'enfant qu'elle me pré-
« sentait, et, lorsque je le tins dans mes bras, la
« vierge-mère posa sur sa tête une couronne de
« roses blanches. Peu de mois après, vous na-
« quîtes, et la douce vision était toujours devant
« mes yeux. » — Ce disant, la femme aux che-
« veux blancs tressaillit et serra sur son cœur la
« jeune fille. — A quelque temps de là, une âme
« sainte vit deux formes lumineuses monter vers
« le ciel, et une troupe d'anges les accompa-
« gnait, et l'air retentissait de leurs chants d'al-
« légresse. »

Voilà ce qu'est ce livre !

Après lui, il y en eut beaucoup d'autres[1]. Celui-

1. « En perdant la foi, Lamennais perdit tout. En dehors même de toute considération théologique, ce ne fut plus une décadence, mais une débâcle. Il y eut encore quelques pages d'un beau style descriptif dans les *Affaires de Rome*. A dater des *Amschaspands et Darvands*, — que les Parisiens du boulevard prononçaient *Chenapans et Dévorants*, — ce ne fut plus qu'un chaos sinistre, où l'injure, suivant l'expression de Sainte-Beuve, devenait *crasseuse*, où le cheval de l'Apocalypse galopait dans les ténèbres, où la haine empruntait son langage tantôt aux Furies, tantôt aux sorcières de *Macbeth*, tantôt aux tricoteuses de 93, tantôt aux dames de la halle, où un reste d'eau bénite, oublié dans la chapelle de La Chesnaie, se noyait dans un déluge de fiel et de venin. A cette consolation, on pourrait aujourd'hui en ajouter une autre, et le meilleur éloge que je puisse faire du livre de l'abbé Ricard, c'est que j'y ai songé en le lisant. La chute de Lamennais, ses révoltes, ses tentatives de schisme et d'hérésie, les idées qu'il remua, les

là est resté, et les autres sont tombés déjà dans l'oubli !

enthousiasmes qui l'entourèrent, les espérances qu'il trompa, les passions qu'il souleva, les orages amoncelés sur sa tête et déchaînés sur son chemin, ces tempêtes continuelles sous ce crâne osseux, recouvert d'une peau bilieuse, cette fièvre du mal succédant à cette hypertrophie du bien, tout cela était chimérique, dangereux, insensé, fatal, effrayant, coupable, ce n'était pas vil, ce n'était pas mesquin : cela mettait en jeu les plus grands intérêts de l'âme humaine. Ce Titan blessé au cœur nous fait mesurer, en tombant, la hauteur du sommet qu'il essaya de gravir, la toute-puissance du Dieu qui le foudroya. On est consterné en regardant cette sombre figure ; on n'est pas humilié ; on n'a pas à redouter une vague odeur de boudoir. Après la faillite des Rohan, le prince de Soubise disait avec orgueil que sa maison était seule capable de faire une faillite aussi belle ; en rappelant la déchéance de M. de Lamenais, on se dit que la religion est bien haute, qu'il n'y a qu'un prêtre de génie qui pût tomber de si haut. (ARMAND DE PONTMARTIN, *Gazette de France*, feuilleton du 19 février 1882.) »

# XIII

## LA FIN DE LAMENNAIS

SOMMAIRE. — Prière de Lacordaire. — Montalembert brise avec Lamennais, — L'Encyclique *Singulari nos*. — La dernière Messe. — L'attaque du prêtre apostat. — Le livre des *Affaires de Rome*. — Réquisitoire enfiellé. — De chute en chute. — Portrait par M. de Pontmartin. — La douleur d'un frère. — Joie de quelques détracteurs flétrie par M. de Hercé. — Les larmes de Gerbet. — Une étrange visite. — Récit de M. Laurentie. — A Sainte-Pélagie. — La mort.

Le 2 août 1834, dans son humble et fière loyauté, l'abbé Lacordaire écrivait :

— Je ne me réjouis pas de l'abîme creusé par l'opiniâtreté sous un homme qui a rendu tant de services à l'Eglise. J'espère que Dieu l'arrêtera à temps. Il ajoutait : Puissions-nous tous nous pardonner les erreurs de notre jeunesse et prier ensemble pour celui qui les causa, par un excès d'imagination, trop belle pour n'être pas pleurée [1].

1. Voir, dans notre volume sur LACORDAIRE, l'expression des sentiments qu'il nourrit jusqu'à la fin pour son malheureux maître.

Pendant vingt ans, ces prières sortirent d'une foule de cœurs invinciblement enchaînés à l'espérance [1].

Hélas! nul gage de réconciliation, nul signe de repentir n'est venu consoler ceux qui auraient donné mille fois leur vie d'ici-bas pour la vie de cette âme. Il n'est resté à leur confiance d'autre asile que l'impénétrable immensité de la miséricorde divine.

Du moins, M. de Lamennais, en s'enfonçant de plus en plus dans l'abîme, au fond duquel, il l'avait magnifiquement démontré lui-même et il en avait fait l'exergue de son *Essai sur l'indifférence*, au fond duquel, quand il y est arrivé, l'impie en vient à mépriser toutes choses, même son Dieu, M. de Lamennais n'entraîna personne avec lui, absolument personne.

1. « Vous vous croyez oublié, méprisé peut-être de tous vos « frères dans le sacerdoce, » écrivait M. l'abbé Busson à Lamennais, en 1849, « détrompez-vous : il en est un dont l'attache- « ment pour vous n'a jamais varié, et qui cent fois depuis vingt « ans a pris votre défense, toutes les fois qu'il s'élevait sur « vous une polémique en sa présence. Que de fois il a peint « avec complaisance toutes vos qualités, la bonté de votre cœur, « votre douceur, votre sensibilité, l'admirable simplicité de « votre caractère ! S'animant de toute l'ardeur d'une amitié « qui ne craint pas de s'engager, il s'écriait, avec l'ardeur de la « plus intime conviction : « ... Aidons M. de Lamennais à « pleurer ses fautes en les pleurant d'abord pour lui. Tendons- « lui la main.... » Ces paroles, mon bien cher ami, ont été sou- « vent suivies d'un heureux effet. Tantôt c'était un assentiment « unanime, tantôt un silence attendri... »

C'est, si je ne me trompe, le seul exemple, dans l'histoire du christianisme, d'un homme qui, ayant en lui toute l'étoffe du plus redoutable hérésiarque, n'a pas même réussi à détacher du centre de l'unité le moindre des acolytes.

## I

Pourtant, il y eut bien des hésitations.

Lamennais, on le sait, était passionnément aimé. Une Ecole brillante et ardente était fière de dire, en parlant de lui, « le Maître! » Quels déchirements au cœur de cette vaillante jeunesse, quand il fallut se séparer!

Qu'on me permette de raconter l'une de ces séparations, une seule.

Parmi toutes les âmes profondément troublées par l'empire de ce fatal génie, il y en avait une que Lacordaire aimait par-dessus toutes les autres, et qui s'obstinait, après toutes les autres, dans une fidélité désintéressée, moins peut-être à la personne de l'apôtre déchu qu'à la grande idée qui semblait ensevelie dans sa chute.

Avec le vain espoir de se dérober aux douleurs

et aux orages d'un conflit trop cruel, ce disciple obstinément fidèle s'était réfugié en Allemagne, où le poursuivaient les appels de Lamennais. Lacordaire vint le chercher et le prêcher auprès du tombeau de sainte Elisabeth de Hongrie, « la chère sainte, » dont cet ami écrira si merveilleusement l'histoire. Lacordaire fut repoussé, non sans humeur.

De nouveau séparés par la distance, Lacordaire ne se découragea point, et c'est pour cette âme rebelle aimée qu'il dépensa, plusieurs mois durant, à l'insu du monde entier, les plus riches trésors de son éloquence.

Qu'on en juge par cette page, prise entre cent autres :

« L'Eglise ne te dit pas : *Vois*. Ce pouvoir ne lui appartient pas. Elle te dit : *Crois*. Elle te dit, à vingt-trois ans, attaché que tu es à certaines pensées, ce qu'elle te disait à ta première communion : Reçois le Dieu caché et incompréhensible ; abaisse ta raison devant celle de Dieu et devant l'Eglise qui est son organe. Eh ! pourquoi l'Eglise nous a-t-elle été donnée, sinon pour nous ramener à la vérité, quand nous prenons l'erreur pour elle?... Tu t'étonnes de ce que le Saint-Père exige de M. de Lamennais... Certes, il est plus dur de se soumettre, quand on s'est prononcé de-

vant les hommes, que lorsque tout se passe entre le cœur et Dieu. C'est là l'épreuve particulière aux grands talents. Les plus grands hommes de l'Eglise ont eu à briser leur vie en deux, et, dans un ordre inférieur, toute conversion n'est que cela... Ecoute cette voix trop dédaignée, car, qui t'avertira, si ce n'est moi? Qui t'aimera assez pour te traiter sans pitié? Qui mettra le feu dans tes plaies, si ce n'est celui qui les baise avec tant d'amour, et qui voudrait en sucer le poison au péril de sa vie [1]? »

L'âme, ainsi exhortée, conjurée, résistait toujours. « J'en parle avec confusion, avec remords — ce sont les propres paroles de celui que Lacordaire aimait tant — c'est alors, c'est ainsi que j'ai pu plonger dans les derniers replis de cette âme un regard d'abord distrait et irrité, mais depuis et aujourd'hui baigné des larmes d'une reconnaissance éternelle... Captif de l'erreur et de l'orgueil, j'ai été racheté par celui qui m'apparut alors l'idéal du prêtre, tel qu'il l'a lui-même défini : « Fort comme le diamant, et plus tendre qu'une mère [2]! »

Je n'ai pas besoin de dire que l'heureux racheté s'appelait Charles de Montalembert.

1. Lettre de Lacordaire à Montalembert, 5 août 1834.

2. MONTALEMBERT, *Le P. Lacordaire* (*loc. cit.*, p. 441).

Ainsi, en s'exilant loin de l'Eglise, Lamennais n'était plus accompagné pár aucun de ceux qui avaient partagé ses travaux.

Tous se rangèrent à la droite du vicaire de Jésus-Christ, et ils ne suivirent que de leurs regards attristés celui qui s'engageait à gauche. Est-ce là comme une scène du jugement dernier?

— Ah! répondait Gerbet en pleurs, Dieu lit dans le fond de notre âme. Il y voit le désir de donner, s'il le fallait, tout notre sang pour obtenir à Tertullien tombé la grâce d'une seule larme [1].

Il nous faut reprendre les choses d'un peu haut et revenir en arrière.

## II

A la suite de la déclaration du 11 décembre, l'âme de Grégoire XVI, longtemps anxieuse, s'était ouverte à l'espérance, à la joie.

Mais, les *Paroles d'un Croyant* vinrent tout à coup dissiper les paternelles illusions de son âme de Pontife.

1. *Univ. Cath.*, III, 88.

— Dissimuler par notre silence un coup si funeste porté à la sainte doctrine, dit-il, nous est défendu par celui qui nous a placés comme des sentinelles en Israël.

En conséquence, dès le 15 juillet, adressant à tous les évêques une seconde Encyclique, il y exhalait son amère douleur et y formulait la condamnation du livre, où, disait le chef de l'Eglise, « par un abus impie de la parole de « Dieu, les peuples sont criminellement poussés à « rompre les liens de tout ordre public. »

Cette Encyclique, connue dans le Bullaire sous la désignation de *Singulari nos,* improuvait, en même temps, le système du sens commun, enseigné par Lamennais comme unique moyen de certitude.

Quand il en eut connaissance, le solitaire de la Chesnaie écrivit :

— Je gémis qu'un pouvoir que j'ai tant aimé, tant vénéré, soit descendu à un pareil degré d'ignominie [1].

A quelques jours de là, il répondait aux instances d'un ami :

— Vous vous trompez, en me supposant des troubles de conscience au sujet de l'Encyclique

1. Lettre de Lamennais au marquis de Coriolis, 27 juillet 1834.

du pape; je n'en éprouve pas l'ombre, et mon projet est bien de recommencer à dire la sainte messe, dès que j'aurai l'assurance de ne pas être chassé du seul asile que j'eusse en ce monde, par une interdiction publique [1].

Et il ajoutait, avec un superbe dédain :

— Les lignes tracées par Grégoire XVI, et qu'on ne prend pas même la peine de lire, sont comme les bandelettes qui enveloppent la momie : il parle à un monde qui n'existe plus; sa voix ressemble à un de ces bruits vagues qui retentissent, solitaires, dans les tombeaux sacrés des prêtres de Memphis [2].

Nous sommes bien près de l'accomplissement de l'oracle, placé, comme une navrante prophétie, sur le titre du premier volume de l'*Essai* : « L'impie, arrivé au dernier terme, méprise ! »

Ne craignez pas pourtant que je me complaise à piétiner ce mort !

Si le poète a pu dire : « Ah ! n'insultez jamais « une femme qui tombe ! » ce n'est pas moi qui insulterai, non plus à une femme tombée, mais à cet astre, dont l'éclipse au firmament de l'Eglise sera à jamais un deuil et une déchirante

1. Lettre de Lamennais à Mlle de Lucinière, 2 août 1834.
2. Lettre de Lamennais à la comtesse de Senfft, 20 août 1834.

douleur pour toute âme qui sait ce que valait cette âme !...

Lamennais vient de dire une parole qui n'aura pas échappé au lecteur. Elle réveille un souvenir. On me permettra de le faire revivre.

C'était le 7 avril 1833, le jour de Pâques.

Par une matinée radieuse, devant quelques jeunes gens, agenouillés près de l'autel, dans la chapelle de la Chesnaie, M. de Lamennais célébrait la messe pascale, — sa dernière messe !

Oh ! c'est un beau jour que celui où, les mains encore humides des onctions sacrées qu'il vient de recevoir, un jeune prêtre s'avance vers le sanctuaire, qu'il entrevoyait de loin, à travers les saintes ardeurs de sa foi et de ses pieux désirs. Tout à coup, sa voix a retenti dans le silence du temple, et, tandis qu'autour de lui, son père, sa mère, ses frères, ses amis, sont agenouillés et pleurent de bonheur, lui a dit : « Je monterai à « l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeu« nesse. »

Jeunesse sacerdotale ! Saintes ivresses du jour vraiment divin où nous avons célébré pour la première fois le sacrifice, qui nous permit de dire, avec autorité, à Dieu lui-même, reposant entre nos mains tremblantes : « Mon Dieu, vous êtes « mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui sur

« l'autel où ma voix vous a commandé de résider « et de bénir ! » Souvenirs ineffaçables de la première messe ! Ne se représentèrent-ils pas, ces souvenirs, à l'âme aimante de ce prêtre, qui, descendant de l'autel, cacha sa tête dans ses mains, fondit en larmes amères, et se dit : « Je n'y re« monterai plus ! »

Il venait de communier de sa main les jeunes disciples, qui le croyaient encore fidèle, comme ils l'étaient eux-mêmes, Elie de Kertangui, Eugène Boré, François du Breil, Maurice de Guérin, et, regardant cette main : « Elle ne touchera plus « à l'hostie sainte. Le tabernacle qu'elle vient de « refermer, je ne le rouvrirai plus jamais ! »

Ah ! la triste histoire !...

« Qui eût dit alors, s'écrie Sainte-Beuve lui-même, qui eût dit alors à ceux qui se groupaient encore autour du maître, que celui qui venait de leur donner la communion ne la donnerait plus à personne, qu'il la refuserait lui-même à tout jamais, et qu'il allait avoir pour devise trop vraie un *Chêne brisé par l'orage* avec cette légende altière : *Je romps et ne plie pas !* — Oh ! si l'on nous l'eût dit, écrivait l'un d'eux, quel frisson eût passé dans nos veines [1] ! »

1. Sainte-Beuve, *Notice sur M. de Guérin*, p. 20.

## III

On raconte [1] que, quand les missionnaires de Rome, après avoir converti au christianisme les Saxons de Northumbrie, les engagèrent à renverser eux-mêmes les idoles que jusque-là ils avaient adorées, nul n'osa porter la main sur ces images, longtemps consacrées par la foi et la prière.

Au milieu de l'hésitation générale, un prêtre se leva et abattit d'un coup de hache le dieu, dont il connaissait mieux que personne la vanité.

L'attaque du prêtre a toujours ainsi un caractère particulier de froideur et d'assurance : on sent dans les coups qu'il porte une sûreté de main que le laïque n'atteint jamais. Celui-ci, habitué à regarder de loin le sanctuaire, ne s'en approche qu'avec respect, même quand la divinité l'a quitté; mais le prêtre, qui en connaît les secrets, l'ouvre et le livre aux regards avec l'audace d'un familier [2].

1. RENAN, *loc. cit*, p. 141.

2. « L'apostasie de Lamennais fit coup double. Il désespéra et risqua d'entraîner dans sa chute ses disciples de prédilection, d'autant plus exposés qu'il leur inspirait plus de dévouement et de confiance. Il réjouit, émerveilla et affermit dans leur

Mais, quand l'apologiste devient apostat, quand le prêtre laisse par testament une sanglante injure au dogme qu'il a servi, alors, c'est un trouble profond dans les âmes, et je ne sais si, depuis Tertullien, le monde a vu un signe de ce genre, aussi

scepticisme les ennemis de l'Eglise. Il leur apparut comme la justification vivante de leur impiété. Il faut relire la *Revue des Deux-Mondes* de 1834, — après l'explosion des *Paroles d'un Croyant*, — pour se faire une idée de cette allégresse. L'archange déchu était accueilli et salué dans son nouveau domaine avec les honneurs dus à son rang. Au moment où Lamennais hésitait ou avait l'air d'hésiter encore, Lerminier publiait un article d'invitation au schisme, dont j'ai retenu ces deux phrases : « Il insulte avec des ressources infinies ; » — et : « Il a le goût du schisme, qu'il en ait le courage ! » Lorsqu'il ne fut que trop prouvé que Lamennais avait ce courage, Sainte-Beuve ouvrit le feu des panégyriques, — feu d'artifice s'il en fut. Il s'y prit avec ces malices félines, ces ménagements doucereux, ces sous-entendus sournois, qui marquèrent sa première manière. Le pape était seul mis en cause. La chaire de Saint-Pierre devenait une sellette. En rompant brusquement avec la cour de Rome, l'illustre rebelle faisait acte de chrétien et de catholique. « — Sans rien espérer actuellement de Rome et de ce qui y règne, écrivait le futur initiateur des enterrements civils, nous sommes trop chrétien et catholique (!) sinon de foi, du moins d'affinité et de désir, pour ne pas déplorer tout ce qui augmenterait l'anarchie apparente de ce grand corps déjà si compromis *humainement*. » — Puis vint Madame Sand, excellent juge, comme chacun sait, en fait d'hygiène religieuse et morale. Sous sa plume, les effusions lyriques, les divagations, en pays de Bohême, des *Lettres d'un voyageur*, — aujourd'hui plus vieilles que le *Voyage du jeune Anacharsis*, — passèrent du poète de *Namouna* à l'auteur des *Paroles d'un croyant* ; d'un croyant qui s'exerçait à se faire incrédule. Naturellement ce fut encore le bon Grégoire XVI qui fit les frais de ce dithyrambe à grand orchestre, confié aux échos des lagunes et de la Brenta. « — Les foudres de Rome sont éteintes, et le feu de la colère brûle en vain les entrailles des hommes de Dieu. Leur anathème n'est plus qu'un son dont le vent se joue comme de l'écume d'un flot grondeur... Restez en paix, mes frères ! Dieu n'épouse pas les querelles du pape. » — Suivent deux pages d'un vrai galimatias, qui avait des admirateurs en 1834. (A. DE PONTMARTIN, *loc. cit.*)

frappant que celui que Lamennais réservait à notre âge.

Ecoutez plutôt.

Quand il apprit la soumission de Montalembert, Lamennais poussa un cri d'hyène, blessée aux sources de la vie. Pendant plus d'un an, il avait gardé un silence mutin. Il en sortit, pour en appeler du jugement du Pape à l'opinion publique, ou plutôt, pour citer le Pape devant le tribunal des peuples.

Son réquisitoire plein de fiel porte le nom d'*Affaires de Rome,* parce qu'il était censé y raconter seulement les phases diverses des négociations qui aboutirent à l'Encyclique *Mirari vos.*

Au point de vue religieux, le nouveau christianisme, dont il se fait le prophète, aboutit à un fade déisme dans le genre de l'*Emile* [1]*;* la théorie politique n'est autre chose que la reproduction de la doctrine du *Contrat Social.*

Quel châtiment ! Prêtre, l'abbé de Lamennais

1. Béranger lui-même s'en épouvantait : « Je tremble, écrit le chansonnier, quand je vois disséquer Dieu, si respectueux que soit l'opérateur. C'est que moi je crois comme les petits enfants, ce qui semble ne m'aller guère. J'en ai connu un qui avait un Jésus en cire ; sa bonne, en touchant à la statuette, la brise. L'enfant se mit à pleurer en disant : « Je n'ai plus de bon Dieu, je vais mourir ! » Bien que je sache que mon Dieu ne finira pas en poussière sous les yeux d'un puissant génie, toujours est-il que je suis tenté de crier au génie : Croyez, et fermez les yeux. »

avait conquis une gloire éclatante, en réfutant Rousseau, et, lorsqu'il cesse d'être soumis, il en est réduit, comme expiation, à habiller d'un habit nouveau les sophismes du philosophe de Genève.

Déiste comme Jean-Jacques en religion, il devient à sa suite révolutionnaire et démagogue en politique.

On n'attend pas ici que j'expose en détail ces doctrines et ces livres : *Amschaspands et Darvans*, le *Livre du Peuple, Esquisse d'une philosophie* [1], et cent brochures, qui tous se résument, comme je viens de le faire : Déisme et Démagogie !

Lorsque 48 arriva, il poussa la glorification et l'apothéose de son nouvel Evangile jusqu'à la frénésie, et, dans le *Peuple Constituant*, il devint l'apôtre de la licence et de la révolte, après avoir été le héraut de l'absolutisme le plus pur.

J'ai déjà raconté comment ils se rencontrèrent,

1. La théorie de Lamennais, dans cet ouvrage où il traite de l'art, n'est pas irréprochable pour les vues d'ensemble. Mais, elle se distingue par la grâce des détails. Lamennais y fait, du temple chrétien, une description magnifique où le sentiment religieux qui l'avait jadis animé semble respirer encore. Il nous le montre enveloppant dans son ample sein toutes les formes de l'existence, depuis la plante jusqu'à l'homme, et donnant successivement naissance à tous les arts, à la sculpture, à la peinture, à la musique, à la danse, à la poésie, à l'éloquence elle-même, qui parle du ciel par la voix du prêtre, aux multitudes agenouillées. (Ferraz, *loc. cit.*, p. 258.)

à l'Assemblée, sur les mêmes bancs, avec son ancien disciple, devenu le Père Lacordaire, député de Marseille à la Constituante de 1848.

Un contemporain, Armand de Pontmartin, qui l'a bien connu alors, en a tracé ce portrait :

« Bilieux, ombrageux et irascible, l'abbé Féli devient, à chacun de ses pas vers l'abîme, plus taciturne et plus sinistre. En vain, semblable aux poltrons, pour se rassurer, écrit-il que ses nouvelles convictions lui donnent plus de paix et de bonheur qu'il n'en goûta jamais en aucun temps de sa vie. » — Il s'inflige à lui-même, à tout instant, les plus inflexibles démentis. Son visage jaune et ridé porte le deuil de ses croyances et refuse de se parer de ses mensonges. Sa conscience le met à l'index comme le Saint-Siège : le sceau de la réprobation s'incruste peu à peu sur ce large front qu'illuminaient autrefois les clartés célestes de l'apologétique chrétienne. Ce n'est plus un homme, c'est un anathème qui marche ; son attitude méfiante, son air farouche [1], serrent le cœur ;

1. En 1848, au lendemain des journées de juin et de la mort de M. de Chateaubriand, l'Assemblée nationale fit célébrer une grand'messe pour le repos de l'âme de l'immortel défunt. Un de mes amis, Jules Renouvier, député de l'Hérault, républicain assez peu catholique, me dit, en sortant de Notre-Dame : « Le hasard m'avait placé à côté de M. de Lamennais. Je ne suis pas dévot, et pourtant l'attitude de ce prêtre m'a serré le cœur. A l'Elévation, il s'est redressé de toute la hauteur de sa

il repousse les témoignages d'admiration et de sympathie : il semble constamment redouter une allusion à ce qu'il a été, à ce qu'il n'est plus ; les louanges lui font l'effet d'un reproche, parce qu'il se demande avec angoisse si elles s'adressent au Lamennais de l'*Essai sur l'indifférence* ou au Lamennais des *Affaires de Rome*. Il ne veut qu'on lui parle, ni de son passé qui le condamne, ni de son présent qui l'importune, ni de son avenir qui l'épouvante. Il cherche dans les combinaisons mécaniques d'une partie d'échecs un moyen de ne rien dire, de ne rien entendre, de ne pas penser, de tout oublier. Son abord est si glacial et si lugubre, qu'il décourage l'amitié, et qu'on finit par l'éviter au lieu de le plaindre. Les rares compagnons de ses belles années, qui ne consentent pas à le délaisser absolument, ne savent plus si, pour persister à le revoir de loin en loin, ils ont à surmonter la répugnance que soulève le renégat ou l'effroi qu'inspire le désespéré. »

Quel tableau et quelle chute !...

Avec le *Livre du Peuple* et les dernières pages des *Affaires de Rome*, commence pour Lamennais

petite taille, et a fixé sur l'hostie un regard injecté de haine — qui sait? peut-être d'épouvante. Ce n'est plus un déserteur, c'est un possédé. » A. DE PONTMARTIN, (*Gazette de France* du 17 février 1882.)

une troisième phase intellectuelle. A la fin de ce dernier ouvrage, il se demande ce que la papauté va faire, maintenant qu'elle a rompu si radicalement avec la société moderne.

Continuera-t-elle à combattre les aspirations des peuples?

Mais le mouvement qui les emporte est si irrésistible et si général que les résistances que Rome y opposerait ne sauraient l'arrêter et qu'elle y perdrait le peu de popularité qui lui reste.

Renoncera-t-elle aux maximes qu'après un mûr examen elle a cru devoir embrasser?

Mais, ce serait s'infliger à elle-même le plus éclatant démenti et donner à toutes les nations le signal du mépris de son autorité.

Confondant le dogme avec l'appréciation des formes politiques où l'assistance du Saint-Esprit n'a point été promise au Pape, Lamennais conclut que l'Eglise est dans une impasse d'où il lui sera impossible de sortir, si le Christianisme ne subit pas quelque grande transformation.

On voit la progression.

Lamennais a passé successivement du catholicisme autoritaire et ultramontain de l'*Essai sur l'indifférence* au catholicisme libéral de l'*Avenir*, puis au christianisme révolutionnaire des *Paro-*

*les d'un Croyant*, pour aboutir à la religion progressive des *Affaires de Rome* et du *Livre du Peuple*[1].

## IV

On se souvient de l'abbé Jean-Marie, ce frère tant aimé et si justement vénéré par Féli!

1. Nous tenons de M. Aurélien de Courson le récit suivant : En 18....., lorsque fut découverte la conspiration ourdie contre l'Autriche par Mazzini, ce dernier licencia ses principaux lieutenants parmi lesquels se trouvait M. Ruffoni, son secrétaire intime, lequel avait siégé au parlement italien. Ruffoni ayant été obligé de se réfugier en France, Mazzini lui remit, le jour de son départ, une lettre de recommandation pour l'abbé F. de Lamennais. Or, voici ce qui se passa, le jour où cette lettre fut remise à M. de Lamennais. Ce dernier l'ouvrit tout de suite, et, selon sa coutume, il se mit à la commenter tout haut, à mesure qu'il lisait. Mazzini, très découragé, écrivait à l'abbé : « D'ici bien longtemps nous n'aurons rien à espérer en Italie; « rien de plus rare en ce pays que de vrais patriotes. Il faut nous « attendre à toutes sortes de trahisons, même de la part des « nôtres. Donc, peu d'espoir de nous revoir ici-bas; mais il est « un monde meilleur, etc. » A ces mots, Lamennais, se parlant à lui-même, s'écria : « *Un monde meilleur!* Sait-il plus que nous, s'il existe un monde meilleur? » Ce scepticisme absolu révolta Ruffoni qui, tout révolutionnaire qu'il était, n'avait jamais cessé de croire.

Faut-il voir là une preuve de l'incrédulité absolue de M. de Lamennais à la fin de sa vie, ou bien une simple boutade? Un autre récit que nous tenons de M. Rosin, auteur dramatique de grand talent, nous fait incliner vers la seconde de ces alternatives : Rosin entrait à Saint-Eustache à Paris et se croisait avec Lamennais qui sortait derrière un convoi qui prenait le chemin du *Père-Lachaise* : « Eh bien, dit Rosin, en s'adressant à Lamennais, en désignant le mort qu'on emportait, voilà donc où tout finit!... — Dites plutôt, riposta Lamennais, dites plutôt que c'est là où tout commence! »

Sa douleur fut immense : « C'était plus qu'un frère, c'était un fils qu'il avait enfanté à la foi, c'était un génie qu'il avait donné à l'Eglise ; c'était la gloire, la consolation de la moitié de sa vie, qui venait de porter le dernier coup à sa vieillesse [1]. »

De semaine en semaine, il adresse à Féli des lettres éplorées ; Féli ne répond pas, et brise impitoyablement les derniers nœuds qui l'attachent à sa famille.

Un évêque, celui de Nantes, ancien disciple de la Chesnaie, adjurait les adversaires de ne pas triompher devant cette chûte :

« Le génie, s'écriait Mgr de Hercé, est une « véritable royauté, et toute royauté déchue mé- « rite des égards. » Il ajoutait :

« Saint Jean était apôtre : il gouvernait toutes « les églises d'Asie, il avait reposé sur la poi- « trine adorable du Sauveur, et cependant nous « le voyons aux pieds d'un chef de brigands, « baisant sa main ensanglantée et l'arrosant de « ses larmes... Ah ! certes, je ne ressemble à « saint Jean que par le caractère épiscopal ; « mais je suis disposé, pour l'imiter, à me trans- « porter à Paris, à me jeter aux pieds de celui « qui fut mon maître, et à les lui embrasser, en

NERIE, *loc cit.*, p. LV.

« le conjurant de ne pas retourner ainsi le poi-
« gnard dans le sein maternel qui l'a porté [1]. »

S'il eût voulu entendre ce langage sublime de la charité et de l'apostolat, peut-être serait-il revenu !

Mais, poursuivi par les diatribes offensantes d'hommes qu'il ne croyait autorisés, ni à le condamner, ni même à lui répondre, Félicité de Lamennais, par le fait même de ses grossières attaques, se retrancha de plus en plus dans l'orgueil de son génie, et l'aigle, ainsi harcelé, exagéra de plus en plus les écarts de son vol.

Qu'il entendait mieux sa mission, ce disciple cher entre tous, le Mélanchton du nouveau Luther, quand, forcé de réfuter les erreurs de son ancien Maître, il écrivait :

— Grand Dieu ! pourquoi faut-il que ce soit moi qui sois chargé de montrer le fond de ce précipice ?

Après ce cri du cœur, l'abbé Gerbet rappelait un touchant souvenir :

« Il y a dix ans, raconte-t-il, ayant accompagné M. de Lamennais devant un tribunal où il avait été cité à comparaître, je l'entendis déclarer qu'il conserverait et défendrait la foi de Rome

1. Maupoint, *Vie de Mgr de Hercé*, p. 188.

jusqu'à son dernier soupir, et peu de temps après, étant tombé malade, il fut pendant quelques jours environné des ombres de l'agonie, et plus environné encore de ces clartés qui commencent à poindre dans les saintes morts. Et, pendant que je veillais sur lui, pendant une nuit que je croyais être la dernière, j'ouvris au hasard l'*Imitation*, ce livre de l'âme que son âme avait traduit peu de temps auparavant; j'y lus ces seules paroles : « Et vous aussi, apprenez donc à quitter pour l'amour de Dieu l'ami le plus cher; » et toutefois, je priai, comme tout ami l'eût fait pour un ami dont il sentait la vie bien plus précieuse que la sienne, je priai Dieu d'accepter la mienne en échange, et j'offris à cette intention le saint sacrifice. » Après avoir rappelé cet émouvant épisode, Gerbet, avec un accent où l'on sent le prêtre, encore plus que l'ami, s'interrompt pour s'écrier : « Cette intention, ô mon Dieu, ce vœu, cette prière, je vous la renouvelle en ce moment, où je vois dans une fatale vision sa foi pâle et épuisée, s'agitant convulsivement au sein de la révolte comme sur un lit de mort. Je vous renouvelle cette offrande, toute chétive qu'elle est, non plus seulement, comme autrefois, pour vous demander que des jours soient ajoutés à des jours, mais pour appeler le vrai, l'unique jour, le jour de la

miséricorde; j'unis ma pauvre prière à ces gémissements infinis des saintes âmes qui s'élèvent vers vous de tous les coins du monde où son nom est parvenu, afin que la vraie vie lui revienne avec abondance et surabondance, afin qu'il porte le repentir si haut que les anges du ciel aient bien peu à descendre pour se réjouir près de lui, afin que le Père commun, de ses bras toujours ouverts, le pressant contre son cœur, le bénisse de ces bénédictions que saint Ambroise fit descendre sur Augustin repentant, que ses amis, dans la vivacité de leur joie, doutent de leur douleur passée comme un songe, et que son frère oublie même qu'il l'a pleuré [1]. »

Le 27 juillet 1836, le même abbé Gerbet, écrivant à Albertine de la Ferronnais, la conjurait, avec des accents déchirants, de prier avec lui pour son ami obstiné : « Priez pour lui, chère enfant, recommandez-le à votre Albert... Cette longue et profonde amitié brisée est chose bien amère... Cette conversion ferait tant de bien à mon cœur d'homme et de prêtre !... »

Que répondait donc Lamennais à toutes ces instances?

Rien, absolument rien.

1. Gerbet, *Univ. Cath.*, III, 88.

Vers 1835, il reçut une étrange visite.

C'était quelque temps après la publication des derniers livres, qui avaient si bruyamment proclamé sa défection. Mais, ce bruit toutefois n'avait, parait-il, pu pénétrer chez un brave juif allemand, en train de lire l'*Essai sur l'Indifférence.*

Or, il advint qu'ébranlé par les démonstrations de l'écrivain catholique, l'israélite quitta son pays pour venir chercher les derniers éclaircissements, auprès de l'homme qui avait si puissamment remué sa conscience. Mais quoi! l'auteur de l'*Essai* était déjà l'auteur des *Paroles.*

Il écouta cependant avec tristesse son visiteur, et, au lieu de le détourner de son dessein, il le renvoya à l'abbé Auger, vénérable prêtre de Notre-Dame.

Quand le visiteur fut sorti, Lamennais entra dans un morne silence, qu'il garda obstinément pendant plusieurs jours.

A dix ans de là, M. de Lamennais se trouva un jour dans l'abandon le plus complet. Ses amis d'autrefois n'osaient plus l'aborder, et les amis du lendemain, ceux qui viendront bientôt surveiller sa vieillesse, ces amis des derniers jours n'étaient pas encore venus. Tout lui manquait : la gloire de la veille, la popularité du lendemain. Il y eut là des jours de vide et d'angoisse,

« On vint me dire, raconte M. Laurentie, qu'il était cruel de laisser cette âme dans l'isolement, et que tous ceux qui avaient aimé M. de Lamennais devaient aller l'entourer d'affections, que leur présence lui serait un bon souvenir, et qu'elle suffirait pour réveiller sa vieille foi. Un petit billet devait me donner le droit de franchir les barrières de sa solitude, et il attestait le désir de me revoir. J'allai donc frapper à cette porte, qui depuis si longtemps ne s'était pas ouverte pour moi, et ce fut M. de Lamennais qui vint me l'ouvrir. Quelle entrevue! et quel entretien! Trois heures durant, toutes les vieilles questions furent remuées, et comme elles l'étaient en sens contraire de ma croyance de chrétien et de catholique, j'étais navré, et je dis à M. de Lamennais ma douleur. Il se méprit à mes paroles, et s'écria avec tendresse : — Oh! mon ami, je serais le plus malheureux des hommes, si ce que je vous dis devait vous ôter votre foi! — Mais, repris-je, c'est sur vous que je gémis du fond du cœur, vous qui nous avez enseigné à défendre le christianisme, et qui n'êtes plus chrétien! — Vous vous trompez, je suis chrétien toujours. — Expliquez-moi donc comment vous l'êtes, je vous supplie; car, pour moi, le christianisme est quelque chose de très précis; c'est un ensemble de vérités, ou, si vous voulez,

de dogmes, de croyances, de mystères, de sacrements, et, pour vous tout dire en un mot, cet ensemble repose sur un dogme fondamental, celui de la Présence Réelle dans l'Eucharistie. — Et, il m'interrompit à ce mot. — Mais, dit-il, *je garde* l'Eucharistie. — Comment! vous gardez l'Eucharistie? — Oui, répondit-il, l'Eucharistie est partout : l'homme mange l'homme, il mange le fruit de son travail; il mange sa sueur [1]... »

Hélas! tout était consommé! A la place de la foi du prêtre, il n'y avait plus que la chimère du Panthéiste.

Un jour, à la Chesnaie, Berryer avait visité Lamennais.

Tous les deux, le grand écrivain et le grand orateur, penseurs et poètes l'un et l'autre, s'acheminèrent au loin, dans la campagne bretonne, et arrivés à un lieu d'où le regard s'étendait sur une nature resplendissante, ils s'assirent et se mirent à échanger leurs pensées sur les richesses de la création. L'abbé de Lamennais prit alors son élan, et laissa voler son intelligence au travers des mondes. Il disait une partie des choses qu'il a depuis exposées dans les livres qui suivirent les *Paroles d'un Croyant,* et Berryer l'écou-

1. Laurentie, *Union* du 10 mars 1864.

tait, surpris et captivé. Tout à coup, Berryer se lève, en criant avec cette voix vibrante, qui remuait les entrailles : « Mon ami, vous me faites « peur! Vous serez sectaire, et je pressens le mal « que vous ferez, à l'empire qu'en ce moment « vous exercez sur moi » Lamennais le regarda : « Puissé-jé, répondit-il à Berryer, puissé-je ren- « trer plutôt dans le ventre de ma mère [1] !... »

## V

Quand il eut soixante ans, Dieu lui ménagea une grande grâce, celle du recueillement que donne la solitude absolue [2].

C'était à Sainte-Pélagie.

Au plus haut de la prison, sous les toits, dans une assez grande pièce basse, dans une sorte de cachot aérien, Lamennais a passé sa soixante-unième année.

Il devait vivre encore treize ans.

1. NETTEMENT, *Histoire de la littérature sous la Restauration*, t. II, p. 225.

2. Lamennais avait été condamné à un an de prison, pour délit de presse, par la Cour d'assises de la Seine, le 20 décembre 1840.

Dans quelle tristesse, dans quelle amertume[1]! On peut en juger, en lisant les pages désolées,

1. Un de ceux qui le fréquentaient dans les derniers temps de sa vie nous a raconté que, pendant qu'il traduisait Dante, Lamennais lui donna un jour le spectacle d'une scène vraiment saisissante. Il en était à cet endroit où Dante, arrivé au troisième degré du septième cercle de l'enfer, aperçoit Capanée, l'impie dont les tortures n'ont pas brisé l'orgueil, et qui blasphème encore. Il interroge Virgile, son guide :

*Chi è quel grande, che non par che curi*
*Lo'ncendio, e giace dispettoso e torto*
*Si, che la pioggia non par che 'l maturi?*
*E quel medesmo, che si fue accorto,*
*Ch'io dimandava 'l mio Duca di lui,*
*Gridò : qual io fui vivo, tal son morto.*
*Se Giove stanche il suo fabbro, da cui*
*Crucciato prese la folgore acuta,*
*Onde l'ultimo dì percosso fui ;*
*E s'egli stanchi gli altri a muta a muta*
*In Mongibello all fucina negra ;*
*Gridando : buon Vulcano, aiuta, aiuta,*
*Si com' ei fece alla pugna di Flegra,*
*E me saetti di tutta sua forza,*
*Non ne potrebbe aver vendetta allegra* [1].

Quelle est cette grande ombre à la flamme insensible?
Ce damné qui gît là, dédaigneux et terrible,
Sans que la pluie ardente ait brisé son orgueil?
Le pécheur à ces mots, qu'il entendit peut-être,
Devançant aussitôt la réponse du maître,
Cria : « Tel je vécus, tel je suis mort. »
Quand même Jupiter lasserait le ministre
Qui lui forgea sa foudre et, dans un jour sinistre,
Arma pour me frapper son furieux transport ;
Quand il fatiguerait tour à tour mains et forges,
Tous les marteaux qu'Etna renferme dans ses gorges,
En criant : Bon Vulcain, au secours, au secours!...
Comme il fit au combat du Phlégra ; fureur vaine!
Quand il épuiserait ses flèches et sa haine,
La joie à sa vengeance aura manqué toujours [2]!

A ce dernier vers, Lamennais bondit de sa chaise, dans un élan subit et sa physionomie s'éclaira d'un feu sinistre. Son jeune interlocuteur en fut épouvanté. « Qu'avez-vous, Monsieur de Lamennais? » fit-il. — Puis, réfléchissant à la pensée exprimée par la *vendetta allegra*, il ajouta : « Serait-ce parce que vous

1. DANTE, *Inferno*, canto decimo quarto, t. 16-21.

2. *L'Enfer de Dante*, traduit en vers par Louis RATISBONNE, t. I^er, pp. 221 et 223.

où dès longtemps auparavant il racontait l'état de son âme dans la dernière partie de sa vie.

Quels sombres retours sur lui-même! Quelle peinture lugubre de « l'aridité de son âme, que « rien ne rafraîchit, que rien ne rassérène, ni le « soleil, ni le chant de l'oiseau, ni le bourdonne- « ment de l'insecte sur l'herbe!...

« Mon âme, pourquoi es-tu triste? s'écriait-il sans cesse. « Mon âme, pourquoi pleures-tu? »

Et il ajoutait : « Ah! laissez, laissez pleurer « ceux qui n'ont pas de printemps. »

Il appelait la mort!

La mort arriva!

Il habitait alors, et depuis longtemps, Paris.

Dans la rue du Grand-Chantier, parallèle à la rue du Temple, le vieillard occupait le troisième étage d'une maison, tout en pierres de taille, non loin de l'hôtel Carnavalet, qu'habita Mme de Sévigné.

La porte cochère, large, mais noire et surbaissée, est ornée d'un grand médaillon qui la surmonte. Une sorte de casque phrygien vient s'y adapter et lui donne un aspect étrange. On dirait un reste de 93. Les conventionnels devaient habiter de ces maisons-là.

vous reconnaissez là? » Lamennais le regarda fixement, l'œil rayonnant, et laissa échapper un oui! dont M. E.. ne perdra jamais le souvenir.

Au fond d'une cour peu spacieuse et sévère, un auvent protège le perron et l'escalier d'honneur.

Vous montez au troisième étage, c'est-à-dire celui qui n'est séparé du toit que par les mansardes.

C'est là, dans une chambre, où il n'y avait ni crucifix, ni statuette de la Vierge, ni bénitier, rien de ce qu'on trouve dans les chaumières et les manoirs de Bretagne, dans une chambre froide et désolante, où rien n'annonçait le prêtre ; c'est là que mourut Lamennais.

Un dimanche de février 1854, ses nouveaux amis entouraient la couche où le malade respirait à peine.

Il pressa leurs mains : « Ce sont les bons moments, » dit-il.

L'un d'eux répondit : « Nous serons toujours unis avec vous ! »

Il fit un signe de tête : « C'est bien : nous nous retrouverons. »

La nièce du moribond, appelée de l'Abbaye-aux-Bois, arriva. Elle vit d'un coup-d'œil l'imminence de la mort.

— Féli, dit-elle, en s'agenouillant, veux-tu un prêtre !... Tu veux un prêtre, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Lamennais.

— Je t'en supplie, reprit la nièce.

— Non, qu'on me laisse en paix !

On emmena la visiteuse éplorée dans le salon.

— Il est bien triste de le voir mourir comme cela, disait-elle, car enfin, c'est lui qui m'a faite chrétienne.

Lamennais sembla se ranimer.

— Je veux être enterré, dit-il, au milieu des pauvres, et comme les pauvres. On ne mettra rien sur ma tombe, pas même une simple pierre.

Le curé de la paroisse vint frapper à la porte du malade.

On l'éconduisit.

Il avait écrit dans son testament :

« Mon corps sera porté directement au cime-
« tière, sans être présenté à aucune église. »

Un des amis, qui veillaient autour de sa couche, lui dit :

— Comment vous trouvez-vous?

— Toujours plus tranquille, répondit-il.

Puis, la main d'un assistant ayant voulu écarter le rideau pour lui faire voir le jour une dernière fois.

— Laissez, dit-il, il vient me chercher !

Il vécut encore sept heures.

On lui dit que l'archevêque de Paris demandait à le voir.

Il voulut parler.

Mais, ne pouvant plus se faire comprendre, il se retourna vers la muraille avec un mouvement d'impatience découragée.

Que se passa-t-il, à ce moment, dans son âme ? C'est le secret de Dieu.

Il se retourna péniblement [1].

Puis, il promena autour de lui un regard douloureux, et peut-être ne voyant pas ceux qu'il cherchait, il se prit à pleurer.

L'agonie vint. Le regard perdu dans le vague, il cherchait toujours, et, à travers les ombres, il interrogeait.

Une larme, la dernière, coula lentement sur sa joue creuse.

Il était mort !...

Sa vie, comme il l'a définie lui-même, avait été une de ces vallées étroites et longues qui commencent par un beau ciel, par un sol fécond, et qui finissent par des nuages sombres, par un sol aride, par des rochers mornes et des arbres déracinés.

1. Dans la première édition de cet ouvrage, sur la foi d'un biographe, nous avions ajouté : « Il fit signe qu'il voulait parler. « D'une voix éteinte, on l'entendit qui murmurait ces mots, les « derniers qu'il ait prononcés : — Où est Lacordaire ? » Un témoin des derniers moments nous a affirmé l'inexactitude de ce détail.

Ainsi disparut de ce monde cet homme né pour être grand ;

Ce rare esprit, victime de sa force de logicien impitoyable mise au service d'un principe faux ;

Ce prêtre, qui finit par être un sectaire, et un sectaire sans dogme ;

Ce philosophe, qui ne fut plus à la fin qu'un rêveur ;

Ce journaliste, qui n'était plus qu'un pamphlétaire ;

Ce politique, qui aboutit au démagogue.

Un ami courut chez Gerbet !

Il le trouva avec Salinis, alors évêque d'Amiens. Gerbet l'écouta, atterré, et, quand le récit lugubre fut fini, trop affecté pour pouvoir parler longuement, Gerbet tomba à genoux, fondant en larmes, et disant : « Seigneur, grâce et miséricorde [1] ! »

Les funérailles eurent lieu presque furtivement. L'heure en fut avancée par la police qui craignait des troubles. Six personnes suivaient le corbillard, dont la force armée écartait la foule. Mort le 27 février, il fut enterré le 1er mars 1854 [2].

1. Ladoue, *Vie de Mgr Gerbet*, t. I, p. 291.

2. Le lecteur voudra bien rectifier l'erreur échappée à l'auteur que nous avons cité au début de notre Introduction, et qui place les obsèques de Lamennais en décembre.

« Le cercueil, raconte son neveu, exécuteur testamentaire des volontés du défunt, fut descendu dans une de ces longues hideuses tranchées où l'on enterre le peuple.

« Lorsqu'il fut recouvert de terre, le fossoyeur demanda :

— Y a-t-il une croix?

Barbet répondit : « Non! »

Et les amis partirent.

Ainsi finit, le prêtre qui était né pour être le Bossuet du xixe siècle!

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

## III. — ŒUVRES COMMUNES



## IV. — PREMIER VOLUME DE L'*Essai sur l'Indifférence*

## V. — LES DOCTRINES DE LAMENNAIS SUR LA CERTITUDE



## VI. — FONDATION ET DÉBUTS DE L'ÉCOLE MENAISIENNE

## VII. — LES ŒUVRES ASCÉTIQUES DE LAMENNAIS



## VIII. — LE JOURNAL L'*Avenir*

## IX, — POLÉMIQUES, LUTTES ET PROCÈS



## X. — LES AFFAIRES DE ROME



## XI. — LA CONDAMNATION